

UNE
V O I X
DES CHAMPS ■ RÉCITS
P O P U L A I R E S
PAR U R B A I N O L I V I E R



S A M I Z D A T

Une voix des champs : Récits populaires par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié pour la première fois en 1872. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. Si le texte de ce roman suit l'ordre original, la table des matières a été quelque peu réaménagée. [NdÉ = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin. Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	1
<i>Berceau</i>	2
Histoire	
<i>La ferme</i>	10
Souvenirs d'enfance.	
<i>Les lapins</i>	16
<i>Les pêcheurs de vigne</i>	20
<i>Les faucheurs</i>	25
<i>Le pommier d'Adam</i>	31
<i>Le chat campagnard</i>	36
<i>Trois petits nids</i>	42
<i>Le grand noyer</i>	48

LA MARJOLAINE 54

PREMIÈRE PARTIE

<i>Chapitre Premier</i>	55
Demande et réponse	
<i>Chapitre II</i>	61
Premier jour ensemble	
<i>Chapitre III</i>	65
Le marché	
<i>Chapitre IV</i>	69
Le bois de vernand	
<i>Chapitre V</i>	75
Notre budget	
<i>Chapitre VI</i>	82
Un soir d'été à Ouchy	

<i>Chapitre VII</i>	88
Un Samaritain	
SECONDE PARTIE	
<i>Chapitre VIII</i>	94
Villoumet	
<i>Chapitre IX</i>	100
Un avare	
<i>Chapitre X</i>	107
Démarches a faire	
<i>Chapitre XI</i>	112
Les étrennes	
<i>Chapitre XII</i>	117
Chez M. Malgrave	
<i>Chapitre XIII</i>	121
Le 15 février	
<i>Une matinée d'automne</i>	127
Simple croquis	
<i>Les taupes d'un jardin</i>	136
<i>Le marais</i>	140
<i>La caille</i>	148
Impressions du soir	
<i>Une matinée de pêcheur</i>	163
<i>Les orages</i>	174
Souvenirs de jeunesse	
<i>Le vallon de la couline</i>	186
En haut	
En bas	
<i>Les deux pêcheurs</i>	192

PRÉFACE



Plusieurs morceaux de ce volume ont déjà paru dans des revues et journaux littéraires de la Suisse romande. Les autres sont inédits. On peut considérer l'ensemble comme des glanures, faites à différentes époques. L'essentiel n'est pas que la paille des épis retrouvés soit longue, mais que ceux-ci contiennent encore du grain en bon état.

Quelques-uns de ces petits récits sont détachés de ma vie intime. S'ils sont trop naïfs, on voudra bien le leur pardonner. L'accueil fait à des écrits précédents du même genre sera mon excuse auprès du public. Quant à la nouvelle intitulée *La Marjolaine*, elle n'a aucune base historique.

Cette explication donnée, je laisse le livre entre les mains du lecteur, en souhaitant qu'il lui soit agréable.

BERCEAU

HISTOIRE



La maison était placée au centre d'un village de la plaine vaudoise, à demi-lieu du lac Léman et à une bonne heure de marche du Jura. Isolée des autres demeures, elle occupait une petite élévation, un de ces légers renflements du sol, que les habitants des campagnes désignent, en général, sous le nom de molards et qu'on retrouve un peu partout dans notre pays. Le chemin public passait à ras le mur qui fermait la cour du côté du lac, en avant des bâtiments ; au midi, se trouvait le jardin ; au nord et au couchant, se développait un verger de quelques poses. Derrière la grange, murmurait en toute saison la fontaine, abritée par d'assez gros noisetiers.

L'habitation n'avait rien de régulier comme corps de logis. Elle se composait, au contraire, d'un assemblage rustique de trois principales bâtisses, construites à des époques différentes et se joignant, ici, par un mur mitoyen, là, par une dépendance en aile, ailleurs, par quelque appentis en bois, servant de bûcher. Mais le tout se tenait, se présentait bien. La vue aussi était belle, étendue, quoique non dominante sur une grande partie du lac. Une vaste arcade boisée, qu'on nomme, je crois, un berceau en ternie de constructions rurales, soutenait l'avant-toit de la partie où se trouvaient les appartements de la famille ; on montait à l'étage par un escalier extérieur d'une seule rampe. À droite, la grange à blé formait un bras d'équerre ; à gauche, était celle aux fourrages ; venaient ensuite l'écurie, encore une autre grange, et enfin le bâtiment de la cave avec les chambres de débarras.

L'entrée principale, au milieu de la cour, avait pour sentinelles permanentes deux grands peupliers faisant aussi, je pense, l'office de paratonnerres naturels.

Il n'y avait pas d'étang pour recevoir l'eau de la fontaine ; de rigole

en rigole, elle allait dans le verger, passant près des pommiers, évitant le voisinage des poiriers, des cerisiers, et finissant par être entièrement absorbée dans le sol, à quelque distance. Quand on était vers le bassin de cette fontaine, et qu'on levait les yeux du côté de la maison, une fenêtre en demi-jour, seule dans cette partie, laissait apercevoir des vitres ternes, éclairées seulement par les rayons du soleil couchant. Il y avait là une chambre tranquille, bien cachée. On y arrivait de l'étage par un long corridor tout noir ; ou bien l'on y entrait par une porte de derrière, ouvrant sur un escalier très incliné, qu'il fallait grimper. C'est dans ce lieu solitaire qu'un enfant vint au monde, le 3 de juin 1810.

Son berceau, comme celui d'un grand poète, ne fut pas de fleurs. Chétif, malingre, pleurant ou criant toujours, il fit passer de cruelles nuits à sa mère, durant toute une première année. Cet enfant, disait-on, ne vaut pas la peine d'être élevé : il faut le saigner.

— Il ne vous laisse ni trêve ni repos et, dans la maison, personne ne peut dormir. Emmenez-le d'ici, ou, je le répète, qu'on le saigne au cou et que tout soit dit.

Celui qui témoignait une si grande affection au nouveau-né, était un bel homme, très brun de visage. Doué de facultés remarquables, d'une grande bonté de cœur naturelle, pourquoi se nourrit-il pendant si longtemps des idées de Rousseau et de Voltaire ? Pourquoi ne voulait-il pas qu'on lui parlât du Dieu de l'Évangile, de celui qui est tout amour ?

La mère s'opposant aux conseils sanguinaires de l'oncle, le marmot continuait à piailler de son mieux, jour et nuit, jusqu'à ce qu'enfin, tombant gravement malade, on désespéra de lui tout de bon. L'enfant s'en allait, disait-on ; il n'en avait plus que pour quelques jours, peut-être pour quelques heures (ce n'était plus la peine de prendre le couteau !), lorsqu'il cessa tout à coup de crier. Ses yeux se rouvrirent ; il mangea, dormit, et, quatre ans plus tard, il était devenu l'idole de l'oncle à la barbe noire, le favori de celui qui ne jurait que par les philosophes du dix-huitième siècle, ou par le grand homme de l'époque, Napoléon I^{er}.

— Écoute, *roitelet*, dit-il un jour à l'enfant, il faut être malicieux, entends-tu ? oui, malicieux ; mais pas trop, pourtant. Écoute-moi : tu ne seras jamais ministre, je te le défends. Tiens, voilà une hache et un marteau pour tes étrennes. Va couper du bois dans la cour. Tu te souviens de ce que je te dis, n'est-ce pas ?

— Oui, mon oncle.

— Tu ne seras jamais ministre ?

— Non.

— Eh bien, c'est bon. Adieu, roitelet.

On voit que, dans un âge si tendre, le petit garçon avait déjà maille à partir avec les oiseaux. L'oncle, qui était chasseur, lui en parlait souvent. Comme homme, il avait au moins le courage de son opinion anti-religieuse, tandis que beaucoup de ceux qui la partageaient à cette époque accomplissaient les actes extérieurs du culte chrétien, sans réfléchir que, de leur part, c'était une grande hypocrisie, une véritable impiété.

Bientôt la maison fut toute changée, au moins quant à ses principaux habitants. L'oncle se rendit en pays étranger pour les affaires de son commerce, la mère suivit son mari dans un lieu qui sera décrit plus loin ; elle emmena ses autres enfants avec elle, et le garçon fut laissé aux soins de ses grands parents maternels, dans cette même maison dont je vous parle, cher lecteur, depuis peu d'instant.

Il avait cinq ans. Sa vie se passait à jouer dehors quand il faisait beau ; le soir, à écouter les récits du grand-père et de la grand'mère. Les vieillards étaient l'un et l'autre fort âgés ; leur vie triste, bien monotone. Un enfant ne pouvait comprendre ni leurs anciennes peines, ni leurs chagrins récents. Aussi joyeux maintenant qu'il avait été pleureur au début de l'existence, il passait des heures entières à chanter dans son lit, placé à deux pas de celui du grand-père. Ce dernier, qui eût voulu dormir sur le matin, devait donc entendre les chansons et les psaumes du garnement qui ne lui laissait point fermer l'œil. Vers la fin de l'année tout particulièrement, il le tourmenta de cette manière.

— Tu ne veux donc pas te taire, mauvais sujet ! lui dit-il une nuit ; eh bien, c'est demain le nouvel-an, tu n'auras pas d'étrennes de moi.

— Ah ! bah ! pensa le petit singe, mon grand-père dit comme ça pour faire semblant ; ce n'est pas pour de bon.

Le lendemain matin, il reçut de sa tante une casquette bleue à cordons de laine orange, un livre de psaumes relié en parchemin noir, avec tranche rouge et crochet en laiton ; sa mère lui envoya des bricelets ; mais le bon vieillard qu'il avait privé de sommeil tint parole : il ne lui donna rien. Le bambin eut beau le regarder souvent, lui dire : « Bonjour, grand-père, » d'un air sentimental, rien n'y fit. Cela dura tout le jour. Aussi, quand vint le soir, il se dédommagea de cette dure privation en lui faisant force grimaces, dans l'ombre, au coin du feu. Le désir de l'oncle à l'égard du petit garçon commençait à se réaliser ; il grandissait en malice.

Pendant la nuit qui suivit, il se tint parfaitement tranquille. Au déjeuner, le grand-père était souriant.

— Tiens, lui dit-il, voici tes étrennes. Je te les donne aujourd'hui,

malgré tes grimaces d'hier au soir. Tu pensais que je ne te voyais pas, mais Dieu, qui sait tout et voit tout, permettait que le feu éclairât ton visage : mon pauvre enfant, souviens-toi qu'il est impossible de cacher quoi que ce soit au bon Dieu.

— Grand-père, répondit le petit garçon, vaincu par tant de bonté, pardonne-moi ; je suis bien fâché de t'avoir empêché si souvent de dormir.

Vers cette même époque, un événement très grave survint dans sa paisible existence. On comprend de quoi il s'agit : il dut aller à l'école.

Je la vois encore, cette grande chambre carrée, située à l'étage de la maison communale. Une étroite ruelle, passant entre deux bâtiments, conduisait au pied d'un escalier extérieur en molasse, dont les degrés râpés, usés par le frottement des sabots, présentaient une surface inclinée fort dangereuse en hiver. Un mince tuyau de tôle sortait par une des fenêtres ; armé d'un T à son extrémité, il vomissait à la rue des torrents de noire fumée, quand le vent contraire ne la refoulait pas dans la salle, où elle tenait alors compagnie aux cinquante enfants du village, ainsi qu'au régent, dont les yeux étaient délicats. On se contentait de tout, à cette époque-là, en fait de locaux destinés à l'éducation de la jeunesse. L'autorité semblait n'avoir nul souci de la santé des élèves, encore moins de celle du maître. Il n'y avait pas de commissions d'école, comme aujourd'hui ; le régent jouissait d'une sorte d'omnipotence qui ne pouvait être contrecarrée que par la direction supérieure du pasteur. Une fois par année, M. le syndic et le boursier de la commune assistaient à la *visite*, peu avant la fête de Pâques, et tout était dit. Le meilleur écolier recevait des prix en argent dont la somme entière pouvait se monter à un franc de notre monnaie, et cela le rendait bien glorieux. Les capacités moyennes se contentaient de deux batz, et les pauvres petits de rien du tout, à moins que leurs parents n'eussent chargé l'un des messieurs présents de leur mettre dans la main quelque demi-batz.

Notre garçon fit donc son entrée dans ce lieu, pour lui le plus redoutable du monde. La domestique de sa grand'mère le conduisit jusqu'à la porte en le tenant par la main, de peur qu'il ne s'échappât.

— Voici, dit-elle en entrant, *le petit* que je vous amène, monsieur le régent.

— Ah ! bien, répondit celui-ci ; puis, se tournant du côté de l'enfant : Quel âge as-tu ?

— Six ans bientôt.

— Tu dois être placé au banc des petits ; mets-toi là.

— Adieu ! lui cria la domestique, tu seras bien sage, entends-tu ?

La porte se referma. Dès ce moment il se sentit au pouvoir du

maître, au moins jusqu'à midi. Le régent ouvrit un abécédaire et lui fit lire une demi-page composée de bouts de phrases pareils à ceux-ci : *Le papa. — J'aime ma mère. — Un sage enfant est heureux à l'école, etc.* — La leçon terminée, on lui dit de s'asseoir et de se tenir tranquille.

Le banc sur lequel on l'avait placé avec quatre ou cinq autres enfants de son âge, admis, comme lui, par faveur, était appuyé au mur, tout près du régent. Deux énormes tables, avec leurs quatre bancs mobiles, composaient tout l'ameublement, y compris le pupitre du maître et le fourneau de molasse placé au milieu. De cartes de géographie, de tableaux de lecture ou d'histoire, pas trace nulle part. Qui donc songeait à étudier la géographie dans nos villages ? personne. Et l'histoire ? encore moins.

Au bout d'un moment, le nouvel arrivé ouvrit la conversation avec un de ses voisins.

— Ah ! dit le régent en posant une main sur la tête du petit homme, on ne cause pas.

Ce qui fit rire une grande fille placée en face de lui.

— Jeannette, tu as ri ; viens ici.

La pauvre Jeannette, consternée, s'approcha lentement :

— Tends la main gauche.

Hélas ! miséricorde ! Un bon coup de règle plate sur cette main, présentant les doigts réunis et les ongles en l'air. La fille retourna en pleurant à sa place. Le petit garçon aurait bien voulu donner un coup de pied à la jambe du maître, dont le pantalon frôlait son épaule, mais il se borna à lever sur lui des yeux menaçants.

— Tu es la cause de cette *châtaine*, lui dit le régent, prends garde à toi.

Il baissa les yeux. N'ayant rien à faire, ses regards se dirigèrent un peu de tous les côtés. Dans un coin de la salle, il remarqua un assez gros morceau de bois, taillé de telle sorte que, posé de n'importe quel côté, il présentait toujours un angle vif. Il apprit plus tard son usage. — On lui fit écrire deux ou trois lignes de *bâtons*, quelques *i*, et l'école étant finie, un des grands garçons récita une formule de prière, puis tous les enfants partirent en faisant un affreux tapage dans l'escalier même de la maison.

Cela dura quelques semaines. On lui tira les cheveux, les oreilles, comme aux autres : ses genoux firent connaissance avec la bûche à trois coins, puis, un beau jour, il déclara à ses grands parents qu'il ne voulait pas retourner à l'école.

— Pourquoi ? lui dit-on.

— Parce que je ne veux pas y retourner. S'il n'y avait point de régent, j'irais avec plaisir à l'école.

— Et que veux-tu faire ?

— M'en aller d'ici, chez mon père et ma mère.

— Tu nous quitteras tout de bon ?

— Oui, faites-moi un paquet de mes habits, je le suspendrai à un bâton sur mon épaule, et je partirai.

— Tout seul ?

— Oui.

— Comment passeras-tu le ruisseau ?

— Sur le pont.

— Il n'y a pas de barrière.

— Ça ne fait rien.

— Et le bois ?

— Je l'ai traversé une fois avec mon frère ; je peux bien le traverser seul.

Les vieillards entrèrent dans une chambre, causèrent assez longtemps à voix basse, puis revinrent à la cuisine. Le grand-père tenait à la main un paquet de vêtements.

— Voilà, lui dit-il, tu peux partir.

L'enfant possédait une espèce de bâton, qui fut passé entre le linge et la ficelle. On lui plaça le tout sur l'épaule droite, et il s'en alla, mais non sans se retourner plusieurs fois.

— Va, va seulement, lui dit le grand-père.

— Petit ingrat ! murmura la bonne grand'mère.

Le cœur d'un enfant est parfois bien dur, plein d'orgueil et de sottise vanité. Pourquoi ne pas se jeter dans les bras de ces excellents vieillards et leur demander pardon ? pourquoi persister dans son absurde dessein, dans sa folie ?

Le soleil se couchait. À quelque distance des dernières maisons du village, il fallait passer la rivière sur un pont étroit, jeté sur deux piles en roc massif, sortant de quelques pieds seulement au-dessus de l'eau. Restait ensuite un bois à traverser, presque de nuit. À l'âge du petit garçon, il fallait bien trois quarts d'heure pour le trajet tout entier. Il n'avait pas suffisamment réfléchi à cela, mais il allait toujours, portant son bagage en vrai fanfaron. Le chemin descendait une pente rapide vers le ruisseau ; il y avait même, en cette partie, une sorte de précipice dans lequel on pouvait tomber facilement, si l'on se tenait trop près du bord. L'eau, presque dormante, reflétait la figure des personnes qui regardaient au bas de l'escarpement. Il ralentit son pas quand il arriva dans cet endroit. La pensée d'une entreprise au-dessus de ses forces et surtout au-dessus de son courage commençait à s'agiter dans son petit cerveau ; puis, celle que son père et sa mère pourraient le gronder, vint s'y ajouter. La peur de l'eau aidant, il s'ar-

rêta net, quand il fut à trois pas du pont. Que faire ? Il regardait en arrière dans le chemin, pour voir si par hasard quelqu'un ne l'aurait point suivi : personne ! Et l'ombre du soir tombait silencieuse sur les campagnes. Il lui semblait que la voix du ruisseau s'étendait plus loin que de coutume et devenait menaçante. C'est l'heure où les chouettes sortiront bientôt de leurs trous, pour chasser au crépuscule ; elles poussent des cris lugubres dans les bois, il le savait pour l'avoir ouï deux fois précédemment. Il y a aussi les renards.... s'il en rencontrait !... — Enfant, toutes ces terreurs, c'est Dieu qui te les envoie. Il veille sur toi ; mais toi, tu ne penses pas à lui ; tu ne le connais pas. Si tu l'aimais, tu ne serais pas vers ce pont, à craindre, à soupirer ; non, car il a dit : Obéissez à vos pères et à vos mères. Et toi, tu as voulu faire ta volonté. Enfant, retourne à l'obéissance, et tu seras heureux.

Il lui fallut quelques minutes pour se décider. Le bon esprit l'emporta sur le mauvais ; il reprit le chemin du village, et ne tarda pas à arriver tout essoufflé à la porte de la maison.

— Ah ! tu reviens, lui dit le grand-père d'un air malicieux ; l'eau de la rivière est donc bien grande ?

Il ne répondit pas.

— Et si nous ne voulions pas te recevoir chez nous maintenant ?

— Voyons, dit à son tour la grand-mère, donne-moi ce paquet, petit ingrat, et va manger ta soupe.

Pourvu, pensait-elle avec inquiétude, que cette frayeur ne lui fasse pas de mal ! il est tout pâle.

Rassurée en le voyant manger de bon appétit, elle alla demander au domestique comment les choses s'étaient passées vers le pont. Le lecteur comprend qu'un homme avait été envoyé à travers champs, de manière à arriver avant le petit déserteur, et que, caché dans le taillis voisin de la rivière, il avait ordre de le surveiller pendant le passage et de le suivre jusqu'au foyer paternel, s'il tentait de l'effectuer jusqu'au bout.

Dès lors, une longue vie s'est écoulée. Quand il passe aujourd'hui dans son village natal, son cœur se serre à la vue de cette maison, autrefois si animée. Il faut les souvenirs toujours vivants du jeune âge, pour retrouver ici le paradis perdu de son enfance. Les années sont venues, et l'infortune a pesé plus d'une fois sur la jolie habitation. Adieu, parents aimés qui fûtes si bons pour lui et qu'il vit, en un même jour, descendre dans la même tombe ! Adieu, petite chambrette solitaire, où, dix ans plus tard, il copiait des poésies pendant les soirées et d'où il sortait, à quatre heures du matin, pour soigner les bœufs et le cheval ! Adieu, beaux espaliers, cerisiers immenses, tilleul à ras le mur au bord du chemin ! Les peupliers ont disparu ; les arbres fruitiers

ont laissé leurs places vides, ou n'existent plus que sous la forme de tronçons à demi desséchés. Tout a pris un autre aspect ; quelque chose d'écrasé, qui s'en va ; quelque chose d'étrange et de morne. Non, il a beau chercher ici ce qui fut son berceau : pour le revoir, pour le saisir, il faut autre chose que la matière, périssable toujours ; il faut le souffle vivant de la poésie, seule capable de l'animer, de le transformer aux yeux de l'esprit et du cœur.

LA FERME

SOUVENIRS D'ENFANCE.



l'époque du système continental de Napoléon I^{er}, quelques personnes des environs de ** s'étaient associées pour fonder une fabrique de sucre de betterave; dans ce but, elles avaient affermé, ou loué provisoirement des terrains considérables, pour y cultiver ces racines. Le sucre coûtant alors six francs la livre, il valait bien la peine d'essayer. Mais bientôt la chute du colosse arriva; la liberté fut rendue au commerce des denrées coloniales; il fallut donc dissoudre une association dont la raison d'être n'existait plus. C'est alors qu'on proposa à mon père de reprendre pour son propre compte une de ces fermes, dans laquelle il irait s'établir avec sa jeune famille. Il y trouverait un gagne-pain honorable, des profits certains, une position que, de longtemps encore, il ne pouvait obtenir dans son village, étant l'aîné de nombreux frères et sœurs. Ce fut un parent qui lui tint de semblables discours. Mon père les écouta. Il abandonna donc la culture du petit bien maternel, pour se livrer à l'exploitation d'un grand domaine, dont les terrains étaient fort loin de valoir ceux qu'il laissait à ***. Là, il était heureux, vivant d'une vie paisible et bonne. Cultivant lui-même sa vigne, fauchant son pré ou labourant ses petits champs, il trouvait encore le temps de lire à haute voix, dans la soirée, auprès de ma mère qui filait. Là-bas, il faudrait qu'il dirigeât tout, qu'il fût, comme on dit, au four et au moulin; qu'il travaillât beaucoup et fit marcher son monde.

Dans l'automne de 1815, mon père partit donc avec son petit bagage et vint prendre possession de l'établissement. Il me laissa au village chez les grands parents maternels. J'y demeurai jusqu'à la fin de l'année suivante, mais toujours avec un désir ardent de rejoindre les miens. Quand le moment fixé fut venu, je quittai aussi mon lieu natal. Transplanté ailleurs comme un petit sauvageon non greffé, je ne

tardai pas à pousser des branches épineuses, dans un sol graveleux, à l'ombre des bois. Là, ma volonté d'enfant n'était contrariée que par la forte voix du père, ou par son geste terrible, souvent accompagné d'effets immédiats. Pour tout le reste, liberté complète et le plein air des champs.

Ce fut par un jour brumeux d'automne qu'on vint me chercher. Je quittai un foyer tranquille, chaud, tourné au soleil, tout un entourage d'affection et de choses agréables, pour aller à la recherche de l'inconnu. À moins d'être mal doué ou sans initiative, un enfant de six ans s'est déjà fait un petit monde à lui, où qu'il se trouve, et surtout s'il vit dans un milieu pareil à celui d'où je sortais. Seul de mon âge dans la maison, j'avais déjà l'habitude d'observer, d'examiner et, malheureusement aussi, de juger beaucoup par moi-même. Un petit livre avec des images, la hache en miniature et le marteau que je tenais de mon oncle, un couteau et des planchettes au coin du feu, des pointes de Paris brillantes, — voilà de quoi se trouver, en hiver, plus heureux qu'un prince. Dans la belle saison, n'y avait-il pas les cerises, les grands abricotiers aussi hauts que la maison ; le mûrier noir, les poires, et de grosses nêfles fauves, qui sentent si bon ? Et puis, l'immense sorbier du grand-père, le poirier *pâte*, sous lesquels on ramassait dans l'herbe mouillée des fruits délicieux. Que trouverait-on dans la nouvelle partie du monde où je me rendais à petits pas pressés ? C'est ce que je vais essayer de dépeindre au lecteur.

Pour commencer, ce n'était pas beau. À peine pouvait-on distinguer la maison, tant le brouillard était épais. Nous entrâmes dans une cuisine basse, pavée de pierres, comme les anciennes rues de nos villes. Ce carrelage plus que primitif était reluisant d'humidité, malgré le feu d'épines qui flambait au foyer. Deux ou trois domestiques savoyards se retirèrent en sabotant, à notre approche, sans même nous dire bonsoir, il faisait froid dans cette cuisine, on n'y respirait pas l'atmosphère chaude que je venais de quitter ; on n'y voyait pas clair, et que pouvait être le reste de la maison !

Le lendemain, quand le brouillard fut dissipé, je pus me rassurer en voyant tout ce qu'un garçon de mon âge allait trouver en fait d'agréments, dans ce lieu solitaire. Bien qu'un demi-siècle se soit dès lors écoulé, je le vois encore en imagination tel qu'il était, pendant les neuf années que nous l'habitâmes.

Située au bas d'une pente courte, mais d'une rapide déclivité, la maison dominait de là toute une belle plaine finissant au lac, à un peu moins d'une demi-lieue. À gauche, la jolie ville de *** avec ses hautes promenades en terrasses ; à droite une campagne voisine, et Genève dans le lointain ; en face de l'habitation, le roi des Alpes, ce

Mont-Blanc, toujours beau, même en un jour d'hiver, quand il devient bleuâtre et ne fait que dessiner sa gigantesque silhouette dans les régions du ciel, au-dessus des nuages qui traînent sur ses flancs inférieurs et jusqu'aux rivages du lac.— La maison ne ressemblait point à une ferme ordinaire. Ce n'était ni une habitation rustique, ni un château ; et cependant il y avait deux tourelles pointues, surmontées de girouettes. Si l'appartement du rez de chaussée était peu confortable, celui de l'étage, en revanche, se composait de chambres excellentes. Nous avions la jouissance de tout cela. En été, il nous viendrait des visites, des amis à demeure, pour de longs mois. Ce serait charmant, surtout s'il y avait des garçons de mon âge.

Outre la principale habitation, il y avait une autre maison au nord, comprenant les dépendances du four, une belle fontaine couverte, une vaste bergerie avec fenil au-dessus.

Derrière les bâtiments, la pente rapide était garnie, dans le haut, de superbes cerisiers et d'autres arbres fruitiers. Au milieu régnait un noyer séculaire, dont le branchage immense protégeait la cour sablée, entre les deux maisons.

Sur le devant, un verger en pente douce et un étang bordé de saules, pleureurs, donnaient un air de fraîcheur et de vie à la campagne. Et sur toute la longueur des champs, du côté du Jura, une belle forêt de chênes en haute futaie.

Tel était l'aspect général de la ferme que nous habitions. Quant aux terrains, serait-ce un péché de dire qu'ils étaient d'une maigreur affreuse, à demi ruinés par les fermiers précédents et formés d'ailleurs, ici d'un sol glaiseux, compact et blanchâtre, froid comme la glace ; là, de sablonnières sans force végétative ; plus loin, de champs pierreux insatiables ; enfin de prés naturels, nageant dans l'eau en automne et se crevassant partout en été. Non loin de la maison, il y avait un mas de champs d'assez belle apparence, mais aussi, à l'autre extrémité du domaine, on trouvait un espace considérable de terrain abandonné aux alouettes, où les genévriers verts, le nerprun noir et la bourdaine bleue se disputaient les meilleures places.

En de telles conditions, un domaine pareil n'était pas fait pour réjouir le fermier, de quelque entrain qu'on le supposât doué. Celui qui s'y promène aujourd'hui par un beau jour d'été peut admirer les récoltes, l'ordre des cultures, les plantations nouvelles, l'air d'aisance qui s'y fait remarquer ; mais le passant comprend-il bien tout ce qu'il a fallu de science agricole, de travaux et de dépenses pour opérer une telle transformation ? Pour moi, je me borne à parler des souvenirs qui m'en restent, n'ayant d'ailleurs aucune vocation à m'en occuper autrement aujourd'hui sur ces feuilles légères.

Voici la grange élevée, à l'allemande, et, tout à côté, le guichet du poulailler. Les fenils, au lieu d'être placés à hauteur d'homme comme dans les granges ordinaires, sont profonds; ils reposent sur le plancher des étables, qui sont dessous. C'est bien commode pour décharger le foin et les gerbes: au lieu de lever péniblement les récoltes en l'air, on les jette du char en bas, jusqu'à ce que le niveau du tas soit supérieur à celui de la grange. — Les colonnes du milieu vont jusqu'au faite, armées de bras et d'arcs-boutants. Ah! comme il faisait bon grimper jusqu'aux tuiles et se précipiter de vingt-cinq pieds de hauteur sur le foin moëlleux! Pendant la chute, on avait le temps de compter jusqu'à sept; et l'on recommençait de plus belle, jusqu'à ce qu'on en perdît la respiration.

Sur la bergerie, voici le vaste plancher chargé de paille, dans laquelle nous jouions à la *cachette fermée*. On s'y creusait de véritables souterrains, des puits profonds, au risque d'y étouffer. Quand je fus plus grand, à treize ans, j'y battais tout seul les graines d'esparcette, après quoi les moutons se régalaient encore du foin grossier, à peine aplati par mon léger fléau.

Voici, à l'angle rentrant de la forêt, les terrains vagues de la ferme et le petit promontoire avec son vieux poirier sauvage, visible encore aujourd'hui. C'est là que je te lus cent fois, livre admirable, pendant que mon troupeau docile broutait l'herbe parfumée ou ruminait tranquillement à l'ombre des pins, croissant ça et là, dans le gazon primitif. Robinson Crusoë, vieil ami de la jeunesse et de tout homme qui aime à réfléchir avec lui-même, que d'heures délicieuses tu me fis passer dans ce lieu inconnu du monde, comme ton île, où j'aurais bien voulu vivre avec toi! — Ici encore, je fis connaissance avec les récits de Virgile et d'Homère, avec toute cette fantasmagorie mythologique, dont l'esprit d'un garçon de douze ans n'est jamais lassé.

Deux amis de mon âge passaient la belle saison avec nous; un cabinet de lecture était à leur disposition. Il faudrait savoir tout ce qu'ils en tirèrent pour eux et pour moi! Deux livres firent particulièrement mes délices à cette première époque rêveuse de la vie: La pastorale *d'Estelle et Gonzalve de Cordoue*. Oubliés aujourd'hui du grand nombre, ils étaient alors dans toutes les mains.

Lorsque le faucheur s'arrête pour redonner un fil tranchant à sa lame émoussée, il entend parfois à ses pieds un faible bourdonnement, une sorte de petit chant plaintif et timide. C'est un nid de *tannettes* (bourdon jaune et noir) que la faux vient de mettre à découvert dans le gazon. Les pauvres abeilles sortent en gémissant, une à une, de leur chaude maison de mousse. Elles voltigent autour de leur asile et ne tardent pas à abandonner leur provision de miel à l'ouvrier,

qui s'en rafraîchit la langue. Ces apiaires ne construisent pas de rayons en cire ; leurs alvéoles arrondis sont en terre maçonnée, véritables amphores d'une couleur brune, semblable à l'argile cuite au four. Elles vivent par petites colonies de trente à quarante individus, quelquefois beaucoup moins, et ne sont point méchantes. Comme leurs congénères des ruchers, elles possèdent cependant un aiguillon. — Eh bien ! il m'arriva maintes fois, tout en ouvrant les andains, de sauver du massacre et du pillage une de ces intéressantes colonies : j'emportais le nid tout entier dans mes mains et je lui assignais pour demeure quelque petit vase à fleurs ou une vieille théière hors d'usage, que je renversais sur un banc, dans le jardin. C'était une grande joie pour moi lorsque mes soins avaient réussi. Chaque jour, à midi, j'allais voir si mes petits bourdons se portaient bien, s'ils étaient actifs à l'ouvrage, sortant et rentrant par l'étroite ouverture faite dans la planche, ou même par la grille de la théière, dont j'avais agrandi les trous. Rucher d'enfant, jouissances pures, je me souviens de vous et je bénis Dieu de vous avoir placés sur mon chemin !

La ferme me rappelle vivement aussi les chants du moissonneur, les veillées aux noix, les longues jointes de charrue en automne, et les chasseurs sortant du bois pour remettre leurs chiens sur la piste ; les lièvres que je faisais partir du gîte sans les chercher ; les vanneaux en passage dans les prés humides ; le grand courlis sifflant sa note bien connue dans ces parages.

Dans un autre ordre de souvenirs, je placerai celui d'un vieillard dont la folie (belle folie assurément) consistait à chanter les psaumes dans le voisinage des habitations. D'une voix pleine mais tremblotante, il disait ces vieux chants de nos églises, et se promenait à l'ombre des noyers comme une sentinelle en faction, pendant de longues heures. — Puis, un autre chanteur encore¹, qui, plusieurs fois en été, fit retentir les échos des bois de son beau cantique :

*C'est Golgotha, c'est le Calvaire,
C'est le jardin des Oliviers,
Qui sont mes maisons de prière
Et mes rendez-vous journaliers.*

Je possède encore le Nouveau Testament qui me fut donné à cette aurore du réveil religieux de notre pays : sur la page blanche du volume on avait écrit cette parole : « Il y a une grande paix pour ceux qui aiment ta loi, et rien ne peut les renverser. »

Mes quinze ans allaient sonner ; le bail de la ferme était échu, et mon

1 - Félix Neff.

père songeait tout de bon à retourner dans son village. Il laissait la grande campagne bien cultivée, en pleine voie d'amélioration agricole. C'était très beau de sa part, sans doute, mais il partait beaucoup plus pauvre encore que lorsqu'il était arrivé, neuf ans plus tôt, dans toute la force de la vie et avec l'espérance au cœur. — Ce que nous avions gagné ne s'achète pas ; Dieu nous l'avait fait trouver loin de la fortune, dans l'affection d'amis fidèles, et dans quelques études commencées, auxquelles nul de nous n'eût songé, si la famille n'était venue planter ici sa tente, à portée de secours intellectuels bien rares en ce temps-là.

LES LAPINS

Sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse.

J.-J. ROUSSEAU.



Dans la cour de la ferme, les négociants dont nous étions les successeurs par reprise de bail, avaient laissé un assez drôle d'instrument dont ils ne savaient sans doute que faire. C'était un chariot-maison, en planches de sapin, monté sur quatre roues très basses, formées chacune d'un seul morceau de plateau scié en rond, avec un trou au centre pour le passage de l'essieu. La forme de la caisse était celle d'un parallélogramme surmonté d'un toit à deux pentes. Une porte sur l'un des côtés, permettait à un homme d'y entrer, et une étroite fenêtre éclairait l'intérieur de cette petite arche roulante. À l'avant, une limonière de cheval s'y trouvait encore de notre temps. — C'était une maison de berger-moutonnier, invention, je le présume, de l'oncle dont j'ai déjà parlé. Il avait fait le commerce de moutons, alors fort à la mode, et expédiait en Autriche de grands troupeaux, qu'il allait acheter lui-même en Espagne. Ces troupeaux voyageurs faisaient des haltes sur la ferme, pour s'y rafraîchir et se remettre de leurs fatigues, avant de reprendre la route de Vienne. Ils couchaient à la belle étoile, et leurs conducteurs dans le chariot ci-dessus. Les moutons étant acheminés, on ramenait la caisse devant la maison jusqu'à ce qu'on en eût de nouveau besoin. C'est là que nous la trouvâmes à notre arrivée. Elle nous fut abandonnée et nous décidâmes d'y élever des lapins. Comprenez-vous, jeune lecteur, avec quelle joie nous en prîmes possession !

C'est bien joli, un lapin ! surtout dans la jeunesse, quand il est à demi-gros. Mais pour que ces animaux se développent dans toute leur beauté, il leur faut plus d'espace qu'une caisse, même aussi grande que celle en question. Il faut, en hiver, une chaude écurie,

bourrée de menue paille et tout entière à leur disposition ; en été, c'est bien autre chose encore, s'ils sont libres de prendre leurs ébats dans le voisinage d'une habitation à la campagne.

Les nôtres profitèrent si bien de la baraque des moutonniers ; ils multiplièrent à un tel point que, deux années après, ne pouvant plus demeurer là tous ensemble, on leur permit de s'introduire dans l'écurie du cheval. Ils y foisonnèrent de plus belle ; et comme la porte restait quelquefois ouverte, ils prirent la liberté grande de sortir à la cour et de s'y promener. Quand ils apercevaient un passant ou le gros dogue, ils frappaient du pied, se levaient sur leurs pattes de derrière et rentraient bien vite dans leur clapier. — Mais nos lapins finirent par s'émanciper tout de bon ; leurs maîtres avaient grandi de quelques pouces ; eux aussi commençaient à avoir d'autres aspirations ; puis, les jouets lassent vite la jeunesse : vivants ou morts, ils n'intéressent beaucoup qu'autant qu'ils ont la fraîcheur de la nouveauté. Bref, toute la bande de l'écurie prit la clef des champs et s'établit autour des bâtiments. Ce fut sans doute un grand jour d'émancipation civile, l'anniversaire de l'affranchissement après lequel toute la peuplade soupirait. Se constitua-t-elle en république ? Eût-elle, pour se gouverner, un prince, un roi, un empereur ? Eut-elle des tyrans ou des magistrats intègres, de vrais pères de la patrie ? Je n'en sais rien. Tout ce dont il me souvient à ce sujet, c'est que le haut du verger, la pente voisine derrière la maison et maint autre endroit, furent transformés en garenne. Confiants dans notre hospitalité, ou, mieux encore, se considérant comme les vrais possesseurs du sol, les lapins mangeaient, l'herbe drue, rongeaient le cœur tendre des choux au beau milieu du jardin où ils apparaissaient tout à coup par des avenues souterraines ; puis, bien repus, ils venaient faire la sieste au soleil, sur Therbette chaude, ou se prélassaient à l'ombre des buissons d'althéa dont nous avons une grande quantité. La nuit, ils se cachaient sous terre, à l'abri des frimas, de la fouine ou du renard ; les vieux cherchaient encore l'écurie, mais la jeunesse ne voulut plus en entendre parler. Née en pays libre, en pays lapin, dans un terrier possédant une excavation tapissée des poils de cinq générations successives, à quoi bon rentrer dans une étable où les gros soupirs d'une jument les empêchaient de dormir !

À la vue d'une telle licence et d'un empiètement impossible à supporter plus longtemps, le fermier décida que, chaque samedi, une couple de lapins seraient pris, tués au moyen d'un coup de bâton derrière les oreilles, puis écorchés immédiatement et mis en ragoût pour le dîner du lendemain.

Dans les commencements, il fut très facile de prélever le tribut

hebdomadaire : ils étaient si heureux, si confiants ! Mais quand ils s'aperçurent que leur nombre diminuait, quand des familles furent privées de leur chef, un mari de sa femme, les parents de quelque enfant chéri, tout blanc, aux yeux roses, ah ! les lapins commencèrent à se réveiller de leur torpeur. Il fallut user de finesse pour les prendre et, finalement, en venir au coup de fusil. C'était déplorable, atroce, féroce, presque impie ! s'écriera quelqu'un : Eh oui ! déplorable, en effet. Toutefois, la question était telle qu'il fallait opter entre la cuisine de l'homme et celle des lapins. Les misérables rongeurs n'auraient pas laissé une plante au jardin, et l'herbe du verger n'était pas des mieux parfumée. En la flairant, les vaches montraient les dents et faisaient la grimace.

La licence porte des fruits amers, toujours, vous le savez bien, lecteur. Et puis, évidemment, le peuple lapin n'était pas à la hauteur de ses institutions libres. Il vivait dans la mollesse, dans le goût des plaisirs mondains ; la liberté n'était pas pour lui une chose sainte et sacrée : les lapins voulaient en jouir, voilà tout. Il ne surent pas la défendre lorsque vint le moment fatal. Traqués de tous côtés, ils furent pris, du premier au dernier. Aucun n'eut assez de courage viril pour se chercher une nouvelle patrie, loin de leurs anciens maîtres, devenus leurs plus cruels ennemis.

Un jour, aucun homme n'étant à la maison, j'offris d'aller tuer un lapin dont il fallait se défaire. On me le permit. Je glissai dans mon fusil cinq ou six quartiers de plomb sur une charge de poudre, puis j'allai à la découverte de l'infortuné. Il dormait au pied d'une touffe de chrysanthèmes, derrière une palissade à jour. J'arrivai à cinq pas de lui, sans le réveiller. En abaissant mon arme dans la direction de sa tête, je sentis un tremblement instinctif auquel j'aurais dû céder ; mais non, j'ajustai l'animal au milieu du front et le coup partit. Quand je m'approchai de ma victime pour la prendre, je fus saisi d'horreur.



— Voilà le lapin gris, dis-je en l'apportant à la maison ; c'est le premier que je tue de cette manière, et ce sera le dernier.

Le souvenir de cet affreux tableau me poursuivit pendant des semaines entières ; et cependant, le pauvre animal n'avait pas même senti sa mort.

Les lapins sont doués d'une intelligence très supérieure à celle du lièvre. Ce dernier profitera bien d'un trou, d'un aqueduc pour s'y cacher, ou pour dépister provisoirement le chien qui le poursuit, mais

il ne saura jamais se créer un terrier, à moins qu'il ne le fasse dans la neige, et ce travail le fera découvrir. Le lapin, au contraire, pourvoit admirablement à sa sûreté ; il prend ses mesures comme un ingénieur et calcule la longueur de ses tunnels. N'était le furet, et surtout n'était le chasseur avec son fusil et ses pièges, les lapins deviendraient les maîtres absolus des contrées qu'ils habitent dans l'état de liberté. Ils dévoreraient toutes les récoltes du pays.

Quelques individus domestiques font preuve d'une sagacité bien remarquable, d'une sorte d'instinct qui tient presque de la réflexion. En voici un exemple dont l'exactitude est certaine. Un superbe lapin mâle fut emporté dans un panier couvert, chez des gens qui demeuraient à trois quarts de lieue de la ferme. Il devait propager sa race, puis, au bout de quelques semaines, nous être rapporté de la même manière. Chemin faisant, il était impossible qu'il vît autre chose que les parois de son panier. Quel ne fut donc pas notre étonnement de le voir revenir tout seul, au bout de peu de jours ! La porte de l'enclos ayant été laissée ouverte, il était sorti à la rue (dans une ville, s'il vous plaît) et, de là, suivant la grande route au bord du lac, il avait repris sans hésiter le chemin de notre maison. Il y a quelques années, par un beau jour d'automne, je revenais aussi chez moi, accompagné de Belle, dont quelques-uns de mes lecteurs se souviennent peut-être. Je me trouvais à vingt minutes de toute habitation, près d'un petit clos de vigne. Ma chienne y entra, puis ne tarda pas à indiquer, par ses aboiements, qu'elle avait fait lever un animal sauvage. Je m'arrêtai pour voir s'il sortirait de la vigne, mais je n'aperçus rien. Au bout d'un assez grand moment d'attente, j'entrai aussi dans la plantation, où je rencontrai un lapin noir, la bouche ouverte. Tirant la langue et n'en pouvant plus de fatigue, il faisait entendre une respiration laborieuse, comme s'il eût été asthmatique. J'emmenai Belle, qui sans doute aurait fini par le prendre à revers ; et ainsi le lapin eut la vie sauve. Mais ce qu'il faisait là, d'où il venait et ce qu'il est devenu, je ne l'ai jamais su.

LES PÊCHERS DE VIGNE



À la ferme, il n'y avait pas de vigne. Un seul cep, très gros à sa base et planté dans le jardin, couvrait de ses nombreuses ramifications une partie considérable du mur de la maison, au sud-ouest. Il donnait une quantité de grappes allongées, dont les grains coulants faisaient nos délices et celles des guêpes. Ces dernières y bourdonnaient à leur aise dans les jours chauds de septembre, suçant et gaspillant les plus belles épaules déjà colorées. On y voyait aussi le gros frelon doré, lourde et méchante bête, dont la nombreuse colonie habitait le tronc creux d'un poirier solitaire de *bon-chrétien*, végétant dans le pré à quelque distance. C'était tout plaisir que d'assommer ces insectes ; leur dard venimeux, noir à la pointe et barbelé, ne nous était pas inconnu. Lorsque nous jetions des pierres dans les hautes branches du poirier, pour faire tomber une demi-douzaine de ses fruits magnifiques, malheur à nos oreilles si les frelons venaient tournoyer sur nos têtes ! L'arbre et ses produits leur appartenaient sans doute, par droit d'établissement indéfini : ils se sentaient chez eux, forts de l'inviolabilité du domicile. À la treille de la maison, ils fuyaient comme des lâches, ou bien, ivres tout de bon, ils se laissaient tomber lourdement sur le sol. On mettait le pied dessus : crac ! le frelon n'avait pas même le temps de demander grâce comme Phalante, lorsque le vaillant Télémaque lui plongeait son épée dans le cœur, et qu'un sang noir et bouillonnant sortait de sa blessure...

Mais la pauvre treille, hélas ! ne pouvait durer plus de quelques jours. Les moineaux se mettant aussi de la partie, on décidait un pillage général. En moins de rien, tout avait disparu. Et, je vous le répète, il n'y avait pas de vigne dans le domaine. Que restait-il en fait de raisin ? la vue de ceps bien chargés de grappes admirables, le long

du chemin, de l'autre côté du *Nigiolet*. Ô vertu du jeune âge ! maraude, convoitise des yeux, langue asséchée ! « laissez-moi, que me voulez-vous ? »

J'aime assez peu un pays tout de vignoble. Pour dire simplement la vérité, les cépages sont fort laids ; et plus ils sont replantés, alignés, garnis de murs, moins il font bien dans le paysage. Ce sont des vignes, excellentes sans doute, qui se vendraient de 25 à 30 francs la perche carrée ; mais, pour la vue, je préfère le moindre petit pré bien vert, entouré de sapins ou de hêtres. Je préfère même le marais, en septembre, quand la gentiane violette y boit la rosée au lever du soleil, en compagnie de sa sœur, la grande bleue, à peine entr'ouverte. Le peuple vigneron, les propriétaires et les marchands de vin ne sont pas de mon avis ; à leur point de vue ils ont sans doute raison.

Là où j'aime à voir la vigne, c'est lorsqu'elle est isolée, au penchant d'un petit coteau tout entouré d'une haute et forte haie. On entre dans le clos par une porte étroite, fermant à clef. Ses gonds sont plantés dans des piliers de chêne équarri. Il y a aussi, tout à côté, une grande barrière qu'on ouvre pour les chars. La plantation de vigne n'occupe guère que la moitié du terrain ; la partie au-dessous est en gazon, avec quelques arbres fruitiers ; celle de dessus est une langue de champ cultivé. De loin en loin, on voit dans cette dernière quelques pruniers dont les fruits bleuissent dans le feuillage, à mesure que le raisin se dore autour de Péchalas.

C'est donc placée en un tel endroit que j'aime la vigne. Le clos n'a qu'un seul propriétaire, qui peut y entrer quand bon lui semble, même le dimanche avec sa famille. Le maître choisit son jour pour vendanger ; il est lui-même son vigneron, et s'il lui plaisait de cueillir sa récolte en dix fois, personne n'aurait d'observation à lui adresser.

Il m'en souvient comme si c'était d'hier. Nous étions encore à la ferme. En quittant le village, nous avons donné en culture à moitié fruits, une vigne placée à peu près dans les conditions idéales que je viens d'esquisser. Dans le bas, à quelque distance des premiers alignements de ceps, ma mère avait déposé quelque jour trois noyaux de pêches. Germant fort à leur aise dans une bonne terre, ils produisirent de jeunes arbres qui, dès la seconde année, montrèrent leur tête au-dessus des plus hauts échelas. Dix ans après, il fallait une échelle pour cueillir les fruits qu'ils donnaient en abondance. Aucun n'avait été greffé, et jamais la serpette ne les touchait. Tandis qu'il faut des soins minutieux, un mur et un auvent à l'espalier pour qu'il réussisse, le pêcher de vigne croît tout seul, fleurit quand le soleil l'ordonne et se rit des frimas. En un certain sens, il ressemble à l'enfant du paysan pauvre, et le pêcher en espalier au fils du riche citadin. Le premier

marche pieds-nus pendant huit mois de l'année et se porte bien ; le second met des bas de laine et un manteau ouaté, mais s'enrhume au contact du moindre brouillard.

Nos trois pêcheurs de vigne étaient de francs arbres plein-vent ; des espèces de lurons en horticulture. Ils ne savaient, à douze ans de vie, ce que c'est que la *gomme*, le *rouge* et le *blanc*. On était sûr de la récolte, chaque année, au moins à l'un des trois, si ce n'est à tous. Et parfois c'étaient des corbeilles, de grandes corbeilles qu'on pouvait y remplir.

— Veux-tu, me dit-on un jour, aller cueillir les pêches à ** ?

— Si je veux ! mais tout de suite.

— Jean et toi vous prendrez chacun une hotte et une corbeille ; vous apporterez ce que vous pourrez, sans vous charger trop.

Jean était un jeune Allemand, gardant nos vaches pendant que j'étais le conducteur des moulons, et sachant faire à merveille le ta-ou-tou-tou-ha ! du Simmenthal. Il m'apprenait cela, qui était fort beau dans son genre ! On nous donna un gros morceau de pain et de fromage, puis nous partîmes avec nos instruments au dos.

Que c'est une chose agréable de s'en aller ainsi à deux, pour une expédition pareille ! Le soleil versait sur nous cette douce chaleur de septembre, qui dilate la poitrine et donne de l'entrain au plus paresseux. Nous traversâmes d'abord la forêt de chênes, où l'on entendait frapper les pics, les sittelles, contre la tige des arbres vermoulus ; — ou bien, c'était une volée de pigeons qui, partant tous ensemble au-dessus de nos têtes, battaient la ramée de leurs ailes vigoureuses. Le geai piaillait de loin en loin, et la grande buse planait en spirales, beaucoup plus haut que les grands arbres sous lesquels nous passions.

À la sortie du bois, nous entrâmes dans un petit sentier conduisant au bord d'un ravin garni de buis sauvage. Il s'y trouvait des couloirs rapides, creusés dans une terre blanche, sans consistance, où il eût été dangereux de s'aventurer. De loin en loin, des bancs de molasse grise apparaissaient dans ces échancrures, pour barrer le passage à quiconque eût voulu descendre par là.

Nous suivîmes un escarpement qui, s'abaissant peu à peu, conduisait au fond du ravin. Là nous nous arrêtâmes sur la passerelle, à voir couler le ruisseau dans les ondes duquel de jolies truites allaient et venaient sans crainte. De l'autre côté était un chemin creux, vraie fondrière. Mais, coupant par les prés, nous ne tardâmes pas à arriver au village, dans la partie opposée à celle que j'avais prise, huit ans plus tôt, pour m'évader de chez mes grands parents. Encore dix minutes de marche plus haut et nous étions à la vigne. De ce dernier

endroit à la ferme, la distance était d'une bonne lieue.

Nous posâmes nos hottes et nos corbeilles sur le gazon. Tout près de nous se trouvait une maisonnette en bois, dans laquelle on prenait les repas et où l'on trouvait un abri durant les ondées. Nous y fîmes un dîner de roi. Des pêches, du raisin, du pain et du fromage. À quatorze ans, quand on a marché, rien de meilleur que cela. Et puis on pouvait choisir. Je connaissais déjà les bons endroits de la vigne ; du chasselas roux on passait au fendant vert ; et quand ce dernier nous paraissait un peu fade, on aiguillonnait son appétit par une épaule de muscat brun, ou par un grapillon de Bourgogne rouge. Quand on eut bien mangé, on se mit à l'ouvrage. Les pêches furent bientôt cueillies, à l'aide de légers paniers à crochets. Les corbeilles remplies, on retourna au raisin, et du raisin aux noix, car un noyer n'était qu'à vingt pas de la maisonnette. Quelques bouchées de pain et encore deux ou trois grappes de raisin terminèrent le festin.

Il fallait maintenant songer au retour, non plus lestes, légers et allègres comme en quittant la maison, mais rassasiés et devant porter charge d'âne. Cinquante livres de pêches dans une corbeille placée sur une hotte, cela ne paraît pas très lourd au premier moment. Nous pensions nous tirer d'affaire sans trop de peine, car les bras des hottes étaient en bois ferme, juste de la bonne longueur pour nos épaules.

— Allons seulement, Jean : peux-tu faire *ta-hou-toutou-ha* ?

Jean ne répondit pas ; il devenait taciturne.

Enfin, nous allions, depuis dix minutes, et cinq fois déjà nous nous étions reposé les reins, en faisant porter notre hotte sur le bout d'échalas que nous avions eu la précaution de prendre en main.

Oh ! que la route fut longue ! Que de repos forcés, de temps d'arrêt au bord du chemin ! Que de soupirs échappés de nos jeunes poitrines, avant même d'arriver sur le petit pont ! Et c'était là que commençait la véritable misère, car nous devons monter l'escarpement si agréable à descendre. Monstres de corbeilles ! pêches maudites ! Ô fendant vert, si j'avais su ! Mais il était trop tard... Il ne fallait pas, mes amis, céder à tous vos instincts de gourmandise ; et puis, on vous avait dit de ne pas jouer aux fanfarons : *Petite charge de loin pèse* ; et vous, garçons présomptueux, vous pensiez en savoir plus que ce proverbe. Allons ; grimpez la rampe : suiez, soupirez, rien n'y fait. À moins de jeter vos pêches, — et que dirait-on ! — Il faut arriver là-haut.

On y parvint. Restait le passage du bois, les fossés à enjamber, les allées à parcourir. Enfin, les hottes quittèrent nos épaules meurtries ; les corbeilles furent déposées au frais, et le lendemain elles étaient vendues au marché par ma bonne mère, tout heureuse de rapporter en échange trois écus neufs, qui seraient bien vite

employés dans le ménage.

Les trois pêcheurs n'existent plus. On n'en a pas replanté d'autres. La vigne est vieille ; il faudrait la renouveler. La maisonnette a disparu. A la place où, tant de fois brisé par la fatigue corporelle, je me suis endormi sur la terre sèche après avoir pris mon frugal repas, on trouve un gazon ras, sur lequel pendent en été les branches d'un cerisier sauvage, drageon produit par la racine d'un arbre que j'avais greffé. Le noyer voisin, dès longtemps arraché, fut transformé en meubles divers, peut-être en tables sur lesquelles dorment les ivrognes dans les cabarets. Généralement, le pêcher libre n'est plus toléré dans les vignes. Avec son cousin l'amandier, ils embellissaient nos petits coteaux. Ils en étaient la fleur et la poésie. La génération actuelle veut du vin, beaucoup de vin et vite, vite. Les plus grands propriétaires donnent l'exemple à cet égard. Mais le sol n'est pas inépuisable ; un jour, le dépérissement viendra. L'oïdium a déjà, dans beaucoup de contrées, sonné la trompette de l'effroi. On parle maintenant d'un nouvel ennemi, plus terrible que le ver qui n'en veut qu'à la grappe. À la culture normale succède la culture intensive, artificielle par conséquent. Cela durera tant qu'on pourra. Mais du jour où l'on refusera à la vigne ce que, dans son état actuel, il lui faut chaque printemps, savoir du fumier en abondance, elle ne rendra plus que de chétives récoltes. Comme au vigneron qui la cultive, comme à toute vie de ce siècle, il lui faut un excitant. Nos pères faisaient vie qui dure et avaient du vin sec ; nous, nous allumons volontiers la chandelle par les deux bouts, et quand le vin graisse, nous disons que c'est la faute de la cave, qui est trop chaude. C'est possible, mais la raison de ceci vient souvent de plus haut. Bref, que chacun cultive son plant comme il l'entend et gouverne son vin à sa guise. Si jamais je possède un carré de vigne, j'y planterai un pêcher. Je n'en verrai pas les fruits peut-être ; d'autres pourront en jouir. Jean l'allemand, qui m'aidait à cueillir les pêches de mon père, ne peut sans doute plus chanter ta-hou-tou-touha ! A-t-il, ainsi que moi, les cheveux blancs ? Je l'ignore, mais s'il est vivant quelque part, quarante années ont dès lors passé sur sa tête comme sur la mienne.

LES FAUCHEURS

I



Quand la sauge rustique bleuit dans les vieux prés naturels, quand le sainfoin rose dresse la table pour les abeilles, la grappe d'or du cytise se balance dans les bosquets et sur les collines boisées. À quoi pense alors le paysan ? S'il revient, — le soleil baisse à l'horizon, — d'un champ de pommes de terre, le sarcloir à l'épaule et la soif au gosier, il dépose d'abord son outil devant sa porte, puis, aussitôt entré dans la cuisine, il ouvre un buffet, secoue la bouteille du dîner et se verse le reste du vin rouge qu'elle contenait. La bonne chose qu'une boisson pas trop froide, légèrement acidulée ! Il y a des gens qui disent que deux morceaux de sucre et un tiers d'eau fraîche ne gêneraient pas le mélange : on peut essayer. Toutefois, cela prend du temps et de l'argent, deux choses de toute première nécessité en ce monde.

Bien rafraîchi, le paysan passe à la grange où il avise une faux suspendue à quelque bras de colonne, depuis l'automne dernier ? L'*enchapplure* est-elle encore bonne ? Non, car l'ongle du pouce droit ne peut la faire plier sans effort. Il faut rebattre cette lame à l'instant même, pendant qu'on y voit suffisamment. Notre homme prend donc le marteau poli, et l'enclume au pied pointu garni de rubans de fer enroulés, qui servent d'arrêts. Bientôt il frappe de petits coups réguliers, très justes, qui amincissent le métal et forment au bord du tranchant une sorte de chéneau, large d'une ligne. L'homme est assis sur la terre, dans quelque endroit sec, dont le sol dur et compact sans être pierreux, reçoit bien le coup de marteau. Il faut une heure pour cette opération rustique, pendant laquelle un faucheur a tout loisir de se livrer à son imagination ou à ses pensées, s'il en a. La faux est replacée à son manche, la virole mise, le coin forcé ; est-elle trop fermée, cette faux ? c'est ce qu'on vérifie appuyant la poignée exté-

rieure du manche contre le cou-de-pied et en faisant décrire à toute la lame un arc de cercle en arrière : trois pouces d'inflexion, du talon à la pointe, c'est tout ce qu'il faut.

Maintenant, où sont la *molette* et l'auget de bois qui la contient ? Le paysan se gratte l'oreille : Voyons, où les a-t-on mis, le jour de la foire de Saint-Cergues, il y ajuste huit mois ? oui, où sont-ils ?

— Jeanne ! dis-voir : sais-tu ce qu'on a fait de la molette ?

— Est-ce que je m'occupe de ta faux, par hasard ? répond la Jeanne : mais ces hommes n'ont point d'ordre. La molette ! tu l'auras entreposée quelque part.

— La peste soit de la molette ! reprend le mari : ah ! mais, nous y sommes : sur la fenêtre de la cave, en dedans.

Voici donc l'objet, avec la courroie attachée autour, et les araignées noires qui avaient élu domicile dans le *coffi*. Oui, c'est bien la bonne pierre achetée il y a vingt ans chez Mollard, à Nyon. Son possesseur actuel ne la donnerait pas pour trois francs, toute vieille et usée qu'elle est ; et pourtant elle n'a coûté que cinq batz étant neuve. C'est que, voyez-vous, une vraie molette est presque un talisman. Elle fait couper la faux, là où cent autres pierres laissent l'acier insensible. Sans molette de première force, le faucheur n'est plus qu'un zéro en herbe. C'est comme si Richard Cœur-de-Lion eût été privé de sa grande épée à deux mains ; ou Saladin à la barbe noire, du sabre léger qui coupait en deux parties égales un coussin de soie et toutes ses plumes, rien qu'en le laissant tomber dessus. Le manche de la faux, c'est le vêtement : la lame, c'est le corps ; la molette, c'est l'esprit ; et le fil tranchant, c'est l'âme.

Notre faucheur a donc tout ce qu'il lui faut. La nuit est venue ; il mange sa soupe, va voir si son bœuf rumine, arrange un peu la paille autour de l'animal et vient enfin se coucher.

*Que ta nuit puisse tranquille,
S'envoler d'une aile agile.
Dors en paix jusqu'au retour
Des premiers rayons du jour.*

II

Voici l'aube souriante ; depuis longtemps déjà l'hirondelle babille sur le contrevent demi-ouvert. Le rouge-gorge chante sur quelque prunier du voisinage. Le lièvre prudent remonte dans ses taillis du Jura. À la plaine, la caille rappelle de tout loin ses femelles. Le ciel est pur ; l'air vivifiant. Les faucheurs sont en route.

En voici trois qui s'arrêtent près d'une barrière fermant l'entrée d'une prairie. Le lien d'osier est défait. Peu d'instant après, l'herbe s'incline, à chaque coup donné, avant de se ranger à gauche, et de se rouler en andains réguliers. Ce gazon-ci est une vieille *fenasse*, claire et roide comme le sont les fortes graminées de cette espèce ; elle ne tombe pas sans résistance ; même le fer de la lame résonne à son vigoureux contact. Mais, tout à ras le sol, il y a une couche de trèfle jaune qui se laisse couper sans mot dire et grossit l'andain de ses épais tortillons.

Dans un autre endroit, le faucheur attaque une esparcette fleurie. C'est une moisson de bouquets et de tiges, un abattis général. Riffle ! Raffle ! Il s'agit seulement de mener les bras et d'avoir de forts poignets. Ici, tous les ouvriers sont habiles, pourvu qu'ils veuillent travailler avec courage.

Ailleurs, c'est une autre affaire. Cette grande étendue plate était déjà une prairie, à l'époque où quelque légion romaine construisit, en fort peu de temps sans doute, le canal souterrain qui conduisait l'eau des sources de Divoune sur les places publiques de l'ancienne Novidunum. Travail considérable, curieux et fort mal exécuté, puisqu'il s'est obstrué de sable noir jusqu'à la clef de voûte. Eh bien ! cette prairie produisait déjà de ce même foin qui tient le milieu entre la *bâche* et le *poil-d'ours*. Je me représente ces fiers soldats romains, ces rudes conquérants, promenant leurs primitives faux dans cette herbe revêche et pliante. Leur donnait-on de bonnes molettes ? J'espère bien que non. Et où se fabriquaient leurs lames pesantes ? À Vallorbes, peut-être ; à la Coulouvrenière ? qu'en sait-on ?

Encore aujourd'hui, après tant de siècles de ténèbres et de lumières, industrielles ou autres, il faut être un expert faucheur pour y tondre le sol à ras, de façon à ce que le gazon ne reste pas plus haut que la semelle d'un soulier. Quand arrive le moment fatal où la rosée s'est laissée prendre au soleil, l'herbe perd sa contenance droite et fière ; elle fait mine de s'humilier, de se flétrir un peu ; mais cette apparence de timidité n'est que de l'hypocrisie raffinée. Pauvre jeune faucheur !

aiguise, aiguise ! tu n'en coupes pas la moitié : regarde ; et ta faux se remplit de terre. Bon ! voilà que tu perds la cadence ; ton andain se rétrécit ; tu *émottes*, au lieu d'appuyer ferme sur le talon. Ça ne va pas, l'ami ; ça ne va pas ! — Et vous, mon petit vieux, on dirait que vous avez eu la coqueluche. Allez *enchappler*, ne fût-ce que pour vous reposer un moment. — Quant à toi, mon brave Sardoin, tu connais le métier : les reins fermes, la poitrine bombée et les bras souples autant que nerveux, tu peux faire ici de bonnes molées : tiens, rafraîchis ton estomac ; tu vas le premier, tu donnes le bon exemple, tu ne fumes pas en fauchant, il est juste que tu étrennes le baril.

— Grand merci, notre maître : à votre santé ! *Ma fai, l'est du bon !*

III

De divers côtés on voit passer des femmes, de jeunes garçons, de belles jeunes filles portant un panier sur leur tête et une fourche au bras. Voici un vieillard de quatre-vingts ans qui s'achemine aussi vers les prairies. Il marche lentement et s'appuie sur un échelas raccourci d'un pied, car ce morceau de bois, vieillard d'une autre espèce, n'est plus de service autour de quelque vigoureux cep de vigne. Son office actif est de soutenir les jambes d'un compagnon, faucheur habile dans sa jeunesse, mais qui ne tient plus la faux depuis longtemps.

— Bonjour, bonjour, père Antoine ! lui dit un passant ; où allez-vous comme ça ?

— Porter la soupe à nos garçons.

— Et comment va la santé ?

— Rien qui vaille, mon pauvre monsieur. Sauf les genoux, ça irait encore, car je ne me sens point de mal. Le coffre est bon, et j'entends aussi bien qu'un *grillet* ; mais ces misérables genoux s'enroidissent. Pensez *voir* que je les entends craquer, de temps en temps. Il faut que j'aie fait de bien mauvaises journées dans ma jeunesse ! Mon pauvre monsieur, vous ne croiriez pas que je fauchais mon pré de la Rasse, moi tout seul, avant neuf heures du matin. Mais j'y étais déjà à minuit, au clair de la lune. À présent, les jeunes hommes ne travaillent plus comme de notre temps. — N'est-ce pas curieux que mes genoux s'enroidissent comme ça ! Que pourrait-on faire pour les rendre souples ?

— Il y aurait bien un remède, père Antoine.

— Lequel ?

— Revenir à trente ans.

Rencontrez-vous parfois, cher lecteur, de ces vieillards infatigables de la vie présente, qui, au lieu d'aspirer au repos du ciel, n'ont de pensées que pour un monde qui périt, et se plongent sans cesse dans un passé matériel dont le souvenir véritable leur échappe ? Parlez de la douzième heure qui va sonner, de l'éternité dont les portes s'ouvrent, des espérances immortelles, de la foi chrétienne.... Hélas ! le plus souvent, vous parlez à des sourds, à des aveugles, à des indifférents. Toutes les réponses que vous obtenez viennent de la terre et sentent la terre. Le corps, bientôt, y descendra ; et l'âme, où ira-t-elle ? Question capitale pour tous. — Que fera-t-on du tronçon d'échalas ? il sera jeté au feu.

Mais reprenons le sujet dont la rencontre de ce vieillard nous a fait sortir.

IV

Quand le régent sonne la cloche de l'école matinale, le faucheur essuie son outil et le pose sur l'andain ; mais il a soin que l'herbe fraîchement coupée recouvre la lame tout entière. Sans cette précaution, le tranchant s'oxyderait à l'air et au soleil. L'auget de la molette est appuyé à la poignée du milieu. — C'est l'heure du déjeuner, et voici le panier des provisions, qu'on dépose à quelques pas. Savez-vous ce qu'il contient ? Une soupe fumante, au légume vert et aux pommes de terres bien pilées. Il y a aussi du pain frais, du fromage vieux, du seret blanc, garni de sel. Puis, tout à côté, le baril, cerclé de fer. À l'œuvre, faucheur ! La nappe est déjà mise, de gazon entre deux andains ; le siège est fait d'herbe fleurie. Le pantalon, retroussé jusqu'à mi-jambes, laisse à nu des cous-de-pieds vigoureux, que le soleil va tenir au chaud pendant la durée du repas. Si cet homme est animé d'une piété vraie, il rendra grâce à Dieu avant d'user des biens qu'il lui fournit en abondance pour la nourriture du corps. Si, au contraire, son âme dort du sommeil des morts spirituels, il se bornera à satisfaire son appétit, sans élever une seule pensée du côté du ciel. Ainsi fait l'animal dont on remplit la crèche, quand il revient du labourage ; mais ce dernier connaît son possesseur, et il lui témoigne de la reconnaissance par une caresse ou par des regards plus doux.

Les hommes fauchent jusqu'au milieu du jour. Si le temps est beau, la chaleur intense, on ouvre les andains dès que le soleil a bu la rosée. Dans l'après-midi, on tourne et retourne ; vers le soir c'est déjà du foin, mais non suffisamment desséché. On en fait des tas arrondis,

que l'humidité de la nuit n'atteindra qu'à la surface, et le lendemain quelques heures suffiront pour le rendre prêt à être chargé.

Mais la journée est finie. Faneurs et faneuses reprennent le chemin de la maison. Le rossignol des bosquets se fait entendre à la plaine, il chantera jusqu'à minuit ; celui des murailles vient furtivement enlever les abeilles mortes devant les ruchers ; l'engoulevent sautille dans la poussière, et la cresserelle fauve se promène sur les toits du village, avant d'aller chercher sa proie à la lisière des grands bois.

Silencieux et invisible, mais avec une rapidité effrayante, le grand Faucheur, le temps, a aussi passé.

LE POMMIER D'ADAM



Le nom du premier homme, de celui dont nous descendons tous, a été donné à un arbre de haut port parmi ceux dont se compose l'espèce. Dans nos vergers de la Suisse romande, et généralement, je le crois, le pommier d'Adam n'est pas très commun. On n'en compte guère qu'un, sur une douzaine de reinettes, vertes ou jaunes, d'Angleterre ou du Canada. Et même on trouve d'assez grandes plantations dans lesquelles les propriétaires n'eurent jamais la pensée de placer le pommier d'Adam. Le peuple qui, en ces choses-là, agit d'instinct et souvent comme ont fait ses pères, aurait pourtant plus d'une raison pour ne pas tenir ainsi à l'écart un arbre excellent. Il est peu probable que les gens des campagnes y attachent une idée superstitieuse ; car ils ne sont pas naturellement assez religieux pour céder à une telle impression, quand même ils l'auraient. Non, je crois que la rareté de cet arbre tient plutôt à la vieille routine de l'agriculteur, qui crée lui-même des fruits au moyen de la greffe, et à quelques autres motifs spécieux dont j'aurai occasion de parler dans ce petit article.

Le pommier d'Adam porte aussi le nom de Gros api, et son fruit est connu sous le nom de pomme d'Ève. *Pomme rose*, dit-on aussi dans quelques localités. L'arbre est de haut port, ai-je dit. Il ne prend jamais la forme parapluie du *Capendu rouge*, tout fourré de branches entre-croisées, dont les extrémités finissent par toucher le sol quand on ne les rabat pas. Il ne ressemble point au *Fenouillet gris*, qui projette sa membrure à angle aigu aussi haut que possible et la termine, comme les lilas blancs et les amandiers, en un joli couronnement peu chargé de branchage. Il n'a pas de rapport non plus, avec le *Reinette doré à côtes*: fruit parfait qui se garde fort longtemps, mais arbre peu productif, d'un caractère farouche, aux branches rugueuses, exubérantes d'un côté et séchant de l'autre, produisant

des loupes, poussant des gourmands à l'intérieur, et faisant mine d'être toujours d'un avis différent de son voisin. S'il y a des misanthropes dans la nature matérielle comme parmi les animaux et les hommes, ce pommier-là, dont je fais grand cas du reste, finira par être atteint d'une hypocondrie incurable.

Pourvu qu'on donne assez d'espace au pommier d'Adam, il devient en peu d'années, dans un bon terrain, un grand arbre dont la forme harmonieuse, large et puissante, se distingue tout de suite dans un verger. Il s'égalise bien de lui-même, au dedans et au dehors. S'il était permis de le dire — et au fond pourquoi pas ? — il serait le type de la femme aisée, forte, vigoureuse, qui a de belles couleurs et des enfants bien portants. Le mari d'une telle personne a du foin dans ses bottes (c'est-à-dire de l'or dans son gousset), une bonne maison, des terres, de beau bétail, en général ce qui constitue la fortune au village. Dans un même ordre de comparaison, ce mari pourrait bien être le *Sansgrappe rouge* qui me donna cinquante quarterons de poires en 1847, l'année du Sonderbund.

Pourquoi donc notre pommier est-il si peu recherché des cultivateurs ? Parce qu'il lui faut une place de choix et de l'espace, mais surtout parce que ses fruits, d'ailleurs excellents, sont mûrs de bonne heure, et presque tous à la fois. Le paysan veut des pommes plus dures, qui se gardent tout l'hiver et dont la vente soit assurée. À portée d'une ville, la pomme d'Adam se vend fort bien ; elle est même recherchée : dans les campagnes, elle encombrerait les fruitiers, et supporterait moins bien qu'une autre le voyage, s'il fallait attendre longtemps avant de la déplacer. Mais on peut en faire du cidre au moment de la cueillette. En ne conservant que les plus belles pour la vente, on tire dès lors un très bon parti de celles qu'on destine à faire du vin. — Il existe aussi un autre motif pour ne pas multiplier cet arbre loin des maisons : c'est la Crainte des maraudeurs. Cette classe d'industriels est encore assez nombreuse, depuis l'âge de six ans jusque bien tard dans la vie, et chez les deux sexes.

La feuille du pommier d'Adam est grande, d'un ovale gracieux. Le côté supérieur est d'un vert très foncé, l'inférieur, d'une nuance plus claire, est garni de nervures blanches en relief. Le parenchyme est consistant, épais, comme celui des feuilles qui, en général, font les délices des chèvres.

La fleur est admirable, plus grande que celle des autres pommiers. Pendant huit ou dix jours, l'arbre tout entier est couvert du plus éclatant vêtement, où le rose et le blanc sont mélangés avec une délicatesse infinie.

Le fruit reste vert clair avec quelques taches rosées jusqu'à la fin

d'août. Dès les premiers jours de septembre, si le soleil est chaud, cette dernière couleur augmente, jusqu'à ce que la pomme tout entière devienne d'un rouge violet, marqueté de points gris. En cet état elle est prête à cueillir, mais non à être mangée. Il lui faut encore quelques semaine de repos au fruitier, avant d'être servie au dessert, croquée à la main, transformée en gâteaux excellents, ou donnée cuite en plats qui valent bien ceux de bonnes reinettes. Elle est très grosse, large, présentant cinq à six côtes peu marquées. Son pédoncule est attaché fortement à la branche ; il est rare que le fruit tombe sous l'effort du vent, malgré sa pesanteur, à moins d'être véreux. Un grand pommier d'Adam est, à mon avis, au moment de la récolte, un des plus beaux ornements de nos vergers. Bien que le tissu de son bois soit ferme, il lui faut des appuis vers le bout des branches inférieures. Heureux le propriétaire dans ce cas-là ! Il vaut bien la peine de se procurer une demi-douzaine de perches, au bout desquelles il suffit de clouer une planchette formant un angle de quarante-cinq degrés et capable de supporter un poids toujours assez considérable. Planter de jeunes arbres dans un endroit frais et gras, mais non trop humide, est une condition de bonne réussite et de rapide croissance.

Dans le petit verger en pente qui touche à ma demeure, il n'y avait pas de pommier d'Adam. Un de mes premiers soins, en venant ici, fut de me procurer un de ces arbres, que je choisis moi-même dans la pépinière d'un horticulteur. Greffé à six pouces de terre une première fois, il l'avait été une seconde, à cinq pieds de hauteur. Je demandai la raison de cette circonstance, et l'on me dit que la première ente étant d'une autre espèce que la ligne entière de ces jeunes arbres, on avait replacé une greffe de pommier d'Adam sur le pied en question. L'horticulteur me conseilla de le prendre, les arbres à double transformation étant quelquefois meilleurs que les autres, me dit-il. Je suivis ce conseil et plantai mon pommier à trois pas d'une rigole qui garantit cette place de sécheresse, même dans les plus fortes chaleurs. Il y fit des crues prodigieuses pendant les premières années, toutefois sans donner de fruits. Tout à coup, la tige montra une place d'une couleur différente, blanchâtre, à peu de distance de la greffe supérieure. L'écorce sécha sur quelques pouces de superficie, puis tomba, et mon pommier fut atteint d'un de ces terribles *chancre*s qui brûlent tout autour d'eux et pénètrent parfois jusqu'à la moelle. Plus le tronc poussait vigoureusement, plus le cancer semblait prendre plaisir à le dévorer. La terre glaise, l'onguent, les ligatures avec des linges, rien n'y faisait. Et toujours pas le moindre fruit, malgré une floraison annuelle superbe. — Je me dis que j'avais sous les yeux un exemple de ce qu'est souvent la jeunesse morale et physique de l'homme,

dans les constitutions les plus belles en apparence, mais où le péché fait, à l'intérieur, de terribles ravages. Tantôt la plaie est visible, hideuse, comme c'était le cas ici, tantôt elle est cachée, profonde, connue de Celui qui seul sonde les cœurs et les reins.

Mon pommier se guérit. Il en était temps, car le tiers du diamètre de sa tige avait disparu sous l'action corrosive de l'ulcère. Peu à peu l'écorce nouvelle gagna du terrain autour de la plaie ; elle avançait, avançait, fraîche, pleine de santé, sur cette fibre noire et desséchée. Image frappante de la puissance de la grâce de Dieu sur le cœur de l'homme. Dès lors, on vit quelques rares pommes dans le feuillage toujours luxuriant du jeune arbre. Elles mûrissaient mal, n'avaient que peu de couleur et gardaient une saveur acre. En cet état, certes, le fruit de l'arbre du jardin d'Éden n'eût jamais tenté nos premiers parents. Il n'était ni beau à la vue, ni agréable au goût. — Je regrettais d'avoir suivi le conseil de l'horticulteur. Ce dernier vint me faire une visite : — Patience, me dit-il ; votre pommier est trop bien nourri ; encore quelques années et vous verrez qu'il donnera de bons produits. Ce temps est venu. Voilà pourquoi j'ai pris la plume pour le dire, car il est bon de rendre toute justice, même à un arbre qui ne sent rien de plus que ce qu'il doit éprouver comme végétal. Aujourd'hui donc, vingt ans après sa transplantation dans mon verger, le pommier d'Adam est d'un pied d'épaisseur à la place où il fut atteint par la maladie. Il y reste encore une petite cicatrice creuse, dans laquelle les scolopendres se réfugient quand il pleut. L'envergure de l'arbre, sur sa plus grande étendue, est de trente pieds ; la hauteur totale, d'environ vingt-cinq. — Hier, 16 septembre, par un doux soleil, je l'ai dépouillé de sa riche récolte. Huit corbeilles d'au moins soixante livres chacune, comptez quel poids cela fait en tout. Les fruits sont superbes, rouges d'un côté et sans aucune tache de maladie. J'en ai trois devant moi, sur des feuilles encore vertes, et de ma fenêtre qui le domine, j'aperçois le couronnement du pommier. En vous racontant ce qui précède, cher lecteur, j'ai pensé que nous y trouverions une voix des champs, comme dans tout ce qui nous entoure au village.

Il y en a une autre encore, dont je veux tâcher de saisir quelques accents.

La Bible ne dit point ce qu'était l'arbre de la science du bien et du mal quant à sa nature de végétal. Seul de son espèce, était-il petit ou grand, d'une belle apparence ou tenant de la forme des arbrisseaux ? L'Écriture sainte n'en dit rien. Son fruit se trouvait à la portée de la main ; il était bon à manger et agréable à la vue, c'est tout ce que nous en savons. L'imagination populaire a voulu que ce fût une *pomme*. Elle a donné assez généralement, dans les pays de civilisa-

tion chrétienne, le nom de *pomme d'Adam*, au fruit dont j'ai fait la description dans ces quelques pages : pourquoi ? Évidemment parce qu'étant bon à manger et agréable à la vue, il provoque la tentation. Ah ! comme nous sommes bien tous des Adam et des Ève, chacun en sa conscience, devant le plus simple commandement de Dieu ! Voilà un arbre dont le nom rappelle, depuis des siècles et des siècles, que tout homme a désobéi, que tout homme non-seulement pèche, le sachant et le voulant, mais parce qu'il a apporté en naissant une nature déjà perverse. Qui réfléchit à cela dans les campagnes ? peu, bien peu de personnes.

Le matérialiste et l'indifférent pensent que l'histoire de l'introduction du mal sur la terre, telle que Moïse la raconte, est un récit comme un autre, bon à prendre ou à laisser.

Le raisonneur y voit une figure emblématique, mais rien de sacré ni qui nous touche sérieusement.

L'incrédule en fait un conte, assez agréable et bien inventé du reste (il le reconnaît), dont on peut causer quand on n'a rien de mieux à faire. Bien différent de ces trois classes d'hommes, le chrétien découvre dans le récit de la Genèse le fait le plus douloureux de l'histoire de l'humanité. Il sent qu'il a aussi passé par là : s'il n'a pas habité l'Éden terrestre, s'il n'a pas, comme Ève, avancé la main et cueilli le fruit défendu sur l'arbre planté au milieu du jardin, il a mille fois résisté à cette voix intérieure qui lui criait : « Obéis, crois à la parole de ton créateur et fais ce qui est bon. » Le chrétien reconnaît, dès cette première page du livre, que Dieu est juste, saint, et le pécheur condamné. Mais il sait aussi que la promesse d'un relèvement éternel et d'une grâce parfaite fut inscrite ici, dès le commencement, et qu'elle a eu son effet certain lorsque le Sauveur s'écria sur la croix : *Tout est accompli !*

LE CHAT CAMPAGNARD

*Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité,
pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore
plus incommode et qu'on ne peut changer.*

BUFFON.

I



I n'est pas un enfant de notre pays, peut-être, qui n'aime les petits chats et ne se soit amusé avec eux. Quels jolis animaux, en effet, lorsque leur mère les descend un à un du grenier où ils ont vu le jour, et qu'elle les apporte à la cuisine, pour les placer, en quelque sorte, sous la protection des maîtres de la maison ! Ils sont là, d'abord tout tremblants, le regard fixe, l'allure timide. Bientôt l'étonnement, la curiosité, les poussent à examiner les objets nouveaux dont ils sont entourés, et, sous l'œil de leur mère, ils s'approchent de la soucoupe où l'on a versé du lait tiède, dans lequel ils trempent avec avidité leur langue agile. Quelqu'un vient-il à entrer inopinément, le petit chat effrayé se glisse à l'instant sous quelque buffet où nul bras ne peut l'atteindre. Le bruit des sabots ayant cessé, voici de nouveau le minet à côté de sa mère et de la soucoupe. Dès le lendemain, il a pris domicile et se considère comme chez lui. Il connaît déjà les chaises ; celles dont les cordons de paille usés pendent par-dessous lui plaisent particulièrement ; il connaît aussi la caisse à bois, le cendrier, la corbeille du pain, le dessous caverneux du poêle : dans une de ses toutes premières excursions, il a flairé le garde-manger suspendu dans quelque passage frais, où l'on ne voit pas très clair. Que de bonnes choses là-dedans ! Mais la porte est fermée, et cela paraît branler. Il ne ferait pas bon y être enfermé. Au bout de huit jours, le petit chat est lié avec les enfants, peut-être même a-t-il déjà des préférences pour l'un

d'entre eux, et, naturellement, pour celui qui sait le mieux jouer avec lui, s'intéresser le plus à son existence.

Peu à peu il grandit, ses instincts se développent. Il est déjà voleur dans l'occasion. Sa mère se rend chaque jour à la chasse dans le verger ou dans les prés voisins, sur le fenil, au bûcher, enfin dans tous les endroits où la gent souricière habite. Quand elle a fait une capture, elle l'apporte toute vivante à son petit. Hélas, c'est alors que se montre le naturel sans pitié du chat. Non-seulement il dévorera sa victime, mais il veut d'abord la faire souffrir, se jouer de sa terreur, lui laisser croire qu'il l'abandonne, qu'elle est libre de s'échapper... Mais du moment où l'infortunée essaye de fuir, crac ! un coup de patte la ramène sous la griffe du petit monstre, et la mère chatte, gravement assise comme une impératrice, regarde faire son nourrisson et jouit énormément d'un tel spectacle. La cruauté est instinctive chez ces animaux ; quand elle existe dans le cœur de l'homme, elle est réfléchie, ce qui est bien plus odieux.

II

On est au printemps. Les jardins sont verts, les prés fleuris. Sur les arbres, les oiseaux chantent. Les nids sont faits, les œufs éclos, déjà les plumes poussent aux ailes, et bientôt les jeunes couvées iront de branche en branche avec père et mère chercher leur pâture. Mais au milieu de la nuit une chatte grimpe sur l'arbre ; elle a découvert le nid, et, l'un après l'autre, tous les êtres qu'il contient sont dévorés. Les parents y passeront peut-être, s'ils sont assez hardis pour attaquer le brigand nocturne, qui n'écoute point leurs cris et se rit de leur angoisse.

Les chats angoras sont, beaucoup plus que ceux à fourrure courte, enclins à chasser aux oiseaux. Ils détruisent de nombreuses nichées de fauvettes, de pinsons, de rossignols de murailles, de tous ces charmants musiciens qui se plaisent autour des maisons, et dont la présence est si utile pour détruire les insectes et les chenilles. L'auteur de cet article voit souvent une belle chatte à longs poils, blanche comme la neige, qui sut profiter un jour de l'absence de son maître, pour grimper le long d'une colonne de verdure, et manger toute une couvée de rossignols de murailles. On la tança vertement d'un tel méfait, sans la battre cependant. Dès lors, quand elle prend des oiseaux, jamais elle ne les montre à la fenêtre, comme elle le fait quand elle apporte un campagnol ; elle monte au grenier par une issue praticable pour elle seule, et c'est là-haut qu'on trouve ensuite les

grandes plumes de ses victimes. La corriger est chose impossible ; et c'est triste. Du reste, hélas ! la vie des souris vaut bien celle des oiseaux. Et quand la chatte vient, toute glorieuse, en montrer une, que lui dit-on ? « Oui, ma toute belle ! tu fais bien ton devoir : va seulement manger ta proie ou la porter à tes petits. »

III

Quand le soleil darde ses feux en été, la race féline est mal à son aise. Ces rayons brûlants inquiètent les chats ; ils cherchent alors le frais et l'ombre. Sous les buissons verts, on les trouve couchés à plat ventre ou sur le flanc. De toute l'année, c'est le moment où ils sont le plus laids. Leur fourrure a mué ; ils sont maigres, efflanqués, mal assurés sur leurs jambes. Il faut dire aussi que de terribles passions les dominent dans cette saison. Je me souviens d'avoir assisté un jour à toute une suite de combats singuliers entre deux matous pelés, horribles à voir. Ils se tenaient sur l'herbe, à quelques pieds de distance seulement, miaulant avec rage et se jetant tout à coup l'un contre l'autre, comme s'ils eussent voulu se déchirer. Quand ils s'étaient bien mordus, bien griffés, ils retombaient sur le sol à la renverse et y restaient immobiles, soufflant et suant, comme s'ils allaient défunter. L'un traînait une jambe rougie ; l'autre saignait autour des yeux. Au bout d'une trêve de cinq minutes, ils recommençaient à miauler sur des tons effrayants, puis, celui des deux qui se sentait le moins blessé fondait sur l'autre, et la lutte n'en devenait que plus atroce. Je profitai d'une de ces reprises d'hostilité pour leur appliquer une bonne volée de coups de gaule sur le dos, en guise de calmant pour des nerfs si fortement irrités. — Si le chien de mon voisin les eût trouvés dans l'agréable occupation de s'entre-dévorer, nul doute qu'il ne leur eût cassé l'échine à l'un et à l'autre. Ledit chien avait cette habitude-là, en de semblables occasions.

IV

Mais l'automne arrive, avec sa chaleur tempérée. Pour les chats, c'est la saison des vacances. Quiconque est matou parmi eux (je parle des chais campagnards) prend la clef des champs. Les chattes aussi s'en mêlent, sans s'écarter cependant du domicile conjugal

autant que le font messieurs leurs maris, jeunes ou vieux. Ceux-ci jettent le ménage aux orties. Le pays est charmant, bien garni de gibier à poil et à plume ; on peut boire à discrétion dans mainte rigole : que faire à la maison ! Donc, les voilà partis.

Ils vont assez loin, clans leur campagne de chasse ; et la preuve, c'est qu'on trouve des chats un peu partout, souvent même à une lieue des habitations. Ils fuient les bois de montagne : là, sans doute, ils ont compris qu'on peut faire la rencontre inopinée d'un renard, avant d'avoir le temps de grimper sur un arbre. Il ne convient pas à un chat, qui n'a qu'un tour dans son sac, de s'exposer à s'en servir trop tard. Les grandes forêts, les halliers, ne font donc pas partie de leurs domaines. Ce sont les champs de blé noir, les chaumes bien troués par les mulots, les prés artificiels dont la terre est soulevée par les campagnols, qu'ils habitent de préférence. Il y a aussi les trèfles pour graine : là, un fort matou est bien capable d'empoigner un joli levraut de quelques semaines s'il le découvre en son gîte. À la suite d'un si grand régal, maître chat dort pendant vingt-quatre heures, sans que l'ombre même d'un souci vienne effleurer son crâne aussi dur qu'un pavé. Cependant, il arrive parfois que le chat campagnard est réveillé subitement ou surpris par quelque chose de bien inattendu. À coup sûr ce n'est pas par le remords. Non, il se trouve simplement avoir devant lui un grand chien de chasse, qui, depuis un moment, le tient en arrêt. Jugez comme c'est désagréable, et d'autant plus fâcheux qu'aucun arbre ne se trouve à portée, et que le chien paraît doué d'excellentes jambes et de grandes dents blanches, qu'il montre en relevant sa lèvre de chaque côté et devant. Il faut avouer que c'est là une situation pénible. L'homme chasseur est aussi dans le voisinage, armé d'un de ces vilains fusils à deux coups bien garni de plomb moyen.

Mais le chat n'a point hésité. Il est debout, les yeux ardents, la queue fièrement tendue : et comme le chien fait mine de vouloir le tourner, lui aussi tourne sur ses pattes, à mesure que son ennemi décrit un cercle autour de lui. On voit parfois chien et chat tourner ainsi pendant une demi-heure, le chien jappant, le chat restant dans le silence le plus absolu. Ordinairement c'est l'offenseur qui se lasse d'un tel manège, et il fait bien, car il n'est pas dit que ses yeux vissent encore le jour après une lutte qui, dans tous les cas, ne se termine que chèrement pour lui, même lorsque c'est par la mort du chat. Il devient très difficile au chasseur de s'interposer entre les deux bêtes, car il lui est presque impossible de ne pas frapper son fidèle compagnon, en essayant de les séparer.

Les chats ne se bornent pas à prendre les souris ordinaires, les

campagnols, les levrauts, etc. ; ils mangent aussi les jeunes cailles, les perdreaux de seconde couvée, quand ils peuvent en attraper. Aussi les chasseurs les détestent-ils cordialement. En général, ils sont bien aises que leurs chiens les effrayent. Il en est aussi qui les tuent à coups de fusil. Mais ces chasseurs-là font très mal, ils n'en ont pas le droit ; et, s'ils étaient connus, les propriétaires de ces animaux pourraient les leur faire payer cher.

Les mois de septembre, d'octobre, et une partie de novembre se passent donc ainsi en pleine campagne, sans que le chat revienne à la maison. Il était parti maigre, manquant d'appétit, les yeux malades, les flancs haletants et tout minces. Un long séjour en plein air, une excellente nourriture, l'exercice, sans trop de fatigue, l'ont fortifié. Il a mis des joues, son poil a recru, épais et lustré. Pour la tournure, c'est presque un autre chat. Un matin, sortant de quelque buisson fourré d'herbe sèche sur laquelle il a bien dormi, il voit que la montagne a changé de couleur. Elle est blanche, du haut jusqu'en bas, et voici des flocons secs qui tombent déjà sur la plaine. Il faut rentrer au logis, c'est évident. Toutefois, notre chat passe encore la journée aux champs. La nuit venue, il vient gratter à la porte de ses maîtres et fait entendre un petit miaulement amical. On ouvre. — Eh ! disent les enfants, voici l'*Oncle-gris* qui revient de la guerre ! Oncle-gris, c'est son nom, s'assoit au foyer ; il va flairer une assiette de soupe qui lui rappelle d'anciens souvenirs, et le voilà de nouveau membre de la famille.

U

Si l'hiver passe pour Oncle-gris bien au chaud sous le poêle, ou dans l'écurie sur le dos d'un bœuf complaisant, les années aussi arrivent pour lui l'une après l'autre. Il est vieux maintenant. La chasse aux campagnols n'est plus son affaire. À peine est-il capable de passer la nuit dans la cave où les rats affamés viennent ronger les pommes de terre. Il lui faut le coin du feu, le voisinage immédiat du fourneau. Il tousse le matin ; le soir, il a de l'oppression. Sa vue s'est obscurcie. Les enfants ne s'amuse plus avec lui. La chatte, une de ses arrière-petites-filles, ne le regarde pas même. Elle ne sait pas quel est ce vieux matou râpé qui grogne et va crevant. Au commencement de septembre, on l'avait vu, dans la matinée, se diriger du côté des champs. La promenade lui fut-elle fatale ? Eut-il maille à partir avec un chien, un renard, peut-être avec quelque grand oiseau de proie ?

Nul ne le sait. Le soir il ne reparut pas. Oncle-gris termina sa carrière on ne sait ni où ni comment, ainsi que cela arrive à un grand nombre des animaux de cette espèce.

TROIS PETITS NIDS

I

*Le rossignol de muraille
Chante dans son nid pierreux.*



Il y a deux vers d'un poète français qui en a fait de beaucoup plus remarquables, et surtout d'une expression plus juste. Lorsque Victor Hugo dit :

*Soyons comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent plier la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes,*

il reste dans le vrai ; sa pensée est d'une admirable clarté, et la poésie garde une forme pure, harmonieuse. En usant cette charmante strophe, quel est le chrétien qui n'ait senti plier la branche de la vie sous ses pieds, et la foi ouvrir ses ailes pour le soutenir, pour l'élever dans les régions du ciel ?

Mais, pour en revenir au rossignol de muraille, je le répète, Victor Hugo ne brille pas par l'exactitude. D'abord, ce joli oiseau ne chante jamais dans son nid ; ensuite, le nid n'est pas le moins du monde pierreux. Le grand imagiste, conduit sans doute par le mot *muraille*, placerait volontiers la couvée sur du gravier. La métaphore l'a emporté sur la nature. M. Hugo, dans ses vers comme dans sa prose, est sujet à de grands écarts : pardonnons-lui la petite erreur en question, et tâchons de ne parler que de ce que nous avons bien vu.

Qu'est-ce donc qu'un rossignol de muraille ? Un petit oiseau classé par les naturalistes dans le genre nombreux des becs fins, c'est-à-dire que les individus de cette famille ont tous pour marque principale et

distinctive le bec mince, allongé, *fin*. C'est par opposition à ce caractère, à cette forme du bec, qu'une autre grande tribu est appelée *gros-becs*. Les premiers se nourrissent essentiellement de chenilles, de vers et d'insectes ; les derniers mangent des semences et des baies.

Le rossignol de muraille arrive au pied du Jura, dès que le printemps est bien établi dans la contrée. D'où vient-il ? du midi, sans doute ; d'un pays où il trouve encore, malgré l'hiver, la nourriture dont il a besoin, et pour lequel il repart dès que les premières gelées nous atteignent.

Le mâle est orné de couleurs vives, bien disposées par plaques, qui les font d'autant mieux ressortir. Le front et les sourcils sont blancs ; la racine du bec, les joues, la gorge et le haut du cou d'un noir profond ; la poitrine, les flancs et le croupion d'un roux brillant ; la queue, assez longue, est d'une nuance plus claire que cette dernière couleur. Avec cela, le rossignol de muraille se présente d'un air doux, timide, bon enfant. C'est un voisin qui vous prie de lui permettre de se promener dans vos jardins, sur votre terrasse ; de se poser sur le bord du toit, sans déranger personne dans la maison. Il chantera de grand matin, même avant le lever du soleil, si cela peut vous être agréable ; mais ses accents sont faibles, discrets, légèrement plaintifs. On ne saurait accuser d'orgueil celui qui les module dans le feuillage d'un prunier ou sur les lattes destinées aux treilles. Ce chant ressemble un peu, pour le rythme, à celui du vrai rossignol, quoiqu'il n'ait pas une seule des notes éclatantes de ce dernier. C'est comme la douce voix d'une mère, berçant son premier-né. .

La femelle du rossignol de muraille est d'un gris-blanc sur le ventre et la poitrine, avec des raies brunes en long ; le dos et la queue sont bruns. Elle aussi a quelque chose de très doux et de volontairement passif dans le caractère, ne ressemblant ni au pétulant moineau, ni aux mésanges bavardes et hardies.

Le nid est placé tantôt ici, tantôt là, selon les instincts de l'oiseau et les facilités que présente la contrée. Si l'on arrive de bonne heure, avant la grande verdure des arbres, on choisira de préférence un trou dans quelque vieux mur, à l'abri de la dent du chat ou de la griffe des fouines. Si, au contraire, tout est déjà vert au moment du retour, eh bien ! le rebord d'une latte devant laquelle court une branche d'espalier, nous convient à merveille. Un jardin dans le voisinage, des mouches en l'air, force pucerons sur les plantes vertes, un rucher avec son cimetière d'abeilles mortes, voilà tout ce qu'il nous faut. Quels sont les propriétaires ? Voyons : de braves gens. Il y en a de vieux, de jeunes aussi ; ça nous va. Établissons-nous là. Par hasard, il y a un chien gris qui aboie les passants, et un matou zébré ; mais l'un et

l'autre se couchent sur le flanc et dorment le ventre au soleil. Vrais paresseux, ils ne s'occuperont pas de nos affaires. Ces réflexions, mes chers lecteurs, je les faisais l'autre jour, en examinant un couple de rossignols de muraille arrivés dans mon voisinage. C'était au milieu de juin. Le mâle allait et venait, d'un verger sur une petite terrasse. Il se posait sur les lattes des espaliers, s'approchait même très près d'une porte vitrée, enfin se constituait notre voisin. La femelle, on ne savait pas trop ce qu'elle faisait, si ce n'est que, lorsqu'on allait s'asseoir dans un pavillon qui ferme la terrasse du côté de la montagne, on la voyait sortir d'un gros buisson d'alaterne et voltiger devant nous avec anxiété, mais sans cri, sans le moindre tapage. Cette femelle est une brave personne, une digne femme de bec-fin, allez seulement ! Oui, sans que nous nous en fussions aperçus, elle avait construit son nid sur le linteau même de l'entrée du pavillon, entre une branche d'alaterne et un courson de vigne. D'un côté, la traverse en planche ; de l'autre, les deux bâtons verts, et, par-dessus un dôme de feuillage. Que voulez-vous de mieux ? Quand nous sommes là cinq ou six, nous la voyons souvent passer à quelques pieds de nos bancs et de nos chaises, voleter, battre de l'aile à la même place, se poser sur quelque rameau d'où elle s'élance dans son nid. Loin d'être pierreux, celui-ci est composé, à l'intérieur, de matières délicates et douces, de fines herbes, de laine, de coton ; à l'extérieur, de menues racines et de mousses : tout cela bien édifié et très confortable. Aujourd'hui même, j'ai voulu voir ce qu'il contient : cinq œufs ; il y a place encore pour trois. Ils sont d'un bleu verdâtre, parsemé de taches brunes un peu longues. Plaise à Dieu que, pour eux, pour leur mère et pour le père aussi, tout aille bien durant l'été !

II

De l'autre côté de la maison, c'est-à-dire à l'est, il y a une galerie. Petite, un peu basse, elle est pourtant bien agréable, je vous assure. Demandez à... qu'allais-je faire ? nommer des amis ! cela ne regarde personne. Cette galerie est donc là, devant moi. C'est presque un pied sur son plancher que j'écris ces pages. On dit qu'elle m'appartient, mais je ne le crois pas. Bien que mon cabinet de travail soit fait pour elle, et la galerie pour lui, tout cela ressemble singulièrement aux *rameaux trop frêles* dont parle Victor Hugo. Il est bon de s'en souvenir. Quand on est haut perché, les ailes, plus que jamais, sont nécessaires. Je me dis cela le matin, lorsque j'ai grimpé mon escalier de

poule ; le soir, après l'avoir descendu. Mais, pour le moment, que la vue de ma galerie est belle !

Un vallon tout plein de verdure, avec des éclaircies de prés en pente, sur lesquels l'ombre des grands chênes noircit au soleil levant. Des noyers superbes, des châtaigniers en fleurs, des frênes élégants le long du ruisseau qui murmure à peine ; et des saules non taillés, dont le feuillage gris bleu s'harmonise si bien avec le reste. Au bas du vallon commence la plaine : elle finit au lac, en face du Mont-Blanc, démasqué par une profonde échancrure des Voirons. Si j'ouvre une fenêtre à ma droite, le Jura, mon voisin, déroule à mes regards ses pentes boisées et ses franges de hauts sapins.

Au pied même de la galerie est un jardinet de quelques toises. Six carreaux en tout et quatre arbres dont le plus âgé n'a pas dix ans. L'un de ceux-ci, dont les pousses vigoureuses s'avancent jusqu'aux découpures du bois verni, est un prunier mirabelle. Vous savez, la petite mirabelle transparente, d'un jaune clair. C'est un arbre qui, taillé en parasol, jette chaque année une multitude de nouvelles branchettes et se fournit beaucoup à l'intérieur. Un chat, si diabolique fût-il, ne parviendrait pas à se faufiler dans cette espèce de fouillis impénétrable ; mais les oiseaux savent fort bien s'y réfugier. — Un matin, comme j'ouvrais ma porte, j'y vis deux-chardonnerets occupés à je ne sais quoi. Ils allaient, venaient, repartaient, toujours sifflotant et ne se préoccupant guère de ma présence. Du bord de la galerie, j'aurais presque pu les toucher avec la barbe de ma plume. — Il y a quelque chose dans ce prunier, pensai-je ; ces chardonnerets m'ont l'air de deux amoureux. — En effet, dans le milieu si épais des rameaux on aperçoit, en regardant dessous, une boule noire artistement placée entre trois branches fermes et solides. L'arbre est si bien garni pardessus que, non-seulement le nid ne peut être vu par les oiseaux de proie, mais que la pluie même ne saurait y pénétrer. Ce ménage de chardonnerets s'est évidemment placé sous ma protection ; je tâcherai de leur être utile. Mais que faudra-t-il faire, lorsque toute la couvée s'abattra sur mes graines de salades, qui sont là tout près, et sur un carreau de scorsonères déjà bien dépouillé par ces deux robustes gros becs ? Pour le moment je ne prends pas de décision ; je me conduirai selon les circonstances. En attendant, je vais voir ce qu'il y a dans le nid ; je vous le dirai au retour. — Trois œufs, d'un vert clair, marqués de taches irrégulières presque noires. La structure intérieure du nid est charmante, bien étoffée de laine blanche et de crin. L'extérieur est composé de racines, d'herbes ; autour des branches, un ciment de terre, d'eau et de gommés diverses assujettit fortement la construction. Le nid, quoique très

petit, est profond ; on doit être bien là-dedans.

Le chardonneret est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une description exacte. On sait que son plumage a du noir, du cramoyi, du jaune, du brun et du blanc. Il se nourrit de graines oléagineuses.

III

Un troisième oiseau, beaucoup plus familier que les deux premiers dont je viens de vous entretenir, a aussi établi sa demeure près de la maison. Il en est d'autres encore dont je pourrai parler peut-être quelque jour. Celui que j'ai en vue est simplement un pinson. Il est aussi, comme le chardonneret, de la famille des gros becs, bien que les leurs soient plus allongés que ceux des moineaux et des bouvreuils. Ce pinson-là ne nous quitte pas de toute l'année. Il se met en pension chez nous pendant l'hiver, et même en été, si la pluie froide le gêne dans ses recherches de nourriture, il vient sans façon nous appeler pour qu'on lui donne un morceau de pain. — Eh ! eh ! je suis là ! a-t-il l'air de nous dire avec son petit cri de solliciteur. Je suis là, devant la cuisine ; là, sur la barrière de la galerie ; là, dans le grand rosier ; là, devant la salle à manger : moi Samuel Pinson, je vous dis que je suis là ! pi ! pi !

On lui jette de la mie de pain, qu'il mange sur place, en la partageant brin à brin. Après cela, il va chercher sa famille qui, silencieuse et digne, se promène sur le sable, jusqu'à ce qu'une main généreuse lui ait aussi donné quelque pâture.

Je me demandais où ces deux commensaux élevaient leur famille, mais je n'avais point cherché à découvrir leur secret. Les secrets, même ceux des oiseaux, doivent être respectés, pensais-je. Or, voilà que, tout dernièrement, je descendis au verger pour y couper de l'herbe. Il s'y trouve un pommier dont les branches sont couvertes d'une écorce rude, garnie elle-même de mousse brune et de lichen gris. Mon pommier ('c'est un vieillard) a eu de singuliers caprices. Sa tige mère incline au levant ; les grandes branches s'en vont au nord assez haut ; puis une autre branche prend la direction du midi, dans une inclinaison presque horizontale. Cette dernière est à hauteur d'homme seulement et fort longue. Les essaims de mes abeilles s'y posent volontiers, quand il fait chaud ; ils sont alors faciles à mettre dans la ruche. C'était là-dessous que je fauchais de l'herbe. Comme j'arrivais, j'en vis partir un pinson l'aile frétilante, mais sans pousser

le moindre cri. Une protubérance moussue, recouverte de lichen blanc-châtre, était adossée à un rejet gourmand de la branche basse ; elle imitait à un tel point la couleur et la texture de l'écorce, que je crus d'abord à l'existence d'une loupe de bois. Mais non ; c'était le nid de mes pinsons : charmante bâtisse, solide, élégante, placée à la vue de tous et si bien raccordée avec l'arbre qui la porte, qu'il faut un œil exercé à de telles surprises, pour découvrir son origine véritable et sa destination. Je pris un tabouret dans le rucher voisin, et, montant dessus, je vis dans le nid, comme dans celui du rossignol de muraille, cinq œufs d'un bleu verdâtre, tachetés aussi de brun.

Maintenant, je ne retournerai plus inquiéter nos petits ménages par des visites trop rapprochées. Leur découverte m'ayant intéressé, j'ai pensé, cher lecteur, que je pourrais aussi vous en faire part de cette manière.

Un mot encore, à propos d'un autre nid. Dans les bois situés au-dessus de notre village, il y a des bancs de rochers assez abrupts. Deux aigles Jean-le-Blanc y ont élu domicile cette année. Je les ai vus plusieurs fois en me promenant, et de si près, que j'aurais pu les tirer tous les deux si j'avais eu un fusil. Il doit y avoir aussi d'autres oiseaux de proie assez grands, car nos poulaillers ont fait de nombreuses pertes. Dernièrement, un de mes voisins qui visitait les rochers en question vit partir, d'un arbre peu élevé, un oiseau dont il ne sut pas reconnaître l'espèce. Apercevant le nid, il y monta, et prit deux œufs plus gros que ceux de poule, maculés de taches rougeâtres si rapprochées, que le fond de la couleur blanche est à peine reconnaissable. Il me les donna ; n'étant pas couvés, ils furent vidés, puis déposés à côté de mes oiseaux rapaces. Autant que j'ai su les reconnaître d'après les indications des ornithologistes, je suppose que ce sont des œufs de milan noir. Dans tous les cas, ils sont de bonne prise, pour le pays comme pour ma collection.

LE GRAND NOYER

I



e tout temps, les beaux arbres ont joué un grand rôle dans les récits des écrivains. Les poètes de l'Angleterre célèbrent les chênes dont leur pays comme leur histoire nationale peuvent à bon droit se vanter. L'Allemand a ses mystérieuses forêts noires ; le Scandinave, des sapins pour les mâts de tous les vaisseaux. Entortillé dans ses fourrures, le Russe parcourt de vastes plaines où le flexible bouleau dort chaque année d'un sommeil de huit mois. Le Suisse a le mélèze, les aroles, les érables et les vieux sapins. La France du midi nourrit l'olivier ; celle du nord le peuplier et les aunes. L'Italien possède le châtaignier. L'Orient ne se laisse voir à personne sans les hauts parasols de ses palmiers. L'Afrique récemment découverte a des arbres immenses sur les bords du Zambèze ; et l'Américain montre avec orgueil des pins, des Sequoyas de quatre cents pieds de hauteur. La Bible elle-même renferme un grand nombre de pages dans lesquelles il est question d'arbres et de bois, soit en réalité, soit d'une manière symbolique. Celui dont elle parle le plus dans l'Ancien Testament est le cèdre du Liban, comme l'olivier occupe la place principale des végétaux de la Palestine, dans le livre de la Nouvelle Alliance. Le premier croissait dans la région des foudres du Sinäi ; le second sur les collines où fut annoncée la paix de Dieu avec les hommes.

II

Comme tant d'autres, je veux aussi parler d'un arbre dont le feuillage sert de rideau vert entre le soleil et nous en été. En hiver,

sa grosse membrure et ses hautes branches aux rameaux innombrables, rompent la monotonie des gazons gris ou des champs de neige qui se voient de l'autre côté du vallon. C'est un noyer. Planté au milieu d'une pente assez rapide inclinant au sud-ouest, il est là, depuis des siècles, fort à son aise et bien nourri. Outre les arrosements qui lui viennent un jour par semaine d'une abondante fontaine, il couvre de son ombre une petite source non capable de former une rigole d'eau courante, mais suffisante pour tenir au frais les racines dans les plus grandes sécheresses. Aussi conserve-t-il sa fraîcheur de feuillage, lorsque la plupart de ses confrères sont jaunes ou tachés de noir. Une branche est-elle cassée par l'orage ou par son propre poids, le scion en repousse de nouvelles, comme si le vieux tronc était immortel ; la plaie se cicatrise, et cette partie de l'arbre est rajeunie. Ce que le vent furieux de la montagne, le poids de la neige ou le fardeau de la végétation avait détruit, est bientôt remplacé par un redoublement d'activité, qui se traduit en jets superbes, portant des fruits dès l'année suivante.

La charpente générale n'a rien de régulier. À partir de la tige mère, très grosse et recouverte de mousse d'un vert noir, les branches s'en vont un peu dans tous les sens. La première s'est donné le plaisir, ou la tâche, d'occuper l'espace libre de la pente inférieure ; là, elle s'abaisse dans une horizontalité de plus en plus fléchissante, à mesure que le feuillage se développe et devient pesant. Quand elle touche décidément le gazon, comme cela s'est vu plus d'une fois, il faut bien la dégager de manière à ce qu'elle puisse de nouveau flotter à son aise. Les autres branches partent du tronc principal, qui se subdivise lui-même et se termine en dôme. L'ensemble est un vaste entrecroisement solide, dont une partie prête toujours son appui à l'autre, de quelque côté que vienne le danger. C'est sans doute pour cela que mon grand noyer résiste depuis si longtemps à l'effort des vents et des tempêtes.

III

Il n'a raconté à personne quelques-uns des traits de son histoire ; mais que de choses il a vues durant sa longue existence ! S'il savait parler, quels témoignages irréfutables il apporterait à l'histoire de cette contrée, depuis l'époque de la Réformation seulement jusqu'à aujourd'hui ! Que de générations il a vu se succéder et disparaître ! Combien de printemps ont renouvelé sa sève, reverdi son front !

Combien d'hivers ont blanchi sa tête! — Les vieillards les plus âgés disent qu'il était le même il y a quatre-vingts ans. Sa naissance est probablement due à ce que les hommes du monde nomment le hasard, c'est-à-dire à ce que le chrétien considère comme l'action d'une Providence créatrice et paternelle. Comme la plupart des grands végétaux, il n'aura pas subi de transplantation dans sa jeunesse. Né à cette place, il y sera resté. Une nuit, peut-être, quelque souris des champs vint enfouir la noix qui devait servir d'embryon au colosse, et, en retournant à sa provision, la pauvrete rencontra le chat dont elle fut à son tour la proie. Ou bien, de son naturel oublieuse, elle ne pensa plus au fruit qu'elle avait si soigneusement caché dans la terre. — On peut se représenter encore que cette noix fut plantée par une jeune mère, en souvenir de l'enfant qu'elle portait dans son sein, afin de voir si la vie de l'arbre serait heureuse. Le pays étant alors catholique romain, qui sait même si la noix ne reçut pas quelque bénédiction latine, ou quelque simagrée en rapport avec les croyances superstitieuses de l'époque? L'année suivante, lorsque le faucheur vint couper la grande herbe qui poussait autour du filet d'eau, pour les vaches de quelque propriétaire à court de foin sec, il vit là un petit arbre de la grosseur d'une plume d'oie avec deux feuilles vertes au sommet. L'ouvrier l'épargna : il lui donna même l'appui moral d'un bout d'échalas pour le préserver d'infortunes subséquentes. Trois ans plus tard, le jeune plant, souple et nerveux, portait fièrement la tête à dix pieds de hauteur. On l'aurait plié jusqu'à terre qu'il se serait redressé d'un seul élan, comme un ressort d'acier. Sa tige droite et lisse, d'un vert foncé, se disposait à former les premières branches de la membrure, et son pivot noir fouillait le sol à une grande profondeur. Lorsque, devenu productif, on vint frapper sur ses rameaux avec de longues perches pour faire tomber les fruits indécis à se rendre, il dut payer la dîme de sa récolte au seigneur de la contrée.

Que de chants d'oiseaux il a entendus! que de nids il a gardés dans son feuillage! — La grive des vergers vient s'y percher au plus haut, dès que le soleil se montre en février. Elle y jette au vent du sud ses notes prématurées et quelque peu téméraires. Le même soir, la hulotte des bois, l'effraie plaintive, la cresserelle agitée, y feront entendre leurs accents nocturnes. La sitelle gloutonne, les mésanges hardies, le visiteront dès le lendemain. Les beaux jours d'avril venus, c'est alors un concert continu qui va grandissant jusqu'en été. Le ramier, le pinson, le merle et les fauvettes; le rouge-gorge, le rossignol de muraille, la grive musicienne et le loriot, toute la volière aérienne y passe. Le pic s'y dispute avec le geai criard. Des familles d'étourneaux y jacassent à leur aise, pendant que l'émérillon frétille au soleil

avant de fondre sur sa proie, ou qu'un vieux Jean-leblanc se promène avec majesté dans le voisinage des cieux.

IV

De tous les oiseaux percheurs qui vivent à l'ordinaire ou séjournent dans le vallon, la pie est peut-être le seul qui ne fasse pas entendre sa voix aigre sur mon noyer. Autrefois il en venait deux ou trois, de temps en temps ; j'en tuai une, non par crainte superstitieuse d'un tel voisinage, mais parce que, formant une collection, je voulais essayer de l'empailler. Ce meurtre éloigna l'espèce, qui se trouve mieux à T. et à G., paraît-il, car elle y possède des établissements en pleine prospérité.

Nous avons aussi des fouines, des putois, pénétrant dans les cavités des branches, ou chassant aux œufs et aux oiseaux. On ne les entend plus guère, excepté dans la saison des prunes, que ces petits carnassiers aiment beaucoup et font tomber avant qu'elles soient mûres.

Les écureuils, en revanche, font au noyer de nombreuses visites. Ils ont là des cachettes sûres, des endroits d'où ils voient tout sans être découverts. Qu'ils y vivent en paix, les pauvres petits ! S'ils étaient sages, ils s'y fixeraient tout de bon. Là, au moins, le fusil du chasseur vénal et sans pitié qui les vend trente centimes, ne viendrait pas les atteindre. Mais l'animal sauvage préfère la vie libre avec tous ses charmes et ses périls, à une sorte de domesticité volontaire, même au milieu de l'abondance des biens qu'il serait sûr d'y trouver.

V

Pour faire la récolte des noix, nous attendons qu'elles tombent d'elles-mêmes lorsque la maturité est parfaite, ou que la pluie, un vent violent, ou tout autre effort de la température les abatte. L'arbre est d'une ascension difficile, dangereuse ; nul ouvrier ne se soucie d'y grimper. Les fruits tombés naturellement, sont d'ailleurs d'une qualité bien supérieure à ceux que frappent les grandes gaules et qu'il faut ensuite dépouiller de leur brou.

Il y a trente ans environ, un homme venait chaque année *secouer* le grand noyer. Il aurait pu (j'allais presque dire, il aurait dû : Dieu me pardonne !) tomber du haut de l'arbre et se rompre le cou. Mais il n'en

fit rien. Agile et leste, il grimpait partout, comme un chat. Les noix par terre, le secoueur s'en allait au cabaret. Celui-là aussi voulut vivre à sa guise, dans l'oubli des commandements de Dieu. Sa fin fut celle d'un malheureux insensé.

En juillet 185., nous étions assis en famille, avec des amis, à l'ombre du noyer. Pendant les temps de sécheresse ardente, on y trouve une fraîcheur agréable, qu'on chercherait en vain ailleurs, dans le milieu de la journée. Mais lorsque le soleil baisse, il faut se retirer, et ne pas y retourner le matin de trop bonne heure. Or donc, le jour en question, nous avons passé une partie de l'après-midi sur le gazon frais, les uns occupés à lire, les autres à travailler de leurs doigts. Le moment de partir étant venu, nous quittâmes tous la place. Le lendemain, nous entendons un bruit violent, ressemblant au fracas du tonnerre. Nous nous élançons du côté du verger : la branche qui nous avait abrités la veille durant plusieurs heures venait de se rompre subitement. Ses débris couvraient le sol. Tombant ainsi d'une grande hauteur avec un poids énorme, elle nous eût tous écrasés. « Que celui qui est sage prenne garde à ces choses, et qu'il considère les bontés de l'Éternel. »

Avant que les prés se tapissent de fleurs au printemps, l'abeille bourdonne déjà sous le vaste branchage du noyer. Elle y trouve les scilles bleus, la primevère jaune, peut-être une touffe de violettes entre les racines qui se laissent voir. C'est peu de chose, mais cela vaut mieux que les gazons gris partout ailleurs. Plus tard, les fillettes du village viennent y cueillir de véritables bouquets.

VI

J'aurais bien à faire si je voulais raconter ici les nombreuses visites que notre arbre a reçues, depuis vingt ans seulement. Plus d'un homme célèbre est venu s'asseoir sur un vieux banc cintré qui s'appuyait aux grosses racines. De là on distingue, en toute saison, la ligne de hauts sapins qui couronnent le Jura. C'est ici que disparaît chaque soir le soleil ; là, que ses premiers rayons viennent, chaque matin, frapper les hautes roches grises. Dans le gazon peu fourni, le peintre Gleyre vint nous aider à récolter les noix tombées par milliers en une seule nuit. Des publicistes français, des docteurs en théologie, des médecins et des poètes y discoururent à leur aise, sur toutes sortes de sujets. Des étudiants s'y roulèrent dans l'herbe et burent le verre de vin autour d'une vieille table de pierre encore

debout. De jeunes demoiselles folâtres y jouèrent aux Robinsons et s'y firent des cabanes ; une d'entre elles, plus hardie ou plus volontaire en ce temps-là que ses compagnes, risqua se tuer en grim pant au sommet d'une échelle peu solide. Des Altesses sérénissimes y fumèrent en paix leur cigare, oubliant les châteaux princiers et le fardeau des soucis attachés à une haute position sociale. Des malades vinrent y chercher l'ombre et la solitude, dans leurs heures d'angoisse mélancolique.

De temps en temps, je vais y faire passer l'eau d'une fontaine. Tout en dégageant les obstacles avec mon outil, je marche avec le filet limpide : tantôt c'est lui qui me devance, tantôt c'est moi qui vais le premier. Le noyer nous regarde faire et boit à longs traits par ses mille rameaux souterrains. Sa tête en devient plus verte, tout son feuillage en rajeunit. Mais demain la source artificielle sera tarie, et le noyer debout verra peut-être, par-dessus les maisons du voisinage, la place où la dépouille mortelle de son vieux maître attendra le signal du grand réveil.

LA MARJOLAINÉ

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DEMANDE ET RÉPONSE



vingt minutes de Lausanne, sur les pentes qui touchent à la route d'Yverdon, de nombreuses maisons de campagne se montrent de tous les côtés. Les unes sont neuves, avec de jolis balcons en fer ou en bois découpé ; les autres, plus ou moins anciennes, ne laissent voir qu'une partie de leur façade principale, entourées qu'elles sont d'arbres fruitiers ou de hauts bosquets de verdure. Il en est de petites, construites au milieu d'une vigne, sans le moindre ombrage pour les abriter ; ou bien, gaie-ment plantées dans quelque vallon caché aux regards des passants, mais où le soleil, chaque matin, les réjouit de ses doux rayons et boit la rosée dont toutes les plantes sont couvertes.

L'une de ces dernières habitations se nomme la Marjolaine. Elle est sur la pente à gauche, quand on vient de Lausanne. On y arrive, de la grande route, par un chemin qui fait plusieurs contours et détours dans les vignes et dans les prairies. Elle est très exigüe : un arpent, au plus, y compris la maison, placée vers le haut de la propriété, sur un replain naturel, d'où l'on a une jolie échappée de vue dans la direction de Morges. La pente principale du terrain est entre le midi et l'ouest ; sur la droite, coule en toute saison un ruisseau qui sépare les deux versants et se permet de chanter de temps en temps à la suite de longues pluies. Dans les plus grandes sécheresses, son filet d'eau, caché dans l'herbe, est encore assez abondant pour arroser les légumes que le propriétaire cultive. Un puits profond fournit l'eau nécessaire pour le ménage et la table.

Il y a trois ans, la Marjolaine appartenait à un individu qui n'habitait pas Lausanne et l'avait saisie par voie d'otage à un pauvre diable dont les intérêts s'étaient accumulés. Il n'en faut, du reste, qu'un en arrière, pour donner au créancier le droit de déposséder légalement un

propriétaire. Ayant prêté une forte somme à Louis Vindret, Nicolas Ribaud saisit la Marjolaine, comme je viens de l'expliquer. Mais Vindret n'était qu'un paresseux et un ivrogne. Il est mort dernièrement d'une espèce de miséréré ou de choléra foudroyant.

Quand l'otage de la Marjolaine fut bien définitif, Nicolas Ribaud la mit en vente. Elle valait ce qu'elle lui coûtait : 12 000 fr. Il en demanda 15 000, dont cinq payables comptant ; le reste en un acte de revers sur l'immeuble, avec intérêts au 4½ %. Comme il réussissait dans les affaires de ce genre, il trouva un acheteur qui lui offrit 14 000 fr., quatre en argent et les dix autres en hypothèque. Nicolas accepta. Il avait l'espoir de redevenir propriétaire de la Marjolaine dans peu d'années, si le nouvel acquéreur ne tenait pas mieux ses engagements que le premier, et alors c'eût été à recommencer avec un troisième. La spéculation, après tout, était encore assez bonne.

Mais Victor Blanc était aussi actif et déterminé travailleur que Vindret avait été lâche à manier la pelle carrée. On pouvait être sûr qu'il ne suivrait pas l'exemple de son devancier, dont l'argent restait au Cruchon d'or, à l'entrée de la ville, ou chez un certain Villoumet, qui vendait du vin à pot renversé dans le voisinage.

Victor avait trente ans. Originaire d'un hameau de La Côte, il le quitta peu après sa sortie des écoles, et fut placé chez un fermier qui l'employait à toutes sortes de travaux dans la campagne, et particulièrement à la culture des légumes. Il y resta deux ans. Ensuite, il fit un apprentissage de jardinier, alla en France et en Allemagne pour se perfectionner dans son état, puis revint en Suisse et travailla plusieurs années dans un établissement d'horticulture, où il y avait aussi des serres et des potagers. Quand il acheta la Marjolaine, il était jardinier chez M. Battatle, aux Écoutilles, près Virevent. Son avoir, tant patrimonial que ce qu'il avait économisé sur ses gages, se montait à un peu plus de 5000 francs.

Maintenant qu'il avait une maison et du terrain pour y créer un jardin, il lui fallait une compagne. Jusqu'à ce moment-là, il n'avait point pensé à se marier.

Dans son village natal, Victor avait quelques parents éloignés, entre autres un vieux cousin et sa femme. Son père et sa mère étaient morts depuis longtemps, dans une épidémie de fièvre maligne qui fit bien des ravages à La Côte ; il n'avait ni frère ni sœur. Un dimanche de mars, il vint faire une visite à ces cousins, et réclamer par la même occasion l'acte d'origine dont il avait besoin pour s'établir à Lausanne. Chez eux, il vit une fille d'environ vingt-deux ans, qui les servait. Cette personne avait un air modeste, une figure agréable, un teint annonçant la force et la vigueur. Elle était plutôt grande que d'une taille

moyenne, bien proportionnée, et montrait une aisance remarquable dans tout ce qu'elle faisait. Les cousins, aussi des Blanc, apprirent à Victor qu'Anna Milleret était orpheline, fille naturelle de Fanny Milleret, autrefois en service à Genève et qui avait été trompée par un homme, puis abandonnée avec son enfant. Le nom du père n'était pas connu. Anna fut placée dans un asile de jeunes filles jusqu'à seize ans. Dès lors, elle se réunit à sa mère, qui, malade à ne pas guérir, était revenue dans sa commune, où elle était morte l'année précédente. Anna l'avait admirablement soignée, la soutenant par son travail durant cinq ans, et l'entourant d'une véritable tendresse. Lorsque la jeune fille fut seule, les Blanc lui proposèrent de venir chez eux comme domestique ; ils en étaient très contents. Moïse Blanc, le vieux cousin, était son tuteur.

— Sa mère lui a-t-elle laissé quelque chose ? demanda Victor, à la suite de ces explications..

— Une petite somme ; presque rien, dit Blanc.

— Il ne faut pas mépriser ce qu'elle a, reprit sa femme ; toutes les filles d'ici n'ont pas mille francs comme Anna. D'ailleurs, elle possède ce qui vaut mieux que l'argent : un bon caractère, une grande égalité d'humeur et une vraie piété.

— Savez-vous, demanda le jeune homme de plus en plus intéressé par ces divers détails, — savez-vous si elle a une inclination ?

— Je ne le pense pas, dit la mère.

— Ahouah ! fit le vieux en secouant la tête. Un riche garçon d'ici ne la voudrait pas, et Anna est trop fière, trop bien élevée aussi, pour épouser un individu qui n'aurait que la pauvreté à lui offrir et peut-être des vices. Ce qu'elle peut faire de mieux, c'est de rester avec nous.

Cette conversation avait eu lieu pendant qu'Anna était allée dans sa chambre, après avoir soigné le dîner et mis la cuisine en ordre.

Quand elle revint, dans un costume de petit deuil très simple, mais fort bien arrangée, Victor la regarda si fixement qu'Anna baissa les yeux.

— Me permettez-vous, dit-elle à la mère Blanc, d'aller chez Louise Bettex ?

— Sans doute ; mais tu reviendras bientôt pour le café. Notre cousin Victor Blanc veut partir à trois heures.

— Je n'ai plus besoin de manger avant ce soir, dit Victor, mais je voudrais dire quelque chose à M^{lle} Anna, avant de m'en retourner. Au reste, je puis m'expliquer tout de suite, ce sera encore mieux.

Se levant alors et s'approchant d'Anna :

— Mademoiselle, lui dit-il, c'est la première fois que je vous vois ; mais je sais ce que vous avez été pour votre mère, et mes cousins

m'ont aussi parlé de vous. — J'ai acheté une propriété aux environs de Lausanne ; je suis jardinier ; dans quelques mois j'aurai trente ans. J'ai absolument besoin de me marier le plus tôt possible. Ma santé est bonne, Dieu merci, et ma conduite a été celle d'un honnête garçon. Je n'ai jamais eu d'inclination pour aucune fille. Maintenant, j'ose vous dire que vous me plaisez beaucoup. Voulez-vous consentir à devenir ma femme ? Je vous offre ma main et mon cœur, en présence de mes cousins, qui sont garants de ma sincérité.

À l'ouïe de cette déclaration si subite, les Blanc se regardèrent avec des yeux tout écarquillés. Anna levait timidement les siens sur ce jeune homme si décidé et si franc, et ne savait au monde que répondre. Elle s'adressa donc à ses maîtres et dit d'une voix émue :

— Je suis tellement surprise par la proposition de votre cousin, que je me demande si je rêve ou si je suis éveillée.

— Parbleu ! nous aussi, dit le père Blanc. Victor ne nous a pas même prévenus. Il nous a questionnés sur toi, voilà tout. Donc, nous tombons aussi des nues. — Ah ça, Victor, c'est bien tout de bon ce que vous proposez à Anna ?

— Certainement. Je me suis décidé, du moment que vous m'avez expliqué ce que je tenais à savoir. Je suis comme cela, et je vais franchement.

— Nous lui avons dit tout ce qui te concerne, Anna, ajouta la mère ; ainsi, sois tranquille. Mais il me semble que tu ne peux guère donner une réponse définitive aujourd'hui même. Il faudrait causer un peu et se connaître mieux. Cousin Victor, si vous reveniez dimanche prochain ? Anna, d'ici là, aurait le temps de réfléchir.

— Voulez-vous que je revienne ? dit Victor en regardant Anna qui rougissait toujours plus.

— Oui, je veux bien, puisque Madame Blanc l'autorise. Mais savez-vous que je suis pauvre et sans famille ? dit-elle en baissant les yeux.

— Cela m'est parfaitement égal. Moi aussi, je suis seul au monde. Vous avez été une fille dévouée ; vous serez une bonne et brave femme, j'en suis certain. Quant à la position de famille, nul n'a le droit de vous rien reprocher. Je ne suis pas riche non plus, mais avec du travail et la connaissance de mon état, je ferai honneur à mes affaires, surtout si vous voulez m'aider. J'ai confiance en vous et je sens déjà que je vous aime. Ainsi, mademoiselle Anna, je reviens dimanche ; vous me direz alors si vous consentez à me rendre heureux.

— Asseyez-vous un moment tous deux, dit la mère Blanc. Ne restez pas là debout, à vous fatiguer d'une manière bien inutile. À présent, je pense que tu ne veux plus aller chez Louise Bettex. Il faut que Victor t'explique bien où il demeure et ce qu'il va faire. Tu dois être au

courant de tout, avant de te décider.

Les jeunes gens s'assirent, Victor assez près d'Anna. Il fit une description fidèle de la Marjolaine, demanda une feuille de papier et traça une sorte de plan de la propriété, de manière qu'Anna put se représenter assez bien l'endroit et la position. Il parla des châssis qu'il établissait lui-même pour des primeurs, — d'une petite serre qu'il ferait construire, dès qu'il aurait gagné quelques cents francs, — des arbres fruitiers et d'agrément qu'il élèverait, des légumes qu'on vendrait au marché, etc.

— Par exemple,, dit-il, il faudra que ma femme vende les légumes, le mercredi et le samedi. Je les lui porterai à la place que j'ai louée de la ville, puis je reviendrai travailler chez moi ou ailleurs. Quand mon affaire sera bien en train, j'aurai une forte ânesse et une charrette. Ce sera plus commode, et l'ânesse rapportera bien son intérêt.

— Où va-t-on à l'église, à Lausanne ? demanda la jeune fille, déjà plus d'à moitié décidée en faveur de Victor,

— Je me suis informé de cela. On va où l'on veut. Les uns vont à la chapelle des Terreaux, qui est la plus rapprochée de notre quartier. C'est l'église libre. Les autres vont à St. Laurent, à St. François ; c'est l'église nationale. Il y en a qui suivent de préférence les prédications à la chapelle du Valentin ; à celle du Pont ; même là-haut en Martheray, mais c'est trop loin pour nous. Je crois que le mieux est d'aller au plus près, soit aux Terreaux ou en St. Laurent. Vous irez où vous voudrez, dit-il à Anna, en lui prenant une main qu'elle lui laissa volontiers. Je suis pour une liberté religieuse complète.

— Moi aussi ; mais j'ai absolument besoin que mon mari soit un homme pieux, capable de me conduire dans la vie et de m'aider à obéir à Dieu.

— Et moi, j'ai besoin d'une femme comme vous, mademoiselle Anna, qui me donne le bon exemple et m'encourage dans mon travail. Je suis seul absolument, ayant perdu de bonne heure mon père et ma mère. Nos conditions se ressemblent beaucoup. Mais il faut que je vous quitte, à mon grand regret, sans quoi je risque de manquer le train. Ainsi, à dimanche !

— S'il plaît à Dieu, répondit Anna.

Et cette fois, elle osa regarder mieux celui qui venait de s'offrir à elle avec une franchise dont elle était reconnaissante et vraiment touchée. Elle trouva que Victor avait bonne mine, les yeux d'un bleu très foncé, les cheveux bruns, épais et ondulés ; le front assez élevé, mais plutôt carré que légèrement arrondi ; la bouche agréable. En général, cette tournure vaillante, qu'une femme aime toujours à rencontrer dans celui qu'elle a choisi.

De son côté, Victor put remarquer les traits distingués d'Anna ; des yeux bruns, doux et brillants, un buste large, la taille fine, ronde, sur laquelle une ceinture rayée de noir et de blanc se lissait à plaisir.

— Je vous écrirai mercredi, dit-il en la quittant ; me répondrez-vous ?

— Peut-être, fit-elle avec un sourire de bon augure. Le jeudi matin, comme elle balayait la neige devant

la maison (il en était tombé deux pouces pendant la nuit), elle reçut la lettre annoncée.

« La Marjolaine, près Lausanne,
mercredi, 23 mars 1868.

» Chère mademoiselle Anna,

» Depuis mon retour ici, j'ai continuellement pensé à vous, et toujours avec un nouveau plaisir. Je sens que je vous aime chaque jour davantage. Combien il me tarde de vous revoir ! Oh ! si seulement vous me dites oui, je serai terriblement heureux. Hier et avant-hier, j'ai travaillé à un minage que je prépare pour de nouveaux semis. J'ai des choux-fleurs à leur quatrième feuille. Je crois que tout ira bien pour mon établissement, si vous venez m'aider. J'attendrai votre lettre avec une bien grande impatience. Veuillez saluer mes cousin et cousine Blanc. Je reste ce que je suis, chère-mademoiselle Anna, votre fidèle et décidé,

» VICTOR BLANC. »

Réponse :

« Cher monsieur Victor,

» Puisque vous m'appelez par mon nom, je pense que je puis vous donner le vôtre. Moi aussi, j'ai pensé à vous et à ce que vous m'avez dit. J'ai demandé à Dieu de me faire connaître sa volonté, car je désire sincèrement lui obéir. J'ai été d'abord très combattue ; il me semblait que, pauvre orpheline abandonnée par un père inconnu, je ne devais pas vous associer à ma chétive existence. Mais j'ai besoin d'affection, j'ai besoin de plus encore, et vous m'assurez que vous m'aimez. Personne, jusqu'à présent, ne me l'avait dit. Je suis donc disposée à vous croire et à faire ce qui dépendra de moi pour vous rendre heureux. Dieu veuille mettre sa bénédiction sur ce que nous déciderons dimanche. M. et M^{me} Blanc m'engagent à accepter ; ils vous saluent. Venez donc ; je vous attends avec confiance.

» Votre affectionnée,

» ANNA MILLERET. »

CHAPITRE II

PREMIER JOUR ENSEMBLE



ix semaines après la seconde visite de Victor, ils étaient mariés. La cérémonie eut lieu dans la paroisse même ; les cousins Blanc invitèrent quelques personnes à dîner, entre autres le pasteur et le régent ; puis, vers les cinq heures les époux, s'acheminèrent à pied, du côté de la petite gare située en pleins champs. Bientôt ils prirent place dans un wagon de seconde classe, où se trouvait déjà un monsieur entre deux âges, dont la présence gêna singulièrement Victor, qui avait espéré être seul avec sa femme. Ce n'est qu'en suivant Anna dans le compartiment, qu'il vit ce personnage, blotti dans un coin, les yeux demi-fermés et un livre à la main. Victor, cependant, le salua, car il faut toujours être honnête et poli, surtout le jour de ses noces. L'inconnu porta la main à son chapeau, donna un léger coup-d'œil au jeune couple, et reprit sa lecture. Victor se plaça au rebours, en face d'Anna, dont les yeux veloutés le regardaient avec la plus confiante tendresse. Oh ! bonheur de deux âmes qui s'appartiennent ! Bientôt il s'assit à côté d'elle, et prit sa main dans la sienne, entrelaçant leurs doigts comme pour ne plus les séparer. L'inconnu, feuilletant son livre, n'eut pas l'air de les voir ; mais, à la station prochaine, il prit son sac de voyage, son parapluie dans le filet, salua sans rien dire et descendit sur la voie. Victor le suivit du regard et vit qu'il entrait dans un compartiment voisin.

— Ma chérie, dit Victor, ce monsieur est bien aimable, n'est-ce pas ? Devant lui, je n'aurais pas osé t'embrasser à mon aise.

— Mais, je pense bien, dit Anna ; cependant, je serais peinée que la vue de notre bonheur lui eût été à charge.

— Ah bah ! qu'est-ce que cela fait ! Nous ne le connaissons pas. Il sera tout aussi bien ailleurs qu'ici, et nous infiniment mieux sans lui.

Le tête-à-tête ne fut pas long, car, à la gare d'Allaman, une compa-

gnie de militaires venant du camp de Bière se logea où elle put dans le train. Nos deux amoureux en reçurent huit pour leur part, tous avec leurs armes et leurs sacs. En outre, plusieurs d'entre eux se mirent à fumer, si bien qu'Anna, peu habituée à l'odeur pénétrante du cigare, commençait à en être incommodée.

— Ma foi, messieurs, dit Victor à ceux qui fumaient, je suis désolé de vous être désagréable, mais nous sommes dans un wagon où la fumée est défendue. Comme le tabac fait mal à ma femme, je vous prie de ne pas continuer. Dès que nous serons descendus à Lausanne, vous pourrez rallumer vos cigares.

Les carabiniers se regardèrent en souriant, donnèrent un coup d'œil à l'inscription placée en dedans des portières et éteignirent leur feu, sans répondre un mot. Au bout d'un moment, l'un de ceux qui s'étaient exécutés de si bonne grâce et se trouvait vis-à-vis d'Anna, dit à Victor :

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes mariés ?

— Aujourd'hui même.

— En ce cas, je vous félicite. Alors, si l'on ne peut fumer, serait-il permis de chanter ?

— Certainement, monsieur, dit Anna avec un sourire. Je serai charmée de vous entendre ; mais que ce soit une jolie chanson.

Le carabinier ôta son képi, releva sur le front ses cheveux noirs, et chanta vraiment très bien quelques couplets, dont le refrain fut repris par ses camarades, même par Victor, qui ne put s'empêcher d'y joindre sa voix.

*L'âpre sentier qui rampe vers la cime
Glace nos fronts de muette pâleur ;
Mais au sommet, qu'enfin le pied s'imprime,
Les chants sont doux sur la montagne en fleur.
La terre, au loin, fuit dans la vapeur rose,
Et jusqu'à nous son bruit ne peut monter.
Sur la montagne où le cœur se repose,
Les chants sont doux.... mais puis-je encor chanter² ?*

Lorsque Anna entendit ces derniers vers, une larme s'échappa de ses yeux. La chanson finie, elle remercia le chanteur, qui demanda la faveur de lui serrer la main.

— Je vous souhaite bien du bonheur à tous deux, dit cet aimable garçon. Je sais encore une autre chanson qui a pour refrain :

Vivez heureux et ne m'oubliez pas.

Mais nous arrivons à Morges, où je descends.

— De quel endroit êtes-vous ? demanda Victor.

— De Givrins ; je suis jardinier, chez monsieur de la Daille, aux Pommettes, entre Colombier et Vullierens.

— Vous êtes jardinier ! moi aussi, reprit Victor, mais pour mon propre compte. Quand vous viendrez à Lausanne, faites-nous une visite. Je demeure à la Marjolaine, à gauche de la roule d'Yverdon.

— Avec plaisir. Et là-dessus, adieu à tous les amis, dit le jeune homme en mettant pied à terre.

Arrivés à la gare de Lausanne, Victor et Anna montèrent en ville, mêlés à la foule des voyageurs. Victor portait le panier dans lequel étaient des provisions de bouche, et Anna celui qui contenait sa robe de noce et sa couronne de mariée. Ils achetèrent du pain chez un boulanger, et bientôt ils descendirent le chemin conduisant à leur habitation. Le soir tombait sur le vallon, en ce moment couvert de rosée dans la partie basse. Anna était déjà venue à la Marjolaine avec une fille de son village, pour arranger les meubles, mettre des rideaux aux fenêtres, etc., en sorte qu'elle connaissait la maison. La vie s'ouvrait pour eux dans toute sa douceur et dans toute sa joie. Ils avaient l'amour dans le cœur, la jeunesse, la santé, le goût du travail.

Pendant qu'Anna allumait le feu, Victor faisait l'inspection de ses châssis, le tour de ses plates-bandes, bien garnies de légumes prêts à être cueillis ; il visitait ses boutures, les plantes de serre et les fleurs qu'il s'était procurées pour les multiplier. Lorsque Anna eut mis l'eau bouillante sur le thé, et les deux tasses sur la table, avec les provisions apportées, elle vint rejoindre Victor, qui plaça lui-même entre deux boutons de sa robe, une grappe d'héliotrope en fleur.

— Aimes-tu ce parfum, lui dit-il.

— Oui, beaucoup ; merci de ton attention. Ils s'approchèrent de la table.

— Victor, dit Anna, il nous faut bien commencer tout de suite. Toujours avant nos repas, nous remercierons Dieu pour la nourriture qu'il nous donne,

— Si tu veux ; ce n'est pourtant pas nécessaire de le faire à haute voix.

— Non ; mais c'est mieux, et nous sommes deux maintenant.

— Eh bien, dis aujourd'hui pour toi et pour moi, demain, je dirai à mon tour.

— Ce serait mieux ta place, mon cher ami ; cependant, je veux bien t'obéir.

Comme il y avait encore un peu de jour quand ils eurent mangé, Victor en profita pour fossoyer un carreau. Anna soigna son petit ménage et vint ensuite dans sa chambre. De la fenêtre, elle voyait son mari, plantant la bêche avec une activité presque fiévreuse. Il était nu-tête, sans habit et sans gilet ; les manches de chemise relevées jusqu'au milieu de l'avant-bras. C'était bien un type de l'ouvrier actif, du vaillant époux dont le travail amène l'abondance dans la maison ; et Anna, le cœur en haut, l'âme reconnaissante et joyeuse, un autre type : celui de la jeune femme pieuse, active aussi, amie de l'ordre, toujours prête à seconder son mari. Heureux tout ménage qui commence ainsi la vie !

Quand la nuit vint, la porte de la maison fut fermée en dedans, la lampe allumée. Anna plaça la Bible sur la table, à côté de Victor.

— Nous allons lire un chapitre, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Je veux bien. Est-ce toi qui lis, ou moi ?

— Toi, mon cher ami.

— Où veux-tu que je lise ? tiens, cherche un endroit.

Anna ouvrit au psaume 103^{me} : « Mon âme, bénis l'Éternel, etc. » Victor lut d'abord un peu en tremblant ; mais bientôt sa voix devint plus sûre et enfin très nette.

— À présent, tu vas aussi prier, Victor ? Pour finir la journée, nous avons besoin du secours de Dieu.

Elle se mit à genoux ; Victor la regarda, restant debout un moment, puis finissant par s'agenouiller aussi à côté d'elle.

— Je ne saurais pas prier comme toi, dit-il ; prie, Anna ; moi, je ne puis dire que « Notre Père. »

— Eh bien, dis-le. C'est la meilleure de toutes les prières.

Anges célestes, veillez sur ce couple. Qu'il demeure fidèle à ce qu'il connaît de la vérité, et puisse-t-il glorifier Dieu par une conduite pure, exempte d'avarice, de colère et de mauvaises passions ; mais pleine de bonté, de douceur, de support, de charité !

CHAPITRE III

LE MARCHÉ



Contrairement à l'usage établi à La Côte, le pasteur avait célébré le mariage de Victor et d'Anna un jeudi. C'est le vendredi qu'on se marie, en général, dans nos campagnes. On termine la semaine par des divertissements, une course en char ou en chemin de fer; le dimanche, on danse au village, et le lundi suivant, la vie active commence. Ce n'est pas toujours un très bon commencement. Sont-ils nombreux les époux qui veulent d'abord demander à Dieu sa bénédiction et mettre en lui toute leur confiance? Répondez, jeunes hommes et jeunes femmes. Je ne vous connais pas, mais je désire votre bonheur.

Le vendredi, Victor et Anna passèrent plusieurs heures, vers le soir, à préparer le *marché* du lendemain. Victor avait des salades pommées, des épinards, de petites carottes, du cresson, des chicorées, des radis, du cerfeuil, des plants de choux-fleurs et de choux ordinaires. Tout cela fut mis dans trois grandes corbeilles plates et fort bien arrangé. Pour la vente, la façon fait quelque chose. Quelques jolis vases en fleur complétèrent les préparatifs. Victor attacha les corbeilles sur sa large hotte, avec des bâtons entre deux, afin ne pas écraser ou défraîchir les légumes. À la main, il avait un panier contenant trois vases. Anna en portait un autre, dans lequel il y avait un héliotrope, un géranium double, et un bel œillet rouge à tiges assez longues. De l'autre main, elle tenait un tabouret-pliant, pour s'asseoir.

Pour le dire en passant, ces pots de fleurs sont un fardeau lourd, difficile. Il faut avoir toujours le bras tendu dans la même position, éviter avec soin toute secousse qui pourrait détacher une fleur et déformer la plante.

À cinq heures et demie du matin, ils arrivèrent à la place louée par Victor. Elle était déjà occupée par une paysanne du Mont, étalant de

la choucroûte qui empestait, des porreaux dont les fortes émanations alarmaient les paupières des passants, du lard déjà ancien, et de petits paquets de plantons de choux pains-de-sucre qu'elle vendait 15 centimes. Chaque paquet en contenait 25 ou 26.

Victor pria un homme de tenir sa hotte pendant qu'il ôtait ses bras des cordons. Quand elle fut à terre, il demanda à la femme pourquoi elle s'était mise là.

— Il ne c'y avait personne quand je suis arrivée, répondit-elle assez aigrement.

— Cette place est à moi ; allez-vous établir plus loin, avec votre sale choucroûte.

— Sale vous-même, répliqua la Montoise.

— Ah ! vous ne voulez pas filer de là ! reprit Victor. Attendez ! je m'en vais chercher la police.

— Laisse-la, dit Anna tout bas ; si elle se tire de côté je pourrai m'arranger en me serrant un peu.

— Je ne veux pas. La place est à moi ; je l'ai payée.

Et, sans autre, Victor poussa la corbeille où était la choucroûte et les autres paniers, puis il mit à leur place ses produits. La paysanne alla plus loin, dans un endroit vide encore, d'où elle agonisa à sa manière « ce vilain homme qui l'avait dérangée si mal à propos. »

— Pardi ! c'est quelque chose de beau que ses herbettes et ses salades ! on en fait fumier chez nous. Achetez pour un dîner de choucroûte, ma brave dame ; c'est de la toute bonne, plus fine que celle de Berne ; et voilà du lard rose pour mettre avec. Je vous le donnerai pour un franc ; il y en a une forte livre. Ce vilain jardinier, qui est là au coin de la rue, prétend que ma choucroûte a de l'odeur ; elle sent meilleur que lui. C'est la première fois qu'il amène sa femme au marché ; s'il est comme ça butor avec elle, la pauvre créature s'en verra des grises. — Ma brave demoiselle, prenez-vous deux paquets de ces porreaux ? c'est le grand, voyez-vous ; le grand poireau d'Italie, qui fait la soupe délicieuse et va si bien avec le *bouilli*. Je vous ai vendu mercredi des mêmes ; vous me reconnaissez bien ?

Le marché de Lausanne est une chose charmante à voir. Vers les neuf heures du matin, je m'y délecte en passant, quand j'en ai le temps et que par hasard je m'y rencontre. Mais qu'on ne me charge pas d'y rien acheter. Je veux y voir les mines gaies et gaillardes, ou parfois rebiffantes, des vendeurs et des acheteurs ; puis tous ces légumes propres et frais, disposés de manière à flatter chaque espèce. On y coudoie la cuisinière alerte, qui fait de grosses provisions pour les pensionnats et n'a guère le temps de marchander ; la jeune fille qui, au contraire, doit ménager les centimes qu'elle gagne pénible-

ment, pour entretenir sa mère infirme ; la vieille dame, un profond panier couvert au bras, dans lequel peuvent entrer des primeurs assez chères. De bons Lausannois, rentiers à gros ventre, se promènent dans les rues, en vrais curieux parfaitement oisifs, jusqu'à l'heure où, fatigués du bruit et de la foule, ils se retirent tout doucement dans un café, pour y boire chacun leur demi-pot de Désaley, avant de regagner leur domicile. De temps à autre, passent des avocats, des hommes de loi, des députés, gesticulant, parlant à haute voix ; des étudiants, qui mettent des poires dans leurs poches, avant d'y mordre à belles dents ; des gamins qui sifflent, sans s'inquiéter de rien au monde ; des professeurs qui vont donner leur cours et se buttent contre des maçons retournant à leur chantier. J'y passe aussi à mon tour, objet de curiosité pour plusieurs, comme ils le sont pour moi. De la Riponne par la Madelaine, la Palud, la descente du Pont et la montée de St. François, jusqu'au retour par St. Laurent, la promenade est longue. Et encore que nous laissons la Mercerie et ses aboutissants.

En automne, quand les fruits abondent, c'est un plaisir d'aller sur la Riponne, d'un char à l'autre, et de marchander. On y trouve ces belles pommes *châtaignes*, d'un rouge veiné de brun, qui brillent de tout loin pour peu que le temps soit clair. La reinette grise, au toucher cotonneux, comme les bandes de papier peint velouté. Les reinettes à côtes, d'un jaune citron, piquetées de points bruns presque imperceptibles ; les grosses reinettes joufflues, à deux teintes ; les pommes roses, ou d'Adam, qui se meurtrissent vite en chemin. Les *bavardes*, je ne les note qu'en passant. Les poires sont en minorité. Les racines, les tubercules, tous ces fruits de l'intérieur de la terre abondent. Sous le bâtiment couvert de la Grenette sont les châtaignes, venues d'Évian. Les Savoyardes qui les vendent savent leur métier, et la matrone qui les reçut à leur entrée en ce monde n'oublia certainement pas de leur passer le doigt sous la langue pour en détacher le fil.

Mais revenons à Anna Blanc, restée seule à son coin de rue.

Comme elle ne connaissait personne à Lausanne, elle ne pouvait compter sur aucune pratique. À peine osait-elle offrir ses légumes, qui pourtant avaient bonne façon. On lui achetait peu. Les indifférents la regardaient volontiers, tant sa figure était avenante ; mais on ne daignait pas jeter les yeux sur ses corbeilles : on allait sans doute à quelqu'un de connu, un peu plus loin. Elle était inquiète. Rempporter tout cela ! que dirait Victor ? et quel mauvais commencement !

Enfin, une dame un peu en retard et suivie d'une domestique, lui prit tout ce qu'elle avait dans deux de ses corbeilles. Dans la troisième, il ne restait que les plantons de choux. Un vieux monsieur en acheta la moitié ; l'autre partie s'en alla dans la hotte d'un paysan dont les

semis avaient manqué. Comme Anna fut reconnaissante ! Elle n'avait plus que les six vases de fleurs, qu'elle plaça en ligne, ayant retiré à ses côtés les corbeilles vides. Une autre dame vint à passer, et s'arrêta pour regarder les fleurs. En même temps, un monsieur s'arrêta aussi.

— Combien cet œillet et un des héliotropes ? demanda la dame.

— Un franc l'œillet, et cinquante centimes l'autre plante, madame.

— C'est trop cher pour moi.

— En ce cas, dit le monsieur, qu'Anna reconnut à l'instant pour celui du chemin de fer, je les achète. Voilà un franc cinquante.

— Merci, monsieur.

Celui-ci prit un vase à chaque main et s'en alla.

— Je regrette l'œillet, reprit la dame. En avez-vous encore des mêmes ?

— Oui.

— Si vous voulez en apporter deux mercredi prochain, je vous en donnerai un franc cinquante.

— Je dirai à mon mari, madame, et s'il le peut, je serai charmée de vous les remettre.

— Eh bien, c'est ça. Je vais vous débarrasser de ces deux héliotropes ; ils feront plaisir à ma belle-fille.

Le géranium double et le rosier blanc du Bengale devinrent la propriété d'un jeune couple qui s'accorda ce luxe innocent, pour fêter le premier anniversaire de son mariage.

Ainsi, vers les dix heures, tout était vendu. Le compte fait, Anna avait reçu 10 fr. 50 c. Ce n'était pas si mal pour un début.

Victor ne tarda pas à arriver avec sa hotte, pour emporter les corbeilles, heureux de retrouver sa gentille femme et bien content de voir qu'elle avait réussi dans son premier marché. Elle eut encore le temps de faire une soupe pour le dîner, qu'ils prirent gaiement, de bon appétit.

CHAPITRE IV

LE BOIS DE VERDAND



Le lendemain, à huit heures du matin, nos deux époux fermèrent la porte de leur maisonnette, laissant le jardin à la garde de Dieu, pendant qu'ils allaient au culte public. Dans le voisinage d'une ville populeuse, cet abandon était bien un peu imprudent ; mais Anna tenait beaucoup à ce qu'ils allassent ensemble à l'église, autant que possible, et surtout ce premier dimanche de leur vie à deux.

Bien qu'il en coûtât quelque chose à Victor, ils entrèrent à la chapelle des Terreaux. À Virevent, il allait à l'église nationale, tandis qu'Anna faisait partie de l'église libre, dans la contrée qu'elle avait habitée jusque-là. Mais à Lausanne, les préjugés ecclésiastiques ont disparu, sinon en totalité, du moins en très grande partie. Les auditoires religieux sont très mélangés ; et, comme l'avait dit Victor, chacun à Lausanne suit le culte qu'il préfère. S'il est des personnes qui trouvent cela mauvais ou singulier, nous ne partageons pas leur manière de voir. Blâmer son prochain parce qu'il va écouter le prédicateur, tantôt dans une assemblée, tantôt dans une autre, ce serait de l'intolérance. On peut être membre actif et décidé d'une église, et cependant éprouver le besoin d'une nourriture spirituelle différente de celle qu'on trouve habituellement dans tel ou tel local, dissident ou national. Nul n'est en possession de la vérité absolue, complète ; les uns ont plus de lumières, plus de talent que d'autres, c'est évident ; il est convenable de ne pas se croire supérieur à ses frères, surtout en matière ecclésiastique, pourvu que les doctrines vitales de l'Évangile et les vrais principes de l'église soient à la base de l'association. Soit habitude, soit engouement, soit orgueil de notre part, nous oublions trop souvent cela, et il en résulte parfois un grand mal.

N'ayant jamais assisté qu'à de petites réunions de village, où l'on ne

compte guère qu'une douzaine d'hommes et vingt ou trente femmes, Anna fut frappée de l'auditoire qui se réunissait dans la chapelle en question. Des hommes de toutes les conditions et professions, des jeunes gens en grand nombre, garnissaient les bancs du sexe masculin, tandis qu'une foule considérable de femmes remplissaient le centre et l'un des côtés de la chapelle. Les galeries étaient occupées par la jeunesse. Victor et Anna eurent la chance rare d'entendre un pasteur étranger, homme éloquent, parlant avec beaucoup de facilité et une grâce peu commune. Bien qu'il fit assez chaud déjà, Victor n'eut pas la moindre velléité de sommeil, et point de fatigue non plus. Il écouta la prédication avec un véritable plaisir. Anna en jouit aussi beaucoup, mais d'une manière plus sérieuse, plus chrétienne. En sortant, Victor mit de bon cœur une pièce de vingt centimes dans la crussille placée à la porte, et attendit un moment parmi la foule sa femme qu'on y voyait pour la première fois. Plus d'une bonne vieille dame ou demoiselle, plus d'un ancien membre de l'église, considéraient avec une attention affectueuse le jeune couple inconnu. — Connaissez-vous ces gens ? — D'où sont-ils ? — Qui sont-ils ? Savez-vous où ils demeurent et ce qu'ils font ? — Telles étaient quelques-unes des questions faites à leur sujet, à droite et à gauche. Une paysanne en bonnet noir à dentelles plates, répondit à un vieux monsieur qui marchait lentement à côté d'elle :

— Oui, monsieur ; je les connais. Le mari se nomme Blanc ; c'est lui qui a-t-acheté la Marjolaine, sur la gauche de la route d'Yverdon. Il est jardinier. Nous demeurons pas bien loin de chez eux. La femme, qu'on dit charmante, vend ses légumes au coin de vers chez madame Osselet, vous savez.

— Ah ! oui, très bien ; merci, madame Onfre.

— *Tié* ce monsieur qui a prêché ce matin ? demanda la paysanne.

— C'est un pasteur français.

— Il a dit de bien excellentes choses.

— Oui certainement.

— Votre servante, monsieur.

— Au revoir, madame Onfre.

Bonne et cordiale simplicité vaudoise ! Ne va pas t'imaginer que je te tourne en ridicule. Non, certes pas. Puisses-tu durer longtemps parmi nous !

Pendant qu'Anna préparait le dîner, Victor donna de l'air à ses plantes sous verre et fit le tour de ses carrés garnis, pour en chasser les limaçons qui s'y rendaient clandestinement des bords de la rigole engazonnée. On ne saurait le blâmer de tels soins accomplis le dimanche. Mais ce qui est bien affligeant, c'est de voir parfois gens et

bêtes occupés ce jour-là aux travaux de campagne les plus bruyants, dans les champs ou dans les villages. Un peuple qui n'observe plus le jour du repos, ne donne guère bonne opinion de lui ; il montre, en tout cas, son peu de respect pour une institution qui remonte aux premiers âges du monde, distingue l'homme des animaux, et fut toujours une source de bénédictions temporelles et spirituelles.

Comme le temps était beau, ce troisième dimanche de mai, Victor proposa une promenade aux environs de Lausanne, depuis les trois heures de l'après-midi. Jusqu'à ce moment-là, ils s'étaient bien reposés. Les voilà donc, Victor avec une branche de cormier en guise de canne, et Anna son petit parapluie à la main, qui prennent la route de la Chablière, de Prilly et de Jouxens, laissant le Bois-de-Cery à leur droite, sur la hauteur. La maison des aliénés n'était pas encore fondée. Aujourd'hui, ses vastes façades se voient de tout loin. — Qu'est cela ? demande le voyageur étranger : une fabrique ? — Hélas ! oui, une fabrique de ce que toute créature humaine peut devenir d'un instant à l'autre. Dieu aie pitié des pauvres affligés !

La nature champêtre des environs de Lausanne est vigoureuse. Elle accuse un sol riche, mais un peu grossier. L'herbe y est drue, assez généralement, dans toutes les prairies naturelles. C'est un fourrage nourrissant, hâtif et très abondant lorsqu'il reçoit les eaux grasses du Flon et d'autres ruisseaux. On dit que cette herbe semi-aquatique épuise en peu de temps les vaches laitières. Est-ce vrai ? Je n'en sais rien. Ce qui nous frappe autour de Lausanne, nous autres habitants des terrains calcaires voisins du Jura, c'est la différence des herbes de nos prairies. Les nôtres sont plus fines, leur senteur plus suave. Nous souffrons plus vite de la sécheresse ; mais aussi le sol poreux, la terre friable et noire, reçoivent la pluie avec une joie qui pénètre moins promptement dans les terrains forts. Quant aux arbres fruitiers, nous en avons de tout aussi beaux que nos concitoyens, de la capitale ; j'en excepte toutefois les poiriers, qui décidément ont un port plus majestueux dans le sol du Jorat.

Nos deux époux flâneurs continuèrent à gauche de Mézery. Bientôt ils entrèrent dans l'avenue de la campagne de Yernand. Victor voulait montrer à Anna le bois magnifique de ce domaine. Grâce à l'obligeance du propriétaire, le public est admis à circuler librement dans les sentiers de cette forêt. Jusqu'à ce jour, Anna Blanc ne connaissait, en fait de bois, que les taillis, fort jolis du reste, qui couronnent le vignoble de La Côte ; mais que sont les petits hêtres et les chênes qu'on y trouve, comparés aux géants du bois de Vernand ! La jeune femme n'en revenait pas.

— Comme c'est beau ! disait-elle dans son admiration enfantine.

Regarde, Victor, ce chêne élancé et ce hêtre qui réunissent leurs tiges là-haut, et chantent ensemble quand le vent les berce. On dirait qu'ils sont mariés comme nous.

— Oui ; c'est toi qui es le hêtre, Anna ; il a la peau ou l'écorce bien plus douce que le chêne, déjà tout raboteux.

— Peut-être, reprenait la jeune femme ; mais le chêne est le plus fort des deux ; il doit soutenir, appuyer son camarade, quand la tempête se déchaîne sur la forêt.

Un chemin contourne les pentes d'un monticule ; çà et là des blocs énormes de molasse grise, brunie par les siècles, montrent leur tête ou sortent un bras sur les versants ravineux. Les promeneurs passèrent sous un de ces blocs, au pied duquel est un petit banc. Un homme y était assis, le front appuyé sur la poignée de sa canne. Ils le saluèrent en passant. L'individu releva la tête, et à l'instant ils reconnurent dans ce personnage, le voyageur du chemin de fer, l'acheteur de l'œillet rouge, mais ils ne s'arrêtèrent point à causer avec lui. Ils descendirent le sentier jusqu'à un fond peu éloigné, où se trouve un semblant de vallon herbeux partagé en deux par un petit courant d'eau vive. Là était aussi un banc qui les invitait à se reposer.

Assis tout près l'un de l'autre et la main dans la main, ils regardaient couler l'eau à leurs pieds. Entre les dômes aériens des grands arbres voisins, le ciel se montrait d'un bleu profond, que l'œil ne se rassasie jamais de sonder, tant il est l'image de la pureté, de l'infini dans l'éternité. Ce jeune homme et cette jeune femme étaient bien heureux dans ce moment-là, Anna surtout, qui connaissait mieux que Victor l'amour de Dieu à son égard. Victor aimait avant tout sa femme et ses affaires ; son âme ne s'élevait pas beaucoup au-dessus de ce monde ; le ciel, pour lui, c'était la possession et l'amour d'Anna. Or, Dieu veut être le premier dans notre cœur ; il en a le droit, puisque nous lui devons tout.

De sa place abritée, l'inconnu pouvait distinguer les deux époux, grâce à une clairière entre les branches ; il les vit qui se donnaient un baiser, puis Anna reposant sa tête sur l'épaule de son bien aimé. Comme si cette vue lui eût fait mal, le solitaire se leva subitement de son banc, descendit le sentier, et se trouva en peu de minutes devant les jeunes gens.

— Votre sort est digne d'envie, leur dit-il en s'arrêtant ; je vous en félicite. L'œillet rouge et l'héliotrope sont en bon état ; le voyage au marché et le transport sur la tablette de ma fenêtre ne leur ont pas nui.

— L'œillet est d'une espèce vigoureuse, dit Victor ; j'en ai d'autres au service de monsieur, s'il désire les voir.

— Où demeurez-vous ?

— À la Marjolaine. C'est une petite propriété, à vingt minutes de la

ville, sur la route qui conduit de ce côté.

— J'irai volontiers. J'ai beaucoup pensé à vous, depuis notre rencontre en wagon. Vous veniez de vous marier ce jour-là, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Victor.

— Ma présence vous gênait ; c'est pour cela que j'ai changé de place. Mais vous n'avez pas joui longtemps de votre tête-à-tête, grâce aux militaires qui sont montés à Allaman ?

— Eh bien, monsieur, dit Anna avec un sourire, ils ont été très convenables. Sur un mot de mon mari, ils ont cessé de fumer ; et l'un d'eux nous a chanté une belle chanson qui m'a fait plaisir.

— Je l'ai entendue aussi, du compartiment voisin.

— Monsieur habite Lausanne ? dit Victor, d'un ton de véritable jardinier qui cherche des pratiques.

— Oui, pour le moment. Je suis en séjour dans une pension d'étrangers.

— Si monsieur veut nous faire l'honneur d'une visite, reprit Victor, je pourrai lui montrer quelques plantes rares. Mais je suis établi depuis peu de temps seulement, en sorte que je n'ai pas encore grand'chose. Je cultive essentiellement des légumes, pour faire vite un peu d'argent.

— Êtes-vous propriétaire ?

— Oui, monsieur.

— Tant mieux. Il fait bon cultiver ce qui est à soi. J'irai vous voir prochainement.

En se découvrant pour les saluer, l'inconnu montra un front élevé, le haut de la tête presque chauve et des cheveux grisonnant tout autour. Sa moustache, aussi, était grise ; mais son visage sans rides, son teint uni, pouvait faire supposer qu'il n'avait pas encore atteint la cinquantaine. Un air de profonde tristesse se lisait dans son regard et se trahissait jusque dans le son de sa voix. Anna fut émue en le voyant s'éloigner d'eux, les mains derrière le dos et la canne sans usage.

— Ce monsieur a eu de grands chagrins, j'en suis sûre, dit-elle.

— Comment peux-tu en être sûre ? tu ne sais pas même son nom.

— C'est égal ; ses yeux parlent pour lui, et sa voix est celle d'un homme qui a souffert.

— Moi, je n'ai rien vu de ça. Seulement, ce doit être un Anglais. J'espère qu'il nous fera vendre des plantes dans sa pension ; ça nous irait bien.

— C'est étonnant que ce soit la première personne que nous ayons vue après notre mariage ; ensuite c'est lui qui achète l'œillet ; puis, ne faut-il pas qu'il se retrouve encore ici, seul avec nous, au fond de

ce grand bois !

— Que veux-tu, ma chère ! Ça s'est arrangé ainsi sans que nous y soyons pour rien du tout. — Allons-nous-en maintenant par le haut ; tu verras comme c'est étrange et curieux le long du ruisseau.

— Donne-moi le bras, Victor ; j'ai besoin de m'appuyer sur toi. Je ne sais pourquoi la rencontre de ce monsieur et le son de sa voix m'ont si fortement émue.

— C'est parce que tu es trop bonne. Vois-tu, Anna, il faut être un peu *crouye* et passablement dur de caractère, si l'on veut faire son chemin dans ce monde et réussir.

À six heures, nos promeneurs rentraient chez eux, bien plus contents de leur après-midi que ceux qui l'avaient employée à danser dans les villages, ou sur le plancher couvert de la guinguette de Beaulieu.

CHAPITRE V

NOTRE BUDGET



Ces deux semaines s'écoulèrent. On était en juin, dans la saison où le froment d'hiver met l'épi sur sa tige qui monte, et où l'on coupe les foins à la plaine. On commence par les esparcettes, dont les fleurs roses sont entièrement épanouies ; les trèfles suivent ; puis viennent les prés secs, et enfin les gazons humides, qui poussent tard. Les vaches ont quitté le village, bramant de joie et d'impatience au souvenir de la montagne. Là-haut, l'herbe fraîche le matin, les grands ombrages des sapins dans le milieu du jour, et quatre mois de liberté les attendent.

Mais elles peuvent aussi y trouver la neige ; et alors, leur instinct les guidant, elles reviendront seules, au milieu de la nuit, jusqu'à la porte de l'écurie abandonnée les jours précédents. Elles appelleront leur maître qui, bien étonné, devra se lever pour les recevoir.

À la Marjolaine de Victor Blanc, tout croissait avec vigueur dans une terre minée et convenablement engraisée. Ses replants prospéraient à vue d'œil, grâce à la fraîcheur du sol, au soleil qui en réchauffait la surface, et au sarcloir toujours bienfaisant du jardinier.

Les quatre derniers marchés avaient produit une cinquantaine de francs, dont Anna était toute fière. Les salades pommées, les laitues anglaises et les romaines, s'étaient vendues par centaines ; bien d'autres légumes aussi. Il y avait de quoi soutenir le courage de Victor. Anna rendait grâce à Dieu, dont elle reconnaissait la protection et les bienfaits sur eux. Cependant, plusieurs fois déjà, Victor s'était dispensé de lire la Bible avec sa femme, le soir, avant de se coucher. Tantôt il voulait arroser encore ; tantôt repiquer des plantes ; tantôt fossoyer un carré à la fraîcheur du clair de lune.

— Va seulement dormir, disait-il à Anna ; tu es plus fatiguée que moi ; je viendrai bientôt.

— Mais notre lecture et la prière, Victor ?

— Tu liras pour moi et tu prieras pour nous deux : cela revient au même.

— Non, mon cher ami ; tu sais ce qu'a dit le Seigneur : Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, etc.

— Mais nous sommes parfaitement d'accord ; je dis oui et amen à tout ; ainsi, va seulement dans ton lit.

Cette disposition à négliger un grand devoir, attristait Anna, qui, vaincue elle-même par la fatigue, n'insistait plus auprès de Victor. Elle ne voulait pas, d'ailleurs, usurper une autorité peu judicieuse. Seule, elle lisait quelques versets, seule elle s'agenouillait pour prier, pendant que son mari travaillait encore avec une sorte d'ardeur fiévreuse.

Le monsieur inconnu n'avait pas fait sa visite annoncée, et ne s'était pas non plus montré au marché. Comme il n'avait pas dit le nom de sa pension, Victor n'eut pas l'idée de s'en enquérir. Il commençait à oublier leur connaissance du bois de Vernand, lorsque, le samedi de la seconde semaine, l'étranger arriva tout à coup à la Marjolaine, vers les six heures du soir. Il dit qu'il serait venu plus tôt, mais qu'ayant pris froid dans sa promenade au bois, le dimanche en question, il avait eu, dès les jours suivants, une mauvaise grippe dont il n'était pas encore complètement débarrassé.

— Nous aurions été demander de vos nouvelles, dit Anna, si nous avions su où vous demeurez.

— Merci, madame. Je suis à la pension Malgrave.

— Oh ! très bien. Je connais la maison, dit Victor ; il y a un beau jardin, à gauche, dans le bas de la propriété. Si monsieur voulait me recommander à M. Malgrave, soit pour des légumes quand il n'en a pas suffisamment, soit pour du travail, je lui en serais reconnaissant.

— Je le ferai volontiers ; mais je crois qu'il a un homme deux jours par semaine, pour soigner son potager et tenir les allées propres ainsi que le gazon.

— Alors, si monsieur avait la bonté de nous dire son nom, continua Victor, nous pourrions nous adresser à lui dans l'occasion.

— Si vous avez à me parler, demandez seulement M. Mark.

Monsieur Mark fit le tour du jardin avec Victor, pendant qu'Anna chauffait vite de l'eau pour offrir quelque chose à boire au visiteur enrhumé.

Quand les deux hommes rentrèrent à la maison, Anna plaça sur la table de l'eau chaude, du kirsch et du sucre.

— Notre vin est trop acide pour que j'ose vous en offrir, dit-elle ; mais voilà de l'eau de cerise qu'on dit bonne. C'est un présent qu'on a fait à mon mari. Veuillez, monsieur, vous servir comme vous le

désirez.

— J'accepte volontiers. Comme remède, je prendrai de l'eau chaude avec une cuillerée de kirsch; par habitude autant que par principe, je ne bois jamais de vin, et je m'en trouve très bien. — Combien avez-vous payé votre propriété, monsieur Blanc? si toutefois il vous convient de me le dire.

— Elle me coûte assez cher: 14 000 francs, sans la mutation et les actes. Aujourd'hui, avec ce que j'y ai dépensé, elle me revient à 15 000 francs.

— Ce capital représente un intérêt de 700 francs environ. Il faut, en effet, vendre bien des légumes pour trouver cette somme, et vivre.

— Oui, c'est beaucoup d'argent, n'est-ce pas, monsieur? dit Anna. Mais nous avons confiance en Dieu; il nous donnera le nécessaire, pourvu que nous remplissions nos devoirs. Quand nous aurons payé l'intérêt de 10 000 francs, soit 450 francs que nous devons par an, il ne nous faudra pas grand'chose pour notre dépense personnelle.

— Vous avez une dette sur ceci? reprit M. Mark.

— Oui, monsieur; mon mari a payé quatre mille francs sur le prix d'achat; nous en devons encore dix.

— C'est une charge, en effet. En Amérique (je suis Américain), avec vos quatre mille francs, vous auriez pu acheter une campagne cinquante fois plus grande que la vôtre, et de meilleur terrain; mais vous n'y auriez trouvé qu'une chaumière en troncs de sapins, tandis que vous avez ici une maison en maçonnerie. Il est vrai que vos murs ne sont qu'en briques, à partir du sol; en hiver, ce sera un peu froid. Pour l'été, c'est charmant. — Il vous faudra planter des pêchers, M. Blanc. Pour cela, et comme chose bien entendue aussi, vous devriez fermer le haut de votre propriété. Une palissade en planches (avec un avant-toit pour abriter vos arbres) serait suffisante. Vous mettriez là des pêchers. Un mur vaudrait encore mieux qu'une cloison.

— J'y ai pensé, monsieur, mais on ne peut tout faire à la fois. Ma femme possède bien une petite somme; je ne voudrais pas en employer une partie à du bois qui, au bout de dix ans, serait perdu. Si je pouvais faire un mur, comme vous le dites, cela vaudrait mieux. Nous attendrons d'avoir gagné la somme nécessaire.

— Oui, il faut aller sagement.

— J'ai les pêchers, greffes de cette année, dans ma pépinière. C'est dommage de ne pas les employer pour nous. Mais je les vendrai et j'en aurai d'autres plus tard.

— C'est déjà beaucoup que nous n'ayons pas besoin d'en acheter quand nous saurons où les mettre. Les pêchers sont difficiles à obtenir, et d'un prix élevé. Au reste, nous irons pour cela, comme pour

toute notre vie, selon que Dieu nous montrera le chemin.

— Vous croyez donc, madame, à l'intervention du Tout-Puissant dans nos affaires ?

— Ah ! monsieur, sans cette foi en lui, en ses promesses, nous serions bien malheureux. Du jour où je ne pourrais pas m'adresser à Dieu comme à mon Père céleste et compter sur son secours, je n'aurais plus aucune tranquillité d'esprit, aucune paix dans mon âme.

— Vous êtes heureuse de croire cela ; pour moi, je pense plutôt que l'Architecte Universel ne s'occupe point d'êtres aussi bornés que nous. Dieu est Dieu. Nous, nous sommes des créatures mortelles. Le chemin que nous suivons, c'est nous qui le faisons, quand les circonstances ne viennent pas nous en arracher violemment.

— Et les saintes Écritures, monsieur ? qu'en faites-vous ? reprit Anna de sa voix douce et ferme. N'est-ce pas la Bible qui nous enseigne ce que nous pouvons connaître de Dieu, de sa nature, de ses perfections, de son amour ? N'est-ce pas elle qui nous apprend que Jésus est venu dans le monde pour nous apporter la lumière et la vérité, le pardon de nos péchés ?

— La Bible, madame, telle que vous l'acceptez, n'est pas cela pour moi. Elle a fait son temps. C'est un livre jugé. La raison humaine de notre époque le remet peu à peu à sa véritable place, savoir à celle de légendes et de récits historiques plus ou moins prouvés. Quant à la vie de Jésus de Nazareth, elle a certainement un fond de vérité. Mais les disciples l'ont embellie pour le succès de la cause qu'ils ont soutenue. Jésus s'est dévoué pour fonder une religion dont la base est l'amour du prochain, tandis que Mahomet a imposé la sienne à coups de sabre. Celle du Juif est donc très supérieure à celle de l'Arabe.

— J'espère, monsieur, que vous ferez un jour l'heureuse expérience que l'Évangile est bien la Bonne Nouvelle du salut, dit Anna. Il est impossible que vos convictions actuelles vous rendent heureux.

— Je ne l'ai guère été, en effet, dans ma vie ; mais cette absence de bonheur tient à d'autres causes, indépendantes de ma volonté. Pardonnez-moi de vous avoir contredite, madame Blanc. Je voudrais, pour beaucoup, partager votre simple croyance : je ne le puis pas. J'aurais mieux fait de vous remercier de votre bon accueil, sans rien ajouter à ce que vous disiez de la foi et de la confiance en Dieu.

— Au contraire, monsieur ! je vous remercie de vous être exprimé franchement. Cela me fortifie dans mon espérance chrétienne. L'incrédulité chez mon prochain m'a toujours fait une profonde pitié. Sachant ce que vous pensez, je pourrai au moins prier pour vous.

— Merci ; mais je crains que ce ne soit bien inutile.

— Pardon, monsieur, si je me permets de vous adresser une ques-

tion : Avez-vous une famille ?

— Non ; je suis seul au monde.

— Celui qui vit avec Dieu n'est jamais seul ; il possède la vraie paix et il est heureux.

Monsieur Mark ne répondit pas, soit que l'entretien lui devînt pénible, soit qu'il ne voulût pas essayer de convaincre Anna. Victor avait écouté sans rien dire, admirant sa femme, et trouvant cependant qu'elle aurait mieux fait de ne pas s'exprimer avec une telle franchise, en présence d'un étranger, qui pouvait raconter toute leur conversation chez M. Malgrave. Dans le but de racommoder un peu les choses, il dit à M. Mark, en l'accompagnant jusqu'au chemin :

— J'espère que monsieur ne nous gardera pas rancune. Ma femme a les impressions très vives ; elle tient fortement à la religion et la défend toujours lorsqu'on l'attaque en sa présence. Mais si vous saviez comme elle est bonne ! elle a un cœur d'or.

— Je n'en doute pas. Dès les premiers mots, j'ai vu que c'est une personne distinguée. Elle est heureuse d'avoir de telles convictions, que vous partagez probablement, car elle n'aurait pas épousé un incrédule. Ses parents l'ont bien élevée, et elle a des moyens remarquables. A-t-elle encore son père et sa mère ?

— Sa mère est morte il y a dix-huit mois ; quant à son père, elle ne l'a jamais connu.

— Il est donc mort bien jeune ?

— On ne sait pas. Nous ignorons même son nom de famille. Ma femme est un enfant naturel. Je n'ai pas honte de le dire. Elle serait la fille d'un infâme gueux, que je ne l'en aimerais pas moins.

— Vous êtes aussi un brave homme, monsieur Blanc. Avant de partir pour la Russie, où des affaires m'appellent prochainement, je reviendrai vous voir. Dites bien à votre femme que, malgré la différence de nos convictions, j'ai pour elle, et pour son caractère la plus haute estime.

Le soir venu, Anna demanda à Victor s'il voulait lire un chapitre de la Bible et prier avec elle. Il dit oui, très volontiers.

— Je trouve aussi, ajouta-t-il, que M. Mark est bien malheureux de ne croire à rien.

— Voilà pourquoi, mon cher ami, toi qui as le bonheur de connaître Dieu et de considérer la Bible comme sa révélation, tu dois le montrer toujours mieux dans tout ce que tu fais et dans tes paroles. Tu m'as laissée répondre toute seule à M. Mark ; si tu lui avais dit aussi quelque chose, il t'aurait peut-être mieux écouté que moi.

— J'y ai bien pensé une fois ou deux ; mais j'avais peur de m'enfiler dans des choses difficiles. Si j'avais donné à gauche, M. Mark n'aurait

pas manqué de me redresser d'une belle façon. Il valait mieux te laisser défendre ta cause toute seule.

— Ne dis pas *ma* cause, Victor; c'est la cause de Dieu, celle de la vérité.

— Sans doute je dis *ta* cause, parce que tu l'avais prise à cœur. As-tu sommeil ?

— Non ; pourquoi ?

— J'aimerais à causer encore un moment avec toi ce soir. Je trouve qu'on est si bien pour causer comme ça, quand la journée est finie et qu'on n'est pas trop fatigué.

Anna prit un tricotage, s'assit en face de Victor et lui dit en souriant.

— Causons donc nous deux, mon cher mari.

— Je veux d'abord te faire un petit reproche, peu important, continua Victor, mais positif. Tu n'aurais pas dû dire à ce monsieur, que nous devons encore dix mille francs sur la propriété. C'était lui montrer trop de confiance ; cela ne le regardait pas, mais bien nous, et très sérieusement.

— C'est vrai, j'ai eu tort. Pardonne-moi, et viens m'embrasser. Une autre fois, je te le promets, je serai plus prudente.

Victor s'empressa de signer la paix sur les joues roses de sa femme.

— Maintenant, reprit-il, il nous faut faire notre compte approximatif de dépenses et de recettes pour l'année. Laisse ton bas un moment ; tu écriras à mesure que je dicterai.

Anna prit une feuille de papier et un crayon.

— Commençons par ce qu'on *doit*, dit Victor.

À M. Ribaud, échu le 15 février	fr. 450
Plus, l'impôt à l'état et à la commune	» 30
L'assurance contre l'incendie, environ	» 4
Le loyer de la place au marché	» 8
— Maintenant, combien nous faut-il de viande par mois, jusqu'à ce que nous ayons du salé ?	
— Pour 12 fr., dit Anna, et c'est bien peu, soit par an	» 144
Du pain, autant	» 144
Du lait jusqu'à ce qu'on ait une chèvre	» 60
— Du vin, dit Victor, 100 pots à 30 cent. .	» 30
Un fromage	» 30
— Additionne.	
— Total	<hr/> fr. 900

Voilà déjà 900 fr. ; c'est affreux, Victor. Si nous dépensons 100 fr. seulement pour nos habits, cela fait 1000 fr. tout ronds. Et encore que

nous ne mettons rien pour les cas de maladie.

— Tu vois, ma chère ! À présent, notre *avoir*. Les quatre derniers marchés ont produit 50 fr., ce qui ferait 100 fr. par mois. Ne comptons que sur onze mois, soit... fr. 1100

Les plantes que nous vendons en dehors	
du marché public	» 200
L'intérêt de tes 1000 fr	» 40
Le travail que je pourrai faire à la journée ou autrement	» 160

En tout,	fr. 1500
----------	----------

Nous aurions donc cinq cents francs de profits.

— Cher ami, si nous avons réellement cette somme, nous serions très riches. Il faudrait bien donner aux pauvres, ou pour de bonnes œuvres, au moins cinquante francs.

— Comme tu y vas, ma mie ! cinquante francs ! Enfin, on verra. Et puis, s'il nous venait un enfant l'année prochaine ? C'est ça qui donnerait à songer ! Pour le moment, je vois que nous pouvons cheminer, et je suis déjà bien content. Mets cette feuille de papier dans le tiroir de ta table, afin que nul ne la voie, et surtout pas M. Mark, s'il revient nous faire une visite. Voulons-nous *lire*, à présent ?

— Oui, sans doute.

— Mais tu feras la prière ?

— Si tu veux.

Ce fut de cette manière que le jeune couple termina la journée et la semaine.

CHAPITRE VI

UN SOIR D'ÉTÉ à OUCHY



n jour, Victor se reposait devant la maison, après son dîner. Étendu sur un banc placé sous l'avant-toit, la tête posée sur son habit plié en deux, et son chapeau de paille sur le visage, il dormait paisiblement. Assise à l'autre bout du banc, Anna travaillait à une chemise neuve, pour son mari. Sur les arbres des environs, les oiseaux chantaient. Un merle joyeux dominait la symphonie par les éclats de sa voix pure. Le bourdonnement des abeilles, les mille bruits des insectes dans l'herbe, ne réveillaient pas le dormeur. Anna regardait de son côté de temps en temps, et chassait les mouches importunes qui venaient se poser sur les mains brunies de Victor. Lorsqu'elle entendit sonner une heure, elle l'appela doucement.

— Quoi ? fit-il en sursaut.

— Tu m'as dit de t'éveiller à une heure juste.

— Ah ! c'est vrai ; merci. Je rêvais, mais à une chose malheureusement trop vraie. Dans notre compte de dépenses, nous avons oublié le bois, le beurre, le café, et même le sucre. Pour ces articles, il nous faudra bien 200 francs. Ça diminue joliment nos recettes probables.

— Peut-être avons-nous aussi oublié quelques profits. Quoi qu'il en soit, nous avons pour aujourd'hui le nécessaire. Soyons contents et reconnaissants.

Comme Anna disait cela, un des commissionnaires qu'on voit stationner indéfiniment aux environs de la poste, sur Saint-François, arriva tout à coup.

— Est-ce vous qui êtes M. Blanc ? dit-il.

— Oui.

— Voici une carte qu'un monsieur m'a chargé de vous apporter.

Victor la prit. Sur l'un des côtés, il y avait, imprimé en lettres

gothiques : « *Edwin Mark. Baltimore* ; » sur l'autre, écrit au crayon : « M. Malgrave fait demander à M. Blanc de passer chez lui aujourd'hui. »

— Y a-t-il une réponse ? demanda le commissionnaire.

— Non ; mais vous avez eu chaud pour venir et il y a bien de la poussière ; je vais vous chercher un verre de vin.

— J'irai, dit Anna, qui partit à l'instant pour la cave et ne tarda pas à revenir avec une bouteille de vin rouge, et un pot vide qu'elle alla remplir à la pompe. L'homme but et s'en retourna.

— Il me faut aller tout de suite, ne penses-tu pas ? dit Victor.

— Il me semble qu'oui ; mais va t'arranger un peu.

— Et me raser.

Une heure après, Victor était à la pension Malgrave.

Sous le péristyle, il y avait toute une société d'étrangers, les uns occupés à divers jeux, les autres fumant, lisant des journaux, des livres, ou se balançant dans des fauteuils. Des bonnes et des enfants se promenaient autour de la maison.

Victor présenta au propriétaire la carte de M. Mark.

— Ah ! c'est vous qui êtes le jardinier Blanc, dit M. Malgrave. Je vous ai fait demander, sur la recommandation de M. Mark, pour vous proposer de venir travailler deux jours par semaine dans mon jardin et autour de la maison. Cela vous va-t-il ?

— Oui, monsieur ; mais il faut s'entendre sur les jours. Le lundi et le jeudi conviennent-ils à monsieur ?

— Oui. Seulement, je veux être sûr que vous serez là, à moins de temps trop mauvais ; et encore, même en hiver, je puis vous occuper à scier du bois, ou à d'autres choses dans la maison.

— J'espère être exact.

— Quel est votre prix de journée ?

— Monsieur est raisonnable ; je m'en rapporte à ce que vous déciderez, d'après mon travail.

— Si je suis content, je vous donnerai trois francs par jour et le dîner... Vous n'avez pas besoin d'apporter des outils ; j'ai tout ce qu'il faut dans le cabinet du jardin. Venez, que je vous le montre.

Son chapeau à la main, Victor suivit M. Malgrave, qui lui fit les explications nécessaires.

— Le jardinier que j'employais, lui dit-il, n'a pas paru de toute la semaine dernière, sans m'avertir et sans me donner aucune bonne raison de son absence. Quand il est venu ce matin pour travailler, j'ai réglé son compte et l'ai congédié. M. Mark était là quand j'ai fait cette expédition ; c'est alors qu'il m'a dit vous connaître et vous a recommandé. Je vous attends donc jeudi pour commencer.

— Oui, monsieur ; je ferai mon possible pour vous contenter, et je

vous remercie.

Au tournant du chemin, Victor rencontra M. Mark.

— Eh bien ! est-ce arrangé ?

— Oui, monsieur, grâce à votre bonté pour moi.

— Allons, tant mieux. Faites votre devoir ici comme chez vous, alors tout ira bien.

Au retour à la Marjolaine, Anna vit tout de suite que son mari apportait une bonne nouvelle. Quand il lui eut raconté son arrangement avec M. Malgrave :

— Tu vois bien, lui dit-elle, que nous aurons de quoi payer le beurre et le bois. Mais cela ne m'amusera pas de dîner seule, deux jours par semaine. Puisque c'est arrangé ainsi, il faut se soumettre de bon cœur et remercier Dieu.

— Je suis sûr que tu as bien pensé à moi, pendant que je parlais avec M. Malgrave ?

Anna regarda Victor de ce doux regard qui disait tant de choses, mais elle ne lui répondit rien.

— Quel air a-t-il, ce monsieur ? dit-elle au bout d'un moment.

— L'air d'un brave homme, juste et exact. Mais, ma foi ! gare de devant si on lui manque de parole !

— Il a bien raison. Victor, pourquoi dis-tu comme ça « ma foi ! » quand il n'est pas du tout question de ta foi ? C'est une mauvaise habitude, une espèce de jurement. Tâche de t'en corriger. Tu sais bien que la foi du chrétien est une chose sainte, qu'il ne faut pas mêler à des propos en l'air sans aucune espèce de nécessité.

— Peut-être bien. Je n'ai pas été élevé aussi bien que toi ; et puis, entre jeunes hommes, on jure souvent pour rien du tout. Voyons, il faut se dépêcher de travailler. Si je peux gagner six francs par semaine, trois cents francs par an, chez M. Malgrave, ça nous ira diastrement bien.

— Bon ! voilà encore un de ces mots que je n'aime pas. Monsieur Victor Blanc, je veux que mon mari devienne un homme distingué, aussi bien dans son langage que dans son caractère, dit-elle en lui passant un bras autour du cou et lui donnant un baiser suivi d'une légère tape sur la joue. Voilà pour vous apprendre à mieux parler, monsieur.

— Et vous, ma chère madame Blanc, si vous alliez me chercher un verre d'eau et de vin, vous me feriez dias.... non, non, bien plaisir.

Telle était la vie de ce couple, heureux à tant d'égards. Il est vrai qu'ils étaient encore en pleine lune de miel. Les célibataires ont aussi de pures jouissances, quand ils ne deviennent pas égoïstes ou mélancoliques. Leur dévouement envers le prochain a quelque chose de

plus élevé, peut-être, de plus profond. Mais quand il se gâte et devient mauvais, le vieux garçon est un des plus repoussants échantillons de la nature humaine. •

Le dimanche suivant, Victor proposa une promenade à Ouchy et ses environs, depuis cinq heures du soir. Le matin, ils avaient été au culte comme à l'ordinaire, puis ils s'étaient bien reposés dans le milieu du jour. Quoique forte et habituée à une activité constante, Anna était fatiguée le samedi, quand elle avait passé cinq heures de suite au marché, après s'être levée avant le soleil. Puis, de retour à la maison, elle écurait sa cuisine et faisait une revue dans le ménage. Pour beaucoup de choses, elle aidait Victor au jardin. Certes, on peut dire qu'elle employait bien son temps. Aussi, le dimanche venu, jouissait-elle avec bonheur du repos qu'il lui procurait.

La journée avait été extrêmement chaude, mais sans orage. À peine quelques petits nuages oisifs se montraient-ils, çà et là, dans le ciel. Donc, vers cinq heures, Victor et Anna quittèrent leur habitation, ayant la clef dans leur poche et laissant le tout sans gardien. Ils avaient cette bonne foi imprudente qui, au fond, vaut mieux que la crainte continuelle des déprédateurs et des voleurs. En tout cas, la confiance dont ils usaient à l'égard du public et 'des voisins placés à quelque distance, fait honneur à ce coin de pays. Il faut bien dire aussi qu'à part de jeunes fraisiers ayant peu de fruits encore, rien ne pouvait tenter la gourmandise des maraudeurs. C'était la saison des cerises ; mais les arbres de Victor n'en avaient pas cette année-là.

Par divers chemins et sentiers que je ne connais pas, Victor conduisit sa femme à Boston, et de là à Cour. En passant devant les maisons de campagne, ils admiraient la végétation presque méridionale de ces rives magnifiques, où tout vient à souhait, mais où la fièvre, dit-on, fait parfois des ravages. L'air y est imprégné de chaleur humide, que le voisinage du lac, la nature du sol et les égoûts qu'il reçoit contribuent à entretenir. La bise n'y balaie pas à grandes sifflées, comme dans le haut de la ville ; de tièdes zéphirs au petit souffle anodin s'y promènent, de bosquets en bosquets. Au bout de peu d'instant ils s'évanouissent.

On eût dit une fête à Ouchy, tant il y avait de promeneurs. Victor conduisit Anna à Beau-Rivage, cet hôtel grandiose, admirablement situé. Là, ils virent des corbeilles de fleurs superbes, des arbres pleins de vigueur, quoique la plupart soient exotiques. Mais ils ne s'approchèrent pas de la terrasse même de l'hôtel, occupée qu'elle était par des étrangers, messieurs et dames, dont Anna s'effraya plus ou moins. Pour se loger dans une maison pareille, pensait-elle, il faut être bien riche, et avoir terriblement besoin de société.

— Comprends-tu, Victor, qu'on puisse aimer le genre de vie de ces

hôtels-pensions ? J'y mourrais de frayeur et d'ennui au bout de peu de jours.

— Tu t'y ferais, ma chère, comme les gens que tu vois là-bas ; beaucoup d'entre eux y viennent pour se reposer. Les riches, les oisifs qui ont de l'argent à dépenser, ne savent parfois que faire pour se désennuyer. Alors, ils partent pour Beau-Rivage, où l'on est fort bien et pas très cher, à ce que j'entendais dire l'autre jour chez M. Malgrave. Un monsieur allemand qui en parlait, se propose d'y passer l'hiver avec sa famille. Nous autres petits jardiniers, nous ne savons guère ce qu'est la vie des grandes gens. Pour certaines personnes, dépenser vingt francs par jour, c'est moins que pour nous cinq centimes.

— Mais, au milieu de cette foule, il n'est pas possible de vivre vraiment en famille. C'est un pêle-mêle complet.

Oh ! que si. On loue un appartement avec salon particulier, et l'on est chez soi, presque aussi bien que dans sa propre maison.

— Mon cher ami, tu ne me feras jamais croire cela ; et pour rien au monde, je ne voudrais demeurer ici, quand même je serais très riche.

— Si tu étais riche, tu aurais d'autres idées, d'autres besoins en rapport avec ta position. Mais tu peux te tranquilliser à cet égard. Nous ne passerons jamais un hiver à Beau-Rivage, à moins que nous n'y devenions domestiques.

— Ah, oui, ce serait bien plus triste encore !

— Mais non, je t'assure. On se fait à son état.

— J'aime bien mieux notre pauvre Marjolaine, et mes longues séances au marché, et nos petits repas à nous deux.

— Moi aussi, c'est bien clair ; mais je t'assure que tout ce que nous voyons ici est très beau.

— Trop beau et trop grand. Voilà mon impression ; je ne saurais qu'y faire. Allons au bord du lac.

Pendant qu'Anna et Victor causaient ainsi devant Beau-Rivage, deux hommes s'entretenaient d'une autre manière, à quelques pas de la Marjolaine, déserte en ce moment.

— Les Blanc sont allés se promener, disait M. Mark à celui qui l'accompagnait ; je m'y attendais, et c'est pour cela que je vous ai prié de venir ici avec moi. Je connais la position financière de ces braves gens ; ils auront de la peine à se tirer d'affaire et à mettre leur propriété en bon état, ne fût-ce même qu'à l'abri des maraudeurs. Je voudrais les aider. Vous êtes architecte, monsieur. Voici donc ce que je vous demande pour eux (je payerai) : un mur de clôture, soit en briques solides, soit en moellons, sur toute la ligne du haut, avec un retour de quelques toises à chaque bout. Au milieu, en face de la maison, une entrée avec porte en fer léger. À chaque encoignure, une petite

construction, en briques, je suppose. Celle de gauche serait destinée à une serre ; celle de droite aurait deux compartiments : l'un, pour une chèvre et un âne ; l'autre, pour un porc, deux au besoin. Qu'est-ce que cela pourra coûter ?

L'architecte compta le nombre de pas d'une limite à l'autre ; il parla de la hauteur à donner au mur et des deux petites constructions ; calcula un moment sur son carnet et répondit :

— Je ferai un plan et le compte exact ; mais approximativement, le tout ne dépassera pas 2500 fr.

— Faites-moi donc un plan et un devis ; mettez les prix justes, et je traiterai avec vous à forfait. Je voudrais avoir cela dans trois jours si possible, et trouver l'ouvrage entièrement terminé le 15 septembre prochain, à mon retour. Je déposerai l'argent nécessaire au paiement chez M. Malgrave, pour le cas où je ne reviendrais pas. Tout ceci absolument entre nous.

— Parfaitement. Je veux mesurer la distance exacte d'une borne à l'autre. Voici une *chevilière* ; si vous aviez la bonté d'en tenir le bout ?

Le mesurage fait, les deux messieurs reprirent le chemin de la ville.

Victor et Anna ne se doutaient guère de ce que M. Mark avait *comploté* à leur sujet. En ce moment, ils étaient au bout de la jetée du port, admirant la vue générale, et suivant du regard les nombreuses embarcations qui se croisaient en tous sens sur les eaux paisibles du lac. De grands bateaux à vapeur venaient prêter le flanc au débarcadère, et verser leur flot de voyageurs sur la plage. Les omnibus circulaient dans toutes les directions : les promeneurs de tout âge et de toute condition longeaient le quai, ou se reposaient sur les bancs qu'on y trouve de loin en loin. Comme le soleil allait disparaître derrière les cimes lointaines, le lac parut embrasé sur une zone qui le traversait dans sa plus grande largeur. Cette lumière intense était quelque chose de merveilleusement beau, en face du ciel, qui commençait à se voiler aux approches du soir. Anna, beaucoup plus contemplative que Victor, ne pouvait détacher ses regards de ce spectacle. Elle en était vraiment émue, et, pour un rien, ses larmes auraient coulé. Serrant le bras de son mari contre le sien :

— Victor, dit-elle, que sont les œuvres des hommes, leurs hôtels magnifiques, leurs navires et tout ce dont ils sont capables, comparés à un seul trait de la puissance éternelle de Dieu ! Ce lac en feu, ce dernier rayon de soleil, vois-tu, c'est quelque chose dont je n'avais aucune idée et que je n'oublierai jamais.

CHAPITRE VII

UN SAMARITAIN



Avant de donner suite à son projet concernant la propriété des Blanc, M. Mark examina d'un peu près Victor, quand il travaillait au jardin de M. Malgrave. De sa fenêtre, il pouvait le voir sans que Victor le sût. M. Mark se convainquit de l'activité consciencieuse du jardinier. Au reste, à l'œuvre on connaissait l'ouvrier. Le jardin et les abords de la maison montraient déjà les résultats de soins mieux entendus et plus suivis. Quand l'architecte eut fait le plan du mur de clôture, de la porte d'entrée et des deux constructions en briques rouges, il l'apporta à M. Mark. Ce ne fut que vers la fin de la semaine. Le tout, rendu achevé solidement, coûtait 2618 francs 50 centimes. M. Mark dit qu'il donnerait la réponse au premier jour.

Le même soir, il vint à la Marjolaine. Sa canne habituelle à la main droite, le rouleau du plan dans la main gauche, il avait l'air d'un entrepreneur qui se rend au chantier d'une bâtisse qu'il dirige. La pensée de la surprise qu'il allait faire aux Blanc, le ravissait. Deux ou trois mille francs de plus ou de moins, pour lui, c'était peu de chose ; car il avait gagné de l'argent dans son commerce avec la Russie, et il en gagnait encore, bien qu'il ne tînt pas à s'enrichir énormément. Que vendait-il ? qu'achetait-il ? Je l'ignore. Mais il était sans doute en possession d'une branche d'affaire fructueuse, inconnue à d'autres négociants. Quoique dépourvu de croyances évangéliques, il avait ce cœur honnête et bon, généreux, que nombre de ceux qui se disent chrétiens ne possèdent pas. Dans certains cas particuliers, ce n'était pas un *devoir* pour M. Mark de faire du bien à son prochain, mais simplement un plaisir, une satisfaction. Ainsi, sa première rencontre des époux le jour de leurs noces ; ensuite, au bois de Vernand ; plus tard, la visite qu'il leur avait faite ; — ce qu'il apprit de leur position,

et le reste, — tout cela le portait à leur rendre un service auquel Anna et Victor étaient loin de s'attendre.

Quand il arriva, la jeune femme écurait sa cuisine ; Victor arrosait ses légumes. M. Mark alla d'abord vers lui.

— Eh bien, monsieur Blanc, le marché a-t-il été bon ce matin ?

— Oui, monsieur. Ma femme trouve qu'elle a été bien favorisée. À dix heures, ses corbeilles étaient vides, et sa bourse contenait 15 francs. Elle commence à être connue ; les pratiques viennent peu à peu. J'espère que nous sommes en bon chemin de nouer largement les deux bouts, malgré nos charges assez fortes.

— Allons, tant mieux. Votre femme, j'en suis sûr, dit qu'il faut en rendre grâce à Dieu ?

— Monsieur, c'est notre devoir de le faire et d'être reconnaissants. Nous avons la santé ; nous nous aimons bien ; l'argent vient et les légumes prospèrent.

— Vous aurez aussi de mauvais jours à passer. Puissiez-vous ne pas avoir de trop dures épreuves. La vie humaine est ainsi faite, que la souffrance physique ou morale est toujours à côté des jouissances et du bonheur. Je suis venu vous faire part d'un projet auquel je veux vous associer, si toutefois il peut vous convenir. Mais je voudrais en parler à tous deux. Allons un moment chez vous. — Bonjour, madame Blanc, dit M. Mark en arrivant sur le seuil. Pouvez-vous laisser votre ouvrage et venir causer avec nous deux minutes ?

— Certainement, monsieur ; veuillez entrer à la chambre et vous asseoir ; je reviens tout de suite.

Les deux hommes s'assirent. Anna fut bientôt là, dans un costume plus convenable que celui d'une écoreuse.

L'air assez mystérieux de l'étranger préoccupait visiblement les époux.

— D'abord, dit M. Mark, soyez persuadés qu'il n'y a rien de fâcheux dans ce que je vais vous proposer. Quand je suis venu vous voir la première fois, vous m'avez montré bien de la confiance, en me parlant de vos affaires et de votre propriété. Votre position m'intéresse, et je voudrais vous aider à l'améliorer. Si madame Anna ne m'avait pas dit que vous devez encore dix mille francs sur votre terrain et la maison, je me serais peut-être moins préoccupé de ce qui vous concerne. Voici donc l'idée qui m'est venue pour vous :

Vous êtes bien logés ; votre terrain est bon ; vous le faites bien valoir. Mais la propriété n'a aucune apparence à l'extérieur, et, de plus, elle est à la merci des passants, tout le long du chemin qui la limite. Comme je vous le disais l'autre jour, il faut faire là une clôture solide, que vous garnirez de pêchers et d'abricotiers ; puis encore il est

nécessaire que vous ayez à l'un des bouts une dépendance pour des animaux domestiques ; et à l'autre bout une petite serre. Vous me trouverez bien hardi, mais j'ai fait faire un plan de ce que j'entends : le voici, dit-il, en déroulant sa feuille de papier. Voilà donc le mur, en moellons recouverts d'un côté de blocs de Meillerie ébauchés. Au milieu, le petit portail en fer, avec deux piliers en granit et l'inscription *La Marjolaine*. En dedans, il faut avoir un écriteau en grandes lettres, portant : *Victor Blanc, jardinier*. Ici, est l'écurie du porc, de la chèvre, et de l'âne qui, plus tard, traînera la charrette au marché ; là, se trouve la serre. Ça n'a-t-il pas bonne façon ?

— Oui, monsieur, dit Victor, c'est superbe. Mais, voyez-vous, nos moyens ne nous permettent pas une telle dépense, au moins pas avant quatre ou cinq ans. Nous avons établi notre compte ; si tout va bien, nous aurons peut-être trois ou quatre cents francs au bout de l'année. Je vous remercie de votre bonne intention. Si vous voulez me remettre le plan, je vous rembourserai ce qu'il a coûté, en attendant que je puisse le faire exécuter.

— Et vous, madame Blanc, que pensez-vous de mon idée ?

— Je suis complètement de l'avis de mon mari. Merci d'avoir pensé à nous ; mais, pour le moment, ce serait une grande imprudence de bâtir. L'intérêt que vous nous portez me touche beaucoup, monsieur ; je vous en suis reconnaissante.

— En effet, vous ne pouvez guère entreprendre à vos frais cette construction ; mais je puis le faire à votre place, sans me gêner. Je payerai la dépense, si vous y consentez, et quand vos espaliers et vos plantes de serre vous permettront d'acquitter un intérêt, je le recevrai à raison du 3 %. Jusque-là, mettons cinq ans si vous voulez, je ne réclame rien. De cette manière il me semble que vous pouvez accepter mon offre.

— Monsieur, dit Anna avec feu, nous l'accepterions avec une vive reconnaissance, de la part d'un parent sans enfants, mais...

— D'un étranger, interrompit M. Mark, c'est différent, n'est-ce pas ? Madame Blanc, quoique je ne sois pas chrétien, je pense pourtant que les hommes sont faits pour s'entr'aider. Si, comme je le crois, je vous rends service en me chargeant de la clôture en question, pourquoi m'en refuseriez-vous le plaisir ? Victor ne disait rien ; il paraissait très ému.

— Voyons, continua M. Mark, vous allez me laisser faire. Je traite avec l'architecte ; vous surveillerez seulement l'ouvrage. L'argent sera déposé chez M. Malgrave, qui le livrera en deux termes, le 15 août et le 15 octobre, sur votre assignation. Avec cet arrangement, votre propriété se vendrait quatre mille francs de plus ; donc, je ne risque

rien de vous faire l'avance de la somme nécessaire, pour laquelle, du reste, je ne veux aucun titre. Si je ne reviens pas, mes héritiers ne vous réclameront rien. C'est une fantaisie que je me passe. La seule chose que j'exige, c'est que vous n'en parliez pas. Sommes-nous d'accord ? oui. Eh bien, nous allons nous donner une bonne poignée de main, et tout est dit. Gardez le plan, M. Blanc. Vous le porterez après-demain à l'architecte, à qui je vais écrire dès aujourd'hui.

— Mais, monsieur, dit Anna en rougissant, qu'est-ce qui vous a porté à vous intéresser autant à deux inconnus ?

— Que voulez-vous, ma chère dame ! Quand je vous ai vus si heureux la première fois, et depuis encore, je me suis senti attiré vers vous. Il est si rare de voir des gens heureux ! J'ai de l'argent ; vous n'en avez pas : quoi de plus simple que d'en employer un peu à être utile, quand tant de riches dépensent le leur d'une manière absurde, si même ils ne le jettent pas dans le gouffre du jeu, ou dans celui des mauvaises mœurs. Ce qui perd la génération actuelle, ce qui amènera la ruine des grands états comme celle des petits, c'est la passion des jouissances matérielles. Cette passion est partout ; aussi bien chez le pauvre que chez celui qui possède beaucoup. Vous, qui êtes jeunes, vous verrez de terribles chutes des nations civilisées. Il est certaines paroles de la Bible auxquelles je crois d'instinct ; je vous en citerai une : *mangeons et buvons, car demain nous mourrons*. Aujourd'hui, les hommes vivent pour manger et pour boire, et pour s'amuser. Les riches le font dans des hôtels somptueux, dans les bains, dans les maisons de jeu, dans les théâtres ; les classes moyennes, dans un luxe inconsidéré, dans toutes sortes de besoins factices ; les pauvres, dans les pintes et les cabarets. On dit que l'argent dépensé de cette manière par les uns, fait vivre les autres ; c'est possible : seulement, c'est aux dépens de la génération tout entière, qui s'amollit, s'use, s'énerve, et finira par être gangrenée à fond. En France, où tout branle depuis longtemps, le mal est bien plus grave qu'ailleurs ; mais nul pays civilisé, chrétien ou païen, n'en est exempt. — Continuez à être une exception au milieu du mal général ; votre exemple en gagnera d'autres. Adieu, maintenant. Je pars dans trois jours et ne reviendrai qu'en automne, si je reviens. Point de remerciements, s'il vous plaît.

Victor et Anna accompagnèrent M. Mark jusqu'au chemin ; là, ils lui serrèrent encore la main avec émotion.

— Que Dieu vous accompagne, monsieur, lui dit Anna. Nous penserons beaucoup à vous, comme à un bienfaiteur. Si, à notre tour, nous pouvions faire quelque chose pour vous, nous en serions bien heureux.

— Merci. J'ai besoin d'affection. Un jour, je pourrai peut-être vous

raconter ce qui m'est arrivé dans ma jeunesse. Vous me comprendrez mieux alors.

Ayant dit ces derniers mots, M. Mark s'éloigna d'un pas rapide, comme quelqu'un dont la pensée accélère les mouvements du corps.

Les deux époux n'en revenaient pas d'une telle aventure. Anna voyait déjà le mur, les jolies dépendances, la serre, et tout cela propre et bien fini. Elle était ravie. Victor se représentait ses pêchers et ses abricotiers garnissant partout les treillages ; les fruits veloutés, cédant sous la pression des doigts, et passant dans les corbeilles destinées au marché, ou s'étalant aux expositions publiques.

— C'est un homme bon et plein de cœur, disait-il. Ce que c'est pourtant qu'une simple rencontre en chemin de fer, le jour de notre mariage !

— Oui, c'est bien remarquable, reprit Anna. Il faut y voir la main de Dieu, qui incline les cœurs comme il lui plaît. Si seulement M. Mark le connaissait d'après l'Évangile ! Comme toute son existence en serait changée, et le but qu'il se propose encore plus élevé !

Victor dort peu. Il ne pouvait s'empêcher de songer à M. Mark, au plan qu'il devait porter à l'architecte, et à cent autres choses qui se pressaient en foule dans son esprit. Plus sereine ou plus fatiguée, Anna dormait paisiblement.

Une fois, Victor eut l'étrange pensée que voici : Ce M. Mark est sans famille, nous a-t-il dit. Ah ! mon Dieu, si c'était le père de ma femme ! et qu'il eût découvert cela, on ne sait comment ? On n'a jamais su ce que le père d'Anna est devenu, après avoir quitté Genève ; et ma belle-mère ne connaissait pas son véritable nom. — Quelle chose ce serait pour nous ! dit-il à haute voix.

Anna s'éveilla en sursaut.

— Pourquoi ne dors-tu pas ? dit-elle. Es-tu souffrant ?

— Non, pas le moins du monde ; mais je ne puis dormir. Il me passe toutes sortes d'idées par la tête.

— Tâche de les chasser. Je viens de faire un rêve pénible. Notre maison penchait, et finissait par s'écrouler en bas le vallon.

— Oh ! bien, tu peux te rendormir sans crainte : elle est fondée solidement. Je vais aussi ne plus penser à rien.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VIII

VILLOUMET



a plupart des lecteurs de la première partie de cette histoire auront fait, je le suppose, comme Victor Blanc ; ils se seront imaginé un instant que M. Mark était le père d'Anna, qu'il avait découvert ce qu'était devenue sa fille, à la suite d'informations prises à Genève et à La Côte, et qu'un de ces quatre matins il allait lui sauter au cou et la serrer sur son cœur. Hélas ! non. Et c'est vraiment bien dommage, au moins par quelque côté. M. Mark n'était absolument qu'un étranger pour Anna Blanc. Le père véritable de celle-ci, on n'ose presque pas le dire (mais c'est la vérité), était un homme déjà marié, lors de sa relation coupable avec la jeune domestique de la pension où il se trouvait. Quand il eut décampé de Genève, on apprit que c'était un journaliste, affilié aux clubs phalanstériens et communistes de cette époque, un de ces hommes qui prétendent travailler à la régénération de l'humanité, et qui, par leurs doctrines immorales, par l'influence pernicieuse de leur vie, conduiraient la société à sa ruine en fort peu de temps, s'ils étaient appelés à la diriger. Doué d'un certain talent d'écrivain, d'une parole agréable et flatteuse ; de plus, se disant malheureux et incompris, il trompa ainsi le cœur de la simple Vaudoise, qui tomba dans ses filets. Sa femme, une Française aussi légère que lui et partageant les mêmes principes, vivait à sa manière, sans s'inquiéter de ce que faisait son mari. En 1848, ce dernier prit part à l'insurrection de juin et fut tué dans la rue, avec des milliers d'hommes moins coupables que lui peut-être, mais tout aussi insensés. Anna ne sut jamais son nom de famille. Dans la pension, il se faisait appeler seulement M. Raphaël. Aussitôt qu'il connut la position de sa victime, il se hâta de disparaître. Ce fut par les journaux du temps, que, trois ans plus tard, M^{me} X., de Genève, apprit la fin tragique de ce malheureux,

qui lui devait encore deux cents francs.

M. Mark était un homme d'une trempe absolument différente. Élevé dans une grande austérité de principes par des parents, membres de la société des Quakers américains, Edwin Mark montra de bonne heure une singulière indépendance de caractère. Il se fit sa religion, sans tenir compte des convictions chrétiennes de son père et de sa mère. À dix-huit ans, il admit l'idée d'un Dieu immuable, maître de tout ce qui existe, mais qui ne s'est révélé par Jésus-Christ que d'une manière humaine, le Crucifié n'étant et ne pouvant être qu'un simple homme, meilleur sans doute que ses concitoyens juifs, et doué d'une intelligence supérieure. M. Mark était déjà, il y a trente ans, un libre-penseur de l'époque, n'allant point au culte public et, comme il le disait lui-même, ne priant jamais le Dieu tout-puissant, à l'existence duquel il croyait cependant. Sa conduite était celle d'un jeune homme moral, s'appuyant sur sa raison et écoutant sa conscience. Comme son père, il entra dans le commerce. À vingt-trois ans, il devint éperdument amoureux d'une jeune demoiselle américaine et se fiança avec elle. Celle-ci était pieuse, mais fille de parents encore plus rationalistes qu'Edwin Mark. De tels contrastes ne sont pas rares dans le pays de la liberté absolue des convictions religieuses. Élisabeth fut touchée de l'amour d'Edwin et lui donna son cœur, malgré la divergence fondamentale de leurs croyances. Unir son sort à celui d'un jeune homme dont la conduite est pure et l'a toujours été, lui paraissait déjà une grande faveur de Dieu. Puis, elle espérait amener son fiancé à partager sa foi au Sauveur. Edwin l'écouta sur ce point avec beaucoup d'attention et de déférence, mais son cœur demeura fermé au besoin de la grâce parfaite de Dieu en Jésus-Christ. L'idée d'une expiation du péché, exigée par la justice divine, le révoltait. Hélas ! c'est que, pur et honnête dans ses œuvres extérieures, il ne se connaissait pas lui-même comme un révolté contre la sainteté infinie de son Créateur. L'orgueil de l'intelligence, les mauvais sentiments qui s'agitent dans le cœur du meilleur des hommes, l'oubli complet de ses devoirs d'adoration, les pensées coupables qui naissent et meurent dans notre âme, tout cela n'était rien pour lui. Infiniment heureux de l'amour d'Élisabeth, il n'éprouvait pas même le besoin d'en rendre grâce à Dieu. Le jour du mariage était fixé, lorsque, très subitement, Élisabeth tomba malade. Un typhus foudroyant se déclara dès le lendemain, et, au lieu de se rendre avec sa fiancée chez l'officier civil chargé d'enregistrer leur union, Edwin Mark dut accompagner au cimetière le corps de sa bien-aimée. — Loin de l'amener à reconnaître sa dépendance complète du Tout-Puissant, ce coup de foudre le conduisit à une incrédulité encore plus positive et plus systématique.

Il repoussa la Bible et toutes les consolations relatives à une autre vie ; même il regretta presque de n'avoir pas cédé aux tentations de la jeunesse, puisque son bonheur était maintenant perdu pour toujours ! Les années, cependant, passèrent sur cette immense douleur. Edwin Mark ne voulut pas se marier. Se conduisit-il toujours d'une manière irréprochable ? C'est à sa conscience de répondre. Il alla et vint beaucoup sur la terre, gagna de l'argent et en perdit. Dans les affaires, en Amérique encore plus qu'ailleurs, dit-on, il est difficile de garder une juste modération et de rester toujours droit et honnête.

M. Edwin Mark était donc cet inconnu avec lequel Victor et Anna se trouvèrent en wagon le jour de leur mariage. D'après ce qu'il avait souffert dans sa jeunesse, on comprend sa tristesse profonde à la vue de ce couple heureux. Cette première rencontre, comme celles qui suivirent, furent sans doute voulues de Dieu pour ces trois personnes. Nous le verrons mieux encore, à mesure que nous avancerons dans le récit dont nous ouvrons la seconde moitié.

Pendant que M. Mark se rendait de Lausanne à Kiel, de là à Saint-Pétersbourg par la Baltique (il préférait le voyage par mer), ensuite à Moscou, à Odessa, — je ne sais où encore, — un entrepreneur de Lausanne exécutait le plan de l'architecte. Les charretiers et les maçons avaient tout mis sens dessus dessous dans le haut de la propriété, en déchargeant les pierres, les briques, les tas de sable et la chaux. La terre des fondements fut rejetée sur les jeunes choux et foulée au point de devenir aussi dure que le mur élevé à côté d'elle. Puis, les ouvriers pompaient souvent l'eau de Victor pour leur mortier ; et quand il en avait besoin pour arroser, il devait parfois attendre au lendemain ou descendre assez loin à la rigole. Les passants, les gens qui demeuraient dans les environs, pensaient qu'il avait bien de l'argent en réserve pour fermer sa propriété d'une manière aussi solide et aussi soignée.

— Parbleu ! disait un jour Villoumet à quelque pratique vineuse, Blanc aura bientôt fondu son beurre, s'il y va de ce train-là. Ce sera encore plus vite fait qu'avec son prédécesseur, et le vieux Ribaud y trouvera son compte, ça ne peut manquer. Où diantre voulez-vous, Belet, que Blanc retrouve jamais l'argent de ce mur ? Je parierais tout ce qu'on voudra que ça n'est pas là pour moins de 4000 francs, tant le mur que la porte et les deux *carcagnous* à droite et à gauche. Ce qui me révolte aussi, c'est de voir l'avarice de ces ouvriers italiens. Il n'y en a pas un, sur les six qui travaillent là comme des bêtes, qui ait jamais eu l'idée de venir chercher un pot de vin chez moi, quand même je leur ai fait l'offre de le donner à vingt centimes de moins qu'en ville. Ce sont des animaux, sans aucune espèce d'usage du

monde. Je les vois d'ici, quand ils ont soif, prendre un vase à fleurs de Blanc, mettre un doigt dans le trou qui est au fond, et aller boire au puits, comme des grenouilles, jusqu'à ce que le ventre leur saute. Mais du vin ! je t'en siffle ! À revoir, Belet. À propos, avec ce que vous emportez, ça fait dix pots que vous devez. Quand payez-vous ?

— La première fois que je reviendrai.

— J'y compte, au moins !

— Quand je vous le dis !

C'était ainsi que le vendeur de vin jugeait Victor et les ouvriers de l'entrepreneur.

Dans le but d'*apigeonner* les honnêtes et sobres maçons, Villoumet se tint un jour vis-à-vis de chez lui, au bord de la route, comme ils se rendaient à l'ouvrage. Sa maison était située environ deux cents pas plus haut que celle des Blanc.

— Eh ! dites voir, les amis ! Il fait chaud par là, en bas ?

— Ma foi oui ! répondit le contre-maître, grand et vigoureux noiraud.

— Je suis sûr que vous avez soif ?

— Quand même ? fit l'Italien.

— Villoumet sortit de dessous sa blouse une bouteille d'un pot et un verre.

— Voyons, les amis : on est tous des hommes ; prenez un verre en passant ; c'est sans conséquence.

— Vous êtes bien honnête. À votre santé ! dit le maçon, qui d'abord goûta le vin, puis avala lestement le contenu du petit verre.

Le tour de ses compagnons vint ensuite, et quand Villoumet voulut recommencer :

— Merci, merci, dit le contremaître ; c'est assez : nous vous sommes bien obligés. Et il partit avec son monde.

— Vous savez que je peux vous en remettre à vingt centimes de moins qu'en ville, leur cria le tentateur ; souvenez-vous-en.

— Merci ; nous verrons, si nous avons besoin, répondit l'homme inflexible.

Puis il ajouta un petit discours en son patois piémontais. Les maçons riaient encore en arrivant au chantier.

Villoumet en fut ainsi pour, quelques verres de vin perdus, ce qui l'exaspéra encore davantage, soit contre les Blanc, soit contre les ouvriers.

Les travaux n'en allèrent que mieux. De temps en temps, il est vrai, Victor apportait une bouteille et la distribuait à ces hommes, quoiqu'il ne leur dût rien.

Il fallut environ trois mois pour que tout fût achevé. L'architecte fit de nombreuses visites, afin de s'assurer par lui-même que tout allait

bien. La porte de fer, la serre et la dépendance, et aussi le mur, avaient bonne façon. Cela se voyait de loin. La Marjolaine était maintenant quelque chose de très différent. La petite propriété avait du relief, même un air de propreté coquette, Victor ayant profité de la présence des ouvriers pour faire donner une couche de rustication à sa maison, et une de couleur verte aux contrevents. Il s'en mit là pour 150 francs ; mais cette dépense était bien entendue. S'il le fallait, on prendrait de l'argent d'Anna pour la payer.

L'été se passa donc de cette manière. Anna continuant de vendre des légumes au marché, Victor les portant et retournant chercher les corbeilles. Suivant ce qu'on demandait à Anna, il faisait parfois double voyage dans la matinée. Mais il faut le dire aussi : plusieurs fois il se laissa entraîner à boire bouteille avec un confrère, pendant que sa femme souffrait de maux de cœur et devait répondre à toutes les questions de ses acheteurs ou marchandeurs. Elle était enceinte et portait vaillamment sa nouvelle charge. Seulement, le soir venu, elle devait se mettre au lit de bonne heure. Il en résulta que le culte de famille fut souvent négligé, parfois même complètement délaissé par Victor. Malgré l'espèce de prospérité dont ils jouissaient, la vie des deux époux n'était plus aussi douce, aussi sereine, que dans les premiers temps de leur mariage.

— Quand les travaux des maçons seront terminés, disait Anna, il nous faudra bien reprendre régulièrement la lecture du soir et nos prières en commun. Plus nous irons en avant dans la vie, et plus nous aurons besoin du secours de Dieu.

— Tout ira bien, tu verras, ma chère. Dans huit jours les ouvriers auront fini. Aussitôt que les pêchers jauniront un peu, je veux les mettre en place. Cela les avancera d'un an. Comme nous avons joliment de pommes de terre et de débris de légumes, il nous faudra acheter un porc à la foire. Pour la chèvre, nous ferons mieux d'attendre au printemps. Le foin n'est pas cher, mais nous ne pouvons pas en loger plus de cinq quintaux à la fois. Il y aura encore la charrette à acheter. Je préfère en commander une neuve, plutôt que d'en avoir une vieille, qui se démantibulerait au bout de peu de temps. Tout ça coûtera de l'argent, c'est clair. Mais nous en gagnons, et il vaut mieux mettre là nos bénéfices que de les déposer à la caisse.

— Je crains parfois, Victor, que nous ne soyons pas assez reconnaissants de tout ce que Dieu nous a donné depuis notre mariage. Penses-tu souvent à ce petit enfant que nous aurons en février, l'année prochaine ?

— Chère femme, j'y pense jour et nuit.

— Il me sera peut-être bien difficile d'aller au marché et d'y passer

trois ou quatre heures, quand il y aura de la neige ou qu'il fera très froid.

— Alors, j'irai, moi. C'est bien clair que je ne voudrais pas t'exposer à devenir malade. Je ferai assez face à tout. Voici bientôt le moment de préparer les creux ou je veux conserver nos légumes pendant l'hiver. On pourra aussi en entrer une partie dans l'enclos destiné à la chèvre et à l'âne. Les cardons y seront très bien ; les choux-fleurs aussi. La serre recevra mes boutures et toutes les plantes délicates. Le printemps prochain, si tout va bien, nous en ferons un bel argent. Ne me laisse pas oublier de porter lundi, chez M. Malgrave, les deux ruines de Rome et la fougère arborescente que miss Apton a choisies avant-hier.

Cette miss Apton, était une demoiselle irlandaise, d'un certain âge, qui avait voulu voir la Marjolaine et y était venue en se promenant. Anna lui plaisait beaucoup. Miss Apton lui avait demandé la permission de lui faire une visite de temps en temps.

— La femme du jardinier de M. Malgrave, dit-elle un soir en prenant le thé à la pension, est charmante. On voit qu'elle a été bien élevée. Elle a des yeux comme on n'en voit pas souvent dans ce pays (les siens étaient fort beaux). Son mari est un excellent ouvrier, un brave homme ; mais la jeune femme est bien plus distinguée que lui.

— Est-ce joli, chez eux ? demanda une dame américaine.

— C'est propre, soigné, autant que les travaux de maçonnerie exécutés dernièrement l'ont permis. Où allez-vous à l'église demain, madame Filley ?

— À *Valentin*, je crois.

— Je vous accompagnerai volontiers.

— Monsieur Malgrave ? à quelle heure est le culte à *Valentin* !

— Je vais voir dans l'*Estafette*, madame : c'est à neuf heures et quart.

— Très bien ; merci.

CHAPITRE IX

UN AVARE



quelque temps après (un jeudi), Victor travaillait chez M. Malgrave. On était en septembre ; le raisin commençait à mûrir sur les coteaux lausannois ; les pommes se montraient luisantes dans le feuillage. C'est un beau moment pour se promener, si l'on a du loisir. La matinée, les après-midi sont également bonnes, car le soleil est agréable durant tout le jour.

Vers les trois heures, Anna, qui était seule dans la maison, vit, de sa fenêtre, un homme se promener le long du mur qui fermait la campagne, ouvrir la porte de fer et entrer dans le jardin, sans demander permission. Les maçons étaient partis, ayant terminé leur ouvrage. Victor avait déjà remis un peu d'ordre, soit au chemin public, soit à l'intérieur du clos. L'individu qui venait d'entrer, touchait à la vieillesse. Son dos voûté, une corpulence dodue, la tête lourde, accusaient des habitudes sédentaires et des occupations de bureau, plutôt qu'une activité physique prononcée. Anna Blanc ne le connaissait pas, et le voyait même pour la première fois. Ce personnage avait l'air d'examiner attentivement les travaux récents de maçonnerie et de charpente. Il allait, du petit enclos destiné à l'âne et à la chèvre, au *boiton* où grognait un cochon rouge ; puis, de là, au bâtiment de la serre, à l'autre bout. Avec la main, il tâtonnait le treillage de châtaigner peint en gros vert, qui garnissait le mur en dedans, pour s'assurer qu'il était solide. Quand il eut tout examiné par là, il descendit du côté de la maison, regardant à droite et à gauche les divers légumes et se mouchant avec bruit.

Une manière pareille de s'introduire dans une propriété particulière ne plut pas à Anna. Elle descendit, ouvrit la porte et vint droit à l'homme, qui se trouvait alors à peu de distance de la maison.

— Bonjour, dit le visiteur. Vous êtes sans doute la femme de Blanc ?

— Oui, monsieur. Qu'y a-t-il de bon pour votre service ?

— Oh ! rien. Votre mari est-il par là ?

— Non, monsieur ; mais je puis vous indiquer où il travaille, si vous avez à lui parler.

— Ce n'est pas nécessaire, merci. J'aurais causé un moment avec Blanc, s'il avait été ici.

— Puis-je lui faire la commission ?

— Non, pas précisément.

— Si c'est pour des plantes, je puis vous les montrer.

— Oh ! je n'achète pas de plantes, moi. Je n'ai rien à faire avec des objets de luxe.

En effet, cet individu avait un habit grasseyé et un col de chemise sale ; les traits durs, enlaidis encore par une barbe à deux teintes, que le rasoir n'avait pas touchée depuis le dimanche précédent. Un chapeau déformé laissait voir les marques de la sueur qui le transperçait depuis dix ans et y formait des zones de hauteurs différentes. Des pieds à la tête, cet homme était d'une laideur peu commune, et son expression n'avait rien d'agréable, tant s'en faut. Un physionomiste n'aurait, pas manqué de dire, en le voyant : Celui-ci doit être un avare, ou un maniaque.

Anna ne fit pas une telle supposition ; mais elle commençait à se demander comment elle pourrait se débarrasser de la présence d'un tel personnage, lorsqu'il lui dit d'un air sentencieux :

— C'est moi qui ai vendu la Marjolaine à Blanc, votre mari ; je venais voir un peu en quel état elle se trouve.

— Vous êtes donc monsieur Ribaud ?

— Oui.

— Je regrette que mon mari ne soit pas chez lui dans ce moment ; il vous aurait montré avec plaisir sa propriété.

— Chez lui, — chez lui, — sa propriété, fit M. Ribaud ; sans doute, il est chez lui ; mais il n'y restera qu'autant qu'il remplira ses engagements. Or, il me semble que, dans une première année, il a dépensé bien de l'argent d'une manière inutile, soit en faisant construire ce mur et ces dépendances de luxe, soit surtout en peinturlurant la maison, qui n'en avait nul besoin. Je connais les ressources de Blanc ; il a dû emprunter une forte somme pour payer tout cela, et je crains qu'il ne soit pas en mesure de régler exactement, à l'échéance, l'intérêt qu'il me devra.

— Nous espérons bien nous acquitter au terme, répondit Anna ; c'est le 15 février de l'année prochaine que nous vous devons 450 francs.

Oui, dans cinq mois, au quatre et demi ; si l'intérêt n'est pas payé le jour même, il tombera au cinq. Je voudrais bien savoir (au reste, je m'en informerai) si Blanc a consenti une créance en mieux-value sur ce que je lui ai vendu ?

— Monsieur, il me semble que c'est son affaire, uniquement.

— Pas tout à fait, madame Blanc ; car, pour me mettre à l'abri et maintenir mes droits de première hypothèque, je puis être dans le cas de reprendre cette créance, si elle existe, et cela ne m'irait pas du tout. Je trouve que la propriété est déjà bien suffisamment grevée par ce qui m'est dû. Ce n'est pas un petit souci que d'avoir un capital de 10 000 fr. placé sur un immeuble, dont la valeur vénale peut baisser d'un jour à l'autre, suivant les circonstances.

— S'il plaît à Dieu, vous ne perdrez rien avec nous, monsieur. Nous travaillons courageusement dans le but de nous affranchir de notre dette le plus tôt possible.

— Oui, d'une drôle de manière ! En faisant des dépenses extravagantes, en affichant un luxe inconsidéré à l'extérieur du bâtiment, en mettant en pierres inutiles, qui ne rapporteront pas un centime, plusieurs milliers de francs ! Combien est-ce que tout cela vous coûte ?

Mais, quel vilain homme est-ce là ? se demandait Anna qui ne put s'empêcher de s'adresser cette question ; puis elle répondit :

— Je ne puis pas vous le dire au juste ; c'est mon mari qui a les comptes. Au reste, encore sur ce point, monsieur, je suppose que cela nous regarde seuls. Comme j'ai des occupations qui m'attendent, je me vois dans la nécessité de vous quitter. Je dirai à mon mari que vous êtes venu, et s'il a à vous parler, il ira chez vous.

— Ce n'est pas nécessaire. Je puis revenir. Encore un mot, madame Blanc : allez-vous au marché régulièrement deux fois par semaine ?

— Oui, à moins d'impossibilité absolue.

— Combien, à peu près, faites-vous d'argent chaque fois ?

— Monsieur, dit Anna avec fermeté, — car elle commençait à perdre patience, — je répondrai à votre question quand vous m'aurez dit à combien se montent vos revenus. Puisque vous tenez à connaître nos ressources, je désire aussi être mise au courant des vôtres.

— Ma position ne peut vous concerner en aucune manière, tandis que j'ai intérêt à savoir si vous êtes en mesure de faire face à vos engagements. Je suis votre créancier ; vous êtes mes débiteurs ; c'est bien différent.

— Il suffit, monsieur ; je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est de vous répéter que nous ferons en sorte de payer l'intérêt le jour de son échéance.

— Tant mieux pour vous, si cela se peut. Dans le cas contraire, je ferai valoir mes droits, Bonjour !

— Je vous salue.

Anna le suivit à quelques pas de distance et ferma la porte de fer à clef, quand il fut au chemin. En rentrant chez elle, son cœur était agité. Pour la première fois, depuis qu'ils habitaient la Marjolaine, elle avait eu une visite désagréable. On eût dit que Nicolas Ribaud avait cherché à lui donner la plus mauvaise opinion possible de son caractère et de ses intentions, et elle-même sentait que, si ses réponses avaient été justes et fermes, on pouvait lui reprocher d'y avoir mis vers la fin peu de bienveillance et de vraie charité. Au reste, M. Nicolas Ribaud méritait d'être reçu d'une tout autre manière. Si Victor avait été là, il est probable qu'il l'eût pris par le bras et mis à la porte. Un créancier venant *fouiner* ainsi chez son débiteur qui ne lui doit rien avant cinq mois, donne de lui une bien mauvaise opinion. Sans éducation, voué corps et âme à l'avarice, Ribaud avait amassé une fortune par toutes sortes de moyens plus ou moins avouables et par des pressurations dégoûtantes. Il ne voyait personne, excepté les pauvres diables qui voulaient emprunter de lui ou qui lui devaient de l'argent, et les procureurs chargés des poursuites qu'il faisait exécuter. Sa passion d'augmenter son avoir était une véritable manie, presque une folie.

Par malheur, il rencontra Victor aux abords de la ville. Celui-ci n'avait eu que trois quarts de journée à la pension ; il revenait chez lui, la hotte vide sur le dos, le tablier retroussé d'un côté. Victor ôta sa casquette pour saluer son créancier, et continuait sans s'arrêter, lorsque Ribaud l'appela :

— Écoutez un peu, Blanc, lui dit-il. Je viens de la Marjolaine, où je n'avais pas remis les pieds depuis que vous l'habitez. Franchement, je dois vous dire que je suis peu satisfait de ce que j'y ai vu.

— Comment, monsieur Ribaud ? Est-ce que ma femme vous a mal reçu ? Ce n'est pas possible.

— Je n'ai rien à dire de votre femme. Mais voilà une propriété sur laquelle j'ai une hypothèque en premier rang, pour une somme de 10 000 francs, et vous vous permettez d'y faire des embellissements, des constructions et des murs inutiles, sans m'en prévenir ! Si vous avez emprunté sur le terrain en mieux-value, cela ne me convient pas du tout.

— Il me semble, au contraire, que cela devrait vous convenir beaucoup, puisque vous êtes encore mieux à l'abri de toute perte, ma propriété ayant augmenté de valeur.

— Oui da ! Et si, pour une cause quelconque, impossible à prévoir,

je me voyais dans la nécessité de saisir l'immeuble pour me payer, il me faudrait, si je le gardais, rembourser ce qui serait dû ailleurs. Trouvez-vous que ce fût bien agréable ? Et du train dont vous y allez, un tel cas peut se présenter.

Victor n'était pas endurant. Il prit le propos de Ribaud pour une grave injure, une marque de défiance qu'il ne méritait pas. Donc, le toisant du haut en bas, il lui dit carrément :

— Vous commencez, monsieur, par vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, et vous me menacez d'une saisie ! c'est de la grossièreté et de l'insolence. On m'avait bien dit qu'il ne faisait pas bon être votre débiteur, mais je n'ai pas voulu le croire jusqu'à aujourd'hui. De quel droit viendriez-vous saisir ce que vous m'avez vendu ? Si je vous devais des intérêts en retard, à la bonne heure ! Mais vous me dites cela quand le premier que je vous devrai ne sera pas échu avant cinq mois ! Merci de l'avertissement. Avec cet intérêt-là, le 15 février de l'année prochaine, vous serez payé en même temps du capital. Je vois où vous en voudriez venir. C'est dégoûtant.

— Vous prenez la mouche trop vite, Blanc, répondit ce créancier d'un nouveau genre ; je serai charmé, au contraire, d'avoir à faire avec vous. Mais vous devez comprendre que j'ai mes intérêts à sauvegarder. Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous vouliez bâtir ? Je vous aurais prêté mille, deux mille francs, au cinq, bien entendu, avec garantie solide.

— Je ne veux pas un centime de vous. Allez, je vous connais maintenant. Prenez note que vous serez remboursé du capital avec le premier intérêt.

— Cela ne me suffit pas. Il me faudrait une lettre. Mais vous y réfléchirez encore, Blanc, et n'en viendrez pas à une telle extrémité, pour une simple marque d'intérêt que je vous donne.

— Oui, un bel intérêt ! vous devriez en avoir honte, dit Victor en continuant son chemin. Je vous écrirai.

Quand Anna l'aperçut près de la porte, elle vint en courant pour l'ouvrir.

— Ah ! que tu fais bien d'arriver ! dit-elle. Pense que j'ai eu la plus désagréable visite possible, celle de M. Ribaud. Combien j'ai regretté que tu ne fusses pas là, pour lui répondre à ma place ! Je crains de ne pas l'avoir traité avec tous les ménagements dus à son âge et à notre position de débiteurs.

Tout en disant cela et descendant la petite allée, elle se suspendait au bras de Victor.

— Des ménagements ! reprit le mari. Ah ! bien oui. S'il m'avait fait, chez moi, l'affront que je viens de recevoir de lui sur la route, je l'au-

rais mis hors d'ici comme un chien qu'il est.

— Victor, ne dis pas cela ; c'est trop de colère. Tu l'as donc rencontré ?

— Oui, allons-nous asseoir un moment, avant de me remettre au travail. Tu me raconteras ce qu'il t'a dit, et je te ferai part de notre entrevue.

Les récits terminés, Anna soupira deux ou trois fois de suite.

Ce remboursement ne sera-t-il pas difficile ? dit-elle. Dix mille francs ! où penses-tu les trouver ?

— Je ne sais pas encore : peut-être à la Caisse hypothécaire. Nous avons le temps d'y réfléchir. L'important est de nous sortir des griffes de ce misérable Ribaud, qui ne manquerait pas de nous jouer un tour de sa façon, si nous nous trouvions quelque jour en retard avec lui. Au fond, je suis bien content de lui avoir dit son fait et de rompre avec lui. Donne-moi du papier pour écrire tout de suite à ce vilain grigou.

— Tu écriras demain ; laisse passer la nuit sur tout cela.

— Eh bien, soit ! Tu vaux mieux que moi. Mais si cette peste d'homme avait trouvé à qui parler depuis longtemps, on lui eût rendu un excellent service ; tandis qu'en le craignant et en passant par où il veut, on ne fait que l'enfoncer toujours plus dans son avarice. N'en parlons plus, car ça m'échauffe trop la bile. Depuis que j'ai acheté la Marjolaine, j'ai su qu'il me l'a vendue 2400 francs de plus qu'elle ne lui coûtait. Il en était libre, sans doute, bien que ce fût de sa part une sale spéculation sur celui qu'il avait dépossédé.

— Pourquoi es-tu revenu avant le soir aujourd'hui ?

— J'ai terminé à quatre heures ce qu'il y avait à faire chez M. Malgrave ; et plutôt que de finir la journée à scier du bois, j'ai demandé la permission de venir travailler ici. Voilà un homme juste, ce M. Malgrave ! Je voudrais bien qu'il pût nous prêter les dix mille francs que nous devons à ce vieux renard de Ribaud ; je gagnerais les deux tiers de l'intérêt chez lui : il faut que je lui en parle.

— C'est une bonne idée, reprit Anna, tout heureuse de voir son mari se calmer peu à peu. Nous demanderons à Dieu son secours pour cela. Il est le maître souverain ; nous n'avons qu'à nous confier en lui et faire notre devoir. — Tu devrais manger un morceau de pain avant d'aller piocher ta terre si dure. Veux-tu que je te fasse vite une tasse de café ? j'ai encore du lait.

— Eh bien, oui, c'est ça. Le café m'ira mieux que du vin. Tu m'appelleras quand ce sera prêt.

Victor fut bientôt le long de son mur, enfonçant la pioche dans la terre durcie, et la transportant avec une brouette à la place qu'elle devait occuper. De temps en temps, il ne pouvait s'empêcher de dire

à demi-voix : Ce coquin de Ribaud, avec sa menace d'une saisie !

CHAPITRE X

DÉMARCHES A FAIRE



Avant de prendre leur café chaque matin, Anna ouvrait un petit livre contenant un choix de passages de la Bible pour chaque jour de l'année. Elle lisait deux versets, puis demandait à Dieu sa bénédiction sur tout ce qui les concernait. C'était très court, mais ce culte en esprit et en vérité les préparait à accepter de bon cœur la vie, avec ses devoirs et ses difficultés.

Le lendemain de la malencontreuse visite de M. Ribaud, Victor se leva de bonne heure. Il travailla ferme jusqu'au moment où Anna l'appela pour déjeuner. Ce matin-là, les deux passages du jour étaient ceux-ci :

« Remets ta voie sur l'Éternel et il t'accordera les demandes de ton cœur. »

« Si donc vous, qui êtes mauvais, savez bien donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père Céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ! »

Quand il eut déjeuné, Victor dit qu'il allait écrire à M. Ribaud, pour l'avertir du remboursement. Anna lui recommanda de ne rien mettre qui pût blesser le créancier, mais d'être au contraire poli et respectueux.

— Pour poli, oui, répondit-il : respectueux, non ; je mentirais à ma conscience.

— Il est âgé, Victor.

— Eh bien, je respecte son âge. Il écrivit :

« À monsieur Nicolas Ribaud, aux Epavardes, par Lausanne.

» Monsieur,

» En suite de ce que vous m'avez dit hier, je viens vous prévenir que

vous serez remboursé du capital de 10,000 fr. que je vous dois par acte de revers, le jour où le premier intérêt sera échu, soit le 15 février de l'année prochaine. — Je vois très bien que vous vous méfiez de moi, puisque vous m'avez menacé d'une saisie, dans un moment où je n'ai rien à vous payer. Il vaut donc mieux prêter votre argent à un autre débiteur, qui vous inspire plus de confiance.

» Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération.

» VICTOR BLANC,

» jardinier.

— Mais, dit Anna, si tu attendais d'avoir trouvé l'argent, avant d'avertir M. Ribaud! ce serait plus prudent.

— Non, vois-tu, c'est une chose décidée. J'aurais l'air embarrassé avec lui et il n'en deviendrait que plus soupçonneux. J'ai presque cinq mois pour me procurer la somme; en l'assurant sur ma propriété, je trouverai dix prêteurs pour un, surtout depuis qu'elle vaut davantage.

La lettre fut mise à la poste. Le créancier répondit :

« Monsieur Blanc, je prends note de votre avis de remboursement pour le 15 février prochain, mais je vois avec regret que vous ne m'avez pas compris. Peut-être réfléchirez-vous encore.

» Je vous salue.

» N. RIBAUD. »

Il se passa plus d'un mois avant que Victor pût parler à M. Malgrave de l'emprunt qu'il voulait faire. M. Malgrave était absent. Quand il fut de retour, Victor lui demanda un entretien, dans lequel il lui exposa sa situation et l'engagement pris envers M. Ribaud; il conclut en priant M. Malgrave de lui donner un conseil, dans le cas où il ne pourrait prêter lui-même la somme en question.

— Il ne m'est pas possible de prêter de l'argent, répondit M. Malgrave, car j'en dois moi-même encore beaucoup sur ma maison. Il faut vous adresser à un gérant de rentiers, plutôt qu'à une caisse ou banque publique. Celles-ci ne sont pas censées connaître les débiteurs; s'ils sont en retard dans le paiement de leurs intérêts ou de leurs annuités, elles font saisir par voie d'otage les immeubles qu'elles ont en garantie. C'est légal, mais c'est dur. Un rentier, d'ordinaire, y met plus de patience, plus de support. Il n'en vient aux mesures de rigueur qu'à la dernière extrémité. En outre, l'intérêt ne sera pas si élevé. — Voilà ce que je pense de votre affaire. — Prenez l'extrait du cadastre de l'immeuble; faites faire, au besoin, une taxe nouvelle puisqu'il a augmenté de valeur, et présentez-vous avec cela chez des

banquiers, ou chez un notaire. Je pense bien que vous trouverez votre somme ; mais vous n'avez pas été prudent en avertissant votre créancier avant d'être sûr d'avoir le capital. Vous vous êtes trop pressé.

— Si vous aviez été à ma place, je crois, monsieur, que vous auriez fait comme moi.

— C'est bien possible ; dans ce cas-là, j'aurais aussi manqué de prudence. M. Ribaud, dans ce qu'il vous a dit, s'est montré plus singulier, plus maniaque et bizarre que vraiment méchant. De sa part, c'était une idée absurde. Vous effrayer d'une saisie quand vous ne lui devez rien et que vous êtes en mesure de payer l'intérêt à l'échéance, c'est de la bêtise toute pure. Il n'y avait pas lieu de se fâcher à ce point, surtout quand on connaît l'homme.

— C'est justement parce que je sais de quoi il est capable en fait de vilénies, que je ne veux rien avoir à faire avec lui.

— Soit ; alors il vous faut trouver les 10 000 francs.

Victor se décida donc à suivre le conseil de M. Malgrave ; mais comme, pensait-il, rien ne pressait, il voulut achever de rentrer ses légumes d'hiver, dans les fosses qu'il avait préparées au jardin, avant de s'occuper activement des démarches nécessaires à l'emprunt. Ce retard donnait du souci à Anna, qui commençait à être éprouvée par ses longues stations au marché. Il se passerait peu de temps encore avant que Victor ne dût la remplacer pour la vente des légumes, le mercredi et le samedi. Vers la fin de novembre, tout était soigné à la Marjolaine, dans la serre et dans les réduits profonds à l'abri des gelées. Mais Victor n'avait pas encore été chez les banquiers, et il ne lui restait plus que deux mois et demi avant le terme fixé pour le remboursement. Comme il était de très bonne foi et plein de courage, il ne lui venait pas à l'esprit que d'autres en doutassent ou voulussent prendre avec lui les mêmes précautions que s'il eût été un trompeur ou un paresseux. Cependant, tel que nous l'avons vu actif, ardent même au travail, ami de l'ordre dans ses affaires, on peut être étonné qu'il n'eut pas mis tous ses soins à se procurer aussi vite que possible le capital dont il avait besoin pour le terme fixé. Ce terme éloigné lui fut-il en piège ? c'est possible. Toutefois, il semble que cette lenteur fût contre sa nature. Peut-être était-il encore trop orgueilleux, ou subissait-il une tentation par laquelle il devait passer pour son bien. N'ayant jamais emprunté, excepté de M. Ribaud, qui en avait fait une condition de sa vente, il pouvait penser qu'il trouverait facilement un prêteur. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'il commença par s'occuper des choses de moindre importance, négligeant celle qui devait marcher avant toute autre dans sa position. Plus d'un débiteur campagnard aussi bien doué que lui, s'est conduit de la même manière dans

des circonstances analogues.

Son protecteur, M. Mark, n'était pas revenu à Lausanne. On n'avait aucune nouvelle de lui à la pension. S'il eût été là, Victor lui eût conté son affaire, et peut-être aurait-il consenti à le tirer d'embarras. Mais où lui écrire ? Nul ne le savait.

Sur ces entrefaites, décembre vint. Victor prit la place d'Anna au coin de la rue, pendant qu'elle restait au chaud à la maison, occupée à préparer les premiers vêtements de l'enfant qu'elle attendait pour le milieu de février. Comme on le voit, cette époque était bien sérieuse pour le jeune ménage.

Un samedi, Victor arriva au marché ayant très chaud, et portant une lourde charge. Il faisait froid, cependant ; la neige tourbillonnait dans les rues ; les pauvres gens du marché soufflaient dans leurs mains pour se réchauffer. Victor fit ce qu'il put pour se débarrasser promptement de ses légumes, car il voulait, le jour même, se présenter chez un banquier avec une lettre de M. Malgrave attestant sa moralité et son activité. En revenant à la Marjolaine, sa hotte et ses corbeilles vides sur le dos, il sentit une douleur au côté et un engourdissement dans tous les membres ; il lui semblait parfois que ses articulations craquaient au lieu de plier sans effort. La douleur devint si vive, qu'il dut se mettre au lit en arrivant à la maison. Il avait le frisson de la fièvre dans tout le corps. Anna lui donna une boisson chaude, pour ramener la transpiration ; puis elle prépara une application brûlante de son et de vinaigre, que Victor plaça sur le côté souffrant. Croyant toujours que cela passerait, il n'avait pas voulu qu'Anna demandât un médecin. Mais, le dimanche matin, il fallut bien s'y résoudre. À peine Victor pouvait-il mouvoir ses mains et se remuer dans son lit.

Au lieu donc de se rendre gaiement au culte les deux ensemble, Anna, le cœur bien gros, vint tirer le bouton de la sonnette du docteur X. — Celui-ci, un bien excellent homme, dit qu'il viendrait dans la matinée, et prescrivit quelques soins en attendant d'avoir vu le malade. — Vers dix heures et demie, il prit son chapeau et sa canne, enfila bientôt diverses rues et ne tarda pas à rencontrer la foule qui sortait de la chapelle des Terreaux.

— Bonjour, docteur ! lui dit le vieux monsieur qui avait demandé le nom de Victor et de sa femme, lors de leur première apparition au culte public. — Où allez-vous donc si vite ?

— Chez un homme qui est, je crois, bien malade depuis hier.

— Il se nomme ?

— Victor Blanc, jardinier à la Marjolaine.

— Ah ! j'en suis affligé pour ces gens, dont on dit du bien. Je tâcherai d'aller les voir.

Le docteur était déjà loin.

Quand il eut examiné Victor avec attention, il dit que son mal était une fièvre rhumatismale articulaire ; qu'il fallait des soins assidus et beaucoup de prudence ; qu'en tout cas, c'était une affaire de six semaines avant d'être remis.

Pour ne pas faire revenir Anna une seconde fois en ville, il offrit d'envoyer les remèdes par un commissionnaire. Anna le suivit jusqu'à la porte et essaya de le questionner en particulier. Le docteur lui donna bon espoir, mais dit pourtant que c'était un cas grave.

CHAPITRE XI

LES ÉTRENNES



Pour le jeune couple, si fort et si vaillant jusque-là, et si heureux, les mauvais jours étaient donc venus. Au cœur de l'hiver, alors qu'ils avaient compté sur de longues soirées agréables après avoir bravé le froid dès le matin, soit au marché, soit autour de leur demeure, ils se trouvaient tout à coup, l'un, au fond de son lit sans pouvoir bouger et souffrant de douleurs aiguës; l'autre, dans l'attente prochaine d'un enfant, et devant soigner son mari sans presque le quitter d'une minute. Sans amis autour d'eux, presque sans connaissances, ils allaient être abandonnés. Au lieu de produire l'argent sur lequel ils avaient compté, les légumes entassés à grand'peine sous terre moisissaient déjà, et seraient bientôt en décomposition, faute de soins. Et puis, ce gros capital, cette somme de dix mille francs qu'il fallait se procurer pour le 15 février, où la prendre? Victor ne pouvait plus s'en occuper; Anna encore moins peut-être. Dans l'état de maladie grave, longue en tout cas, où était le jardinier, aucun capitaliste ne voudrait placer de l'argent sur sa maison et son terrain. Nicolas Ribaud consentirait-il à attendre? On pouvait craindre que non, s'il avait compté sur le remboursement et pris des mesures en conséquence. Tout ce que ces pauvres affligés pouvaient faire, c'était de payer l'intérêt quand il serait échu.

Mais les difficultés actuelles de la position étaient peu de chose, en comparaison de celles qui pouvaient survenir. Victor se préoccupait énormément de son état et de celui d'Anna, malgré la souffrance vive qu'il endurait. Or le docteur avait dit qu'il fallait absolument rester calme, afin que le rhumatisme ne se portât ni au cœur ni au cerveau. Victor était jeune, robuste, d'un bon sang; n'ayant pas fait d'excès de boisson, il pouvait se tirer de là mieux qu'un autre. Hélas! c'était en

creusant ses fosses à légumes qu'il s'était lui-même à moitié mis dans le tombeau. Tout avait marché si bien dans leurs affaires pendant cette première année, que l'idée d'un revers soudain ne lui était pas même venue à l'esprit.

Trois semaines se passèrent ainsi, dans la plus vive inquiétude pour l'un et pour l'autre. Pas une âme ne vint les visiter. Chez M. Malgrave, on ignorait la maladie de Victor. Dans cette saison, il n'y avait pas de travaux à faire au jardin. Miss Apton était à Montreux. De M. Mark, toujours pas de nouvelles. Et le vieux monsieur de la chapelle des Terreaux n'avait point encore paru, malgré sa bonne intention annoncée au docteur. La femme Onfre avait pour principe de rester chez elle, et Villoumet se tenait au chaud sans s'inquiéter de ce que devenaient ses voisins d'en bas. Comme il voyait chaque jour Anna traverser le jardin pour aller porter le dîner du cochon, il pouvait penser que rien n'était changé à la Marjolaine. Sans doute, Victor travaillait à quelque minage, dans le bas de la propriété, où Villoumet ne pouvait le voir. Mais pourquoi ne vont-ils plus au marché ? se disait-il. C'est singulier. Ils trouvent peut-être que les légumes ne se vendent pas assez cher dans ce moment, et ils les gardent pour plus tard.

Noël vint. Triste Noël pour Anna et Victor. Par tous les chemins aboutissant à la ville, le long de tous les trottoirs, par toutes les petites rues, les gens se rendaient dans les temples et dans les chapelles. Riches, pauvres, vieillards, jeunes gens, tous avaient le même but, et tous pouvaient l'atteindre. Seuls, les pauvres malades restaient chez eux.

Brisée de corps et d'âme, Anna se réfugiait souvent dans sa cuisine, pour y prier et y pleurer. Devant son mari, elle était presque habituellement calme, sereine, l'encourageant à la patience et cherchant même parfois à l'égayer. Elle lui lisait de courtes portions de la Bible, une page ou deux de quelque livre édifiant. À côté de son lit, elle travaillait, quand Victor n'avait pas besoin de ses soins.

La plus mauvaise semaine de la maladie fut la dernière de l'année. Le docteur était très inquiet. Il le dit à Anna, avec tous les ménagements possibles, mais il crut devoir l'avertir, et ajouta qu'elle ne pouvait plus continuer seule à soigner son mari, surtout dans son état de grossesse, et qu'il fallait prendre une garde-malade³.

— Je le veux bien, répondit-elle ; mais où la trouver ? Je n'en connais point.

— Laissez-moi faire ; je vous en amènerai une déjà demain ; une

3 - [NdÉ] Ou infirmière.

brave et forte femme, qui a soigné plusieurs personnes atteintes de la même maladie que celle de votre mari.

Quand Victor apprit cette décision, il regarda sa femme avec des yeux dans lesquels se peignait toute son angoisse, et il lui dit :

— Anna, c'est une chose terrible, mais il faut s'attendre à tout. Si je dois te quitter, tu ne resteras pas seule. Je sais bien que Dieu sera avec toi. Mais pourtant, la vie était pour nous si belle ! Oh ! combien nous avons été heureux, depuis notre mariage, jusqu'à ce maudit jour où je suis tombé malade. Je ne le comprenais pas, alors. Maintenant, je vois ce que nous avons perdu. Je ne te dis pas ce qu'il te faudra faire ; Dieu te conduira. S'il me rendait la santé, ma vie serait bien différente de ce qu'elle a été. J'ai trop mis mon cœur à tout ceci, et j'ai été un orgueilleux. Avec M. Ribaud, j'ai agi tout aussi peu chrétiennement que lui à mon égard. Je porte la peine de ce que je mérite. Quoi qu'il arrive, il te faut lui écrire, dès aujourd'hui, et le prier d'attendre, pour le remboursement du capital, que j'aie pu m'en occuper ; dans tous les cas, l'intérêt sera payé à jour fixe. Si le retard du capital lui cause quelque perte, je la supporterai.

Anna fit ce que Victor désirait et attendit la réponse, qui arriva le jour de l'an, pour les étrennes des deux époux. Voici ce que disait la lettre du créancier :

« Madame Blanc,

» J'ai reçu votre lettre, par laquelle vous m'annoncez la maladie de votre mari et l'impossibilité où il se trouvera d'effectuer, le 15 février prochain, le remboursement des 10 000 francs qu'il me doit, et pour lequel j'ai reçu un avis légal.

» À cet égard, je ne puis m'engager à rien dans ce moment, et je me tiens pour averti. Le mieux sera donc pour vous d'être en mesure au jour fixé, et de m'apporter capital et intérêt en bonnes espèces d'or. »

— Eh bien, à la garde de Dieu ! dit Victor. M. Ribaud ne peut nous mettre à la rue du jour au lendemain. Nous avons tâché de faire pour le mieux ; il ne faut pas se tourmenter trop de cette affaire.

Mais au fond, le pauvre Victor était bien tourmenté.

Ce même jour, le docteur constata une légère amélioration dans la maladie. Il dit qu'il fallait redoubler de soins et de prudence, la bise commençant à souffler fortement. La garde couchait dans la petite chambre voisine ; Anna s'était établie dans celle de Victor, sur une espèce de grabat. Elle ne voulait pas entendre parler de dormir ailleurs et veillait une nuit sur deux.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi sans grand changement. Victor était

toujours comme une barre de fer. Il lui semblait parfois qu'il avait comme le mal de dents sur les articulations. On pouvait craindre qu'il ne devînt incurable, lorsqu'il se fit une crise heureuse. Une éruption générale amena le mal à l'extérieur, et dès lors on put espérer qu'il était sauvé, pourvu qu'il n'y eût pas de rechute. Le cœur d'Anna débordait de reconnaissance envers Dieu, et Victor aussi lui rendait grâces de toute son âme, bien qu'il exprimât peu ce qu'il éprouvait. La présence de la garde le gênait plus ou moins, et à l'ordinaire, un homme se tient sur la réserve, plus qu'une femme.

Dans ces circonstances, il eut enfin la visite du vieux monsieur de la chapelle des Terreaux.

— J'ai appris par votre docteur, dit-il à Victor, que vous étiez malade. Déjà, précédemment, j'avais eu l'idée de venir vous voir. Je regrette d'avoir attendu si longtemps à me mettre en route, mais c'est un peu loin de la ville. De chez moi ici, j'ai mis trente-huit minutes, montre en main ; oui, c'est bien un peu loin. — Votre propriété est jolie, bien tenue ; on voit que vous aimez l'ordre et pratiquez l'activité. Dieu vous a envoyé une épreuve, sans doute dans un bon but. Il faut tâcher de la recevoir sans murmure. Notre Père céleste a soin de tous ses enfants.

— Oui, monsieur, répondit Anna ; mais nous avons été bien seuls pendant le premier mois de la maladie de mon mari. C'est notre faute ; nous aurions dû nous mettre en rapport avec un pasteur, au lieu de rester à l'écart de tout secours religieux extérieur.

— Je parlerai de vous à l'un des nôtres, madame Blanc ; il viendra certainement vous voir.

— Merci, monsieur. Maintenant, avec le secours de Dieu, nous espérons que mon mari sera bientôt en pleine convalescence. Messieurs les pasteurs sont probablement très occupés et fatigués : il ne faut pas que l'un d'eux se fatigue encore davantage en venant ici parler mauvais temps. Plus tard, nous serons heureux de le recevoir.

— Il viendra certainement. Mon seul regret est de n'être pas venu plus tôt moi-même. Mais il est vrai que le chemin n'est pas des meilleurs quand on quitte la grande route. — Puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Bien obligé, monsieur, dit Victor ; nous avons le nécessaire.

— Au revoir donc, mon cher monsieur Blanc. Dieu vous guérisse le corps et vous tienne l'âme en paix. Vous savez sur qui nous pouvons et devons nous appuyer.

— Oh ! oui, répondit Victor avec simplicité ; sur Celui qui a compté les cheveux de notre tête.

— Il sera avec vous, je n'en doute pas.

Le bon, mais lent visiteur sortit. Avant d'ouvrir la porte de fer, il donna un coup d'œil général au jardin (la neige était partie), à la serre, aux dépendances et à la maison. Puis il finit par se dire à lui-même : — Cette Marjolaine vaut bien 15 à 18 000 francs ; elle prendra de la valeur dans la suite, pour peu qu'on bâtit aux environs. Si les Blanc avaient besoin d'argent, on pourrait très bien leur prêter 8 à 10 000 francs sur l'immeuble entier et faire là un bon placement. Ces gens ont de l'ordre, de l'activité. J'aurais peut-être bien fait de leur en parler aujourd'hui ; mais comme le mari est encore malade, et la femme sur le point d'avoir un enfant, il vaut mieux renvoyer à un temps plus opportun. — Je réfléchis que j'ai oublié de leur donner mon adresse. Il faut rentrer chez eux.

Il revint donc à la porte et l'ouvrit doucement. Anna était seule à la cuisine.

— Je reviens, madame Blanc, pour vous dire que je suis monsieur André Lionvet, du Mont-d'or, si vous aviez quelque message à me faire parvenir.

— Merci de la peine que vous avez prise, monsieur ; la garde-malade nous avait déjà dit votre nom et celui de votre demeure.

Cette fois-ci, M. Lionvet reprit tout de bon le chemin de la ville, et constata que, pour remonter chez lui, il fallait neuf minutes de plus que pour descendre de sa maison à la Marjolaine. C'était un excellent homme, généreux et plein de cœur, mais terriblement Vaudois pour la lenteur et le manque, d'activité pratique.

Quelle belle occasion de rendre service il avait perdue ! En même temps qu'il pouvait sortir les Blanc d'un embarras très grave, il aurait trouvé l'emploi solide d'un capital que, faute d'un bon placement, il avait déposé le jour-même à bas intérêt chez un banquier. C'est ce qui l'avait conduit aux réflexions précédentes. Il en faisait, du reste, assez souvent de semblables. Mais pourquoi aussi Victor n'avait-il pas profité de l'ouverture bienveillante de M. Lionvet ? Son premier sentiment d'amour-propre passé, il regretta beaucoup de ne pas lui avoir montré plus de confiance.

CHAPITRE XII

CHEZ M. MALGRAVE



Il ne restait plus que huit jours avant le terme fatal. Quoique beaucoup mieux et en pleine convalescence, Victor n'avait point pu encore s'exposer à l'air extérieur. Le docteur venait seulement de lui permettre de sortir pour quelques instants, dans le milieu du jour. Il poussa de bien gros soupirs, en voyant ses magnifiques chicorées à moitié pourries dans leurs sombres réduits ; et des centaines de choux de toutes espèces, couverts d'une moisissure noire dont ils seraient les victimes, si l'on ne venait bientôt les en débarrasser. Et bien d'autres plantes tout aussi malades ! Il faudrait un ouvrier pour faire les gros ouvrages, pendant que Victor se bornerait à semer les graines, à mesure que le terrain serait bêché. C'était une dépense d'au moins cent francs, non prévue dans le budget. Les frais de garde-malade, les remèdes, tout cela entamait fortement l'argent gagné pendant les sept premiers mois de leur établissement. Sur les 600 fr. qu'ils avaient encore, il fallait en prendre 450, pour l'intérêt échu le 15. Ils auraient ainsi bien de la peine à se tirer d'affaire avec le reste de la petite somme, jusqu'à ce que Victor pût retourner au marché, et le jardin fournir des primeurs. Mais l'argent d'Anna étant à Lausanne, Victor emprunterait à sa femme si cela était nécessaire. De ce côté-là, il n'avait pas d'inquiétude.

Ce qui, plus que jamais, le tourmentait, c'était l'obligation de se procurer le gros capital exigible dans une semaine, si absolument M. Ribaud ne voulait pas consentir à un délai. D'après les antécédents de cet homme sans pitié quand il s'agissait d'argent, on pouvait craindre qu'il ne voulût profiter de sa position de créancier et prendre immédiatement des mesures juridiques, toujours fâcheuses pour la réputation d'un débiteur.

Comme le temps était joli, les chemins bons, Anna dit quelle voulait se rendre une dernière fois à la ville, avant de se mettre au lit, ce qui ne pouvait plus guère tarder. Il fallait avertir la sage-femme ; c'était au reste la même personne qui avait soigné Victor pendant huit jours, et elle était déjà, en quelque sorte, engagée avec Anna.

Celle-ci allait donc partir, lorsque Victor lui dit :

— Tu ne voudrais pas aller jusque chez M. Malgrave ? Il ne sait probablement pas que j'ai été malade et doit être bien étonné de ne m'avoir pas aperçu depuis si longtemps, quoiqu'il m'eût dit de ne pas retourner chez lui sans avis de sa part. Il aura besoin de moi prochainement. Tu lui expliquerais notre position et le prierais d'attendre que je sois en état de travailler, ou tout au moins de conduire un ouvrier à ma place.

— Mais si, mon cher ami, j'irai bien volontiers. Je puis faire encore cela, sans me fatiguer trop.

— S'il te met sur la voie, parle-lui de l'emprunt qu'il nous faut faire, et demande-lui si peut-être il a découvert quelque chose à cet égard.

Anna se mit donc en route, marchant lentement à la montée, et allongeant ensuite le pas quand le chemin était plat. Il y avait un an à peu près que Victor était venu à la Côte et l'avait demandée en mariage. Aujourd'hui, elle se voyait sur le point d'être mère, ayant passé un hiver bien pénible, après six mois d'un bonheur complet. Les difficultés de la vie surgissaient de toutes parts pour elle et pour son mari ; mais sa foi en Dieu n'avait point faibli pendant l'épreuve, et celle de Victor s'était plutôt fortifiée.

Elle s'arrêta peu chez la sage-femme ; de là, elle se rendit à la pension Malgrave. M^{me} Malgrave la reçut et la fit entrer dans une chambre chaude, où elle lui apporta bientôt quelque chose à boire, pour la réconforter. En effet, on n'avait pas eu connaissance de la maladie de Victor.

— M. Mark est justement arrivé hier au soir, dit M^{me} Malgrave ; il a demandé de vos nouvelles et a dit qu'il voulait aller aujourd'hui à la Marjolaine. C'est un de vos bons amis. Il a été malade en Russie, et a fait dès lors un voyage en Amérique, d'où il arrive maintenant. Je vais lui dire que vous êtes là ; il sera bien aise de vous voir.

— Merci, madame.

Pendant l'instant où elle fut seule dans cette chambre, Anna soupira plusieurs fois. Mais ces soupirs étaient un soulagement pour elle. Il lui semblait que Dieu répondait à ses prières. Et combien Victor serait heureux d'apprendre que leur ancien protecteur était de retour !

M. Mark arriva bientôt, avec son même air sérieux, mais bon et cordial. M^{me} Malgrave le laissa causer avec Anna et s'en alla à ses affaires.

De question en question, M. Mark se fit raconter tout ce qui s'était passé à la Marjolaine depuis son départ de Lausanne. Il prenait un vif intérêt au sort de ces jeunes époux, si heureux lorsqu'il les avait quittés, et dès lors si éprouvés. La conduite et les propos de M. Ribaud lui firent lever les épaules.

— C'est un maniaque, dit-il ; votre mari n'aurait jamais dû se formaliser des absurdités qu'il lui a débitées. Tant que le titre n'était pas échu, et que vous payiez l'intérêt exactement, M. Ribaud ne vous pouvait rien. Maintenant, votre mari s'est mis entre ses griffes, et c'est fâcheux.

— Nous le sentons bien, monsieur, c'est une humiliation et un regret pour nous.

— Et alors, madame Blanc, pendant que vous étiez dans une si grande épreuve, que pensiez-vous de Dieu ? La foi n'a-t-elle pas fait naufrage ?

— Non, monsieur ; elle est restée debout. Dans mon angoisse, elle a été ma force, et elle le sera, s'il plaît à Dieu, jusqu'à la fin. Vous pouvez croire que j'en ai besoin dans ma position ; car si mon mari est maintenant à peu près guéri, mes jours, à moi, sont peut-être comptés. S'il me fallait partir demain pour l'éternité, sans l'espérance du pardon de Dieu et la certitude de son amour, je serais bien malheureuse. Mais cet espoir, cette ferme assurance, je les conserve comme un trésor.

— Je vous admire et je voudrais être croyant comme vous. Ma vie, je le sens, aurait un but : elle serait tout autre. Mais...

— Vous avez aussi été malade ? dit Anna avec ce tact si merveilleux qui la distinguait. Voyant que M. Mark n'achevait pas sa pensée, elle se garda bien de l'y forcer par une indiscrete question.

— Oui, j'ai eu la fièvre d'Orient à Odessa ; elle m'avait bien abattu. Le retour en Amérique m'a convenu. Puis, c'est toujours avec plaisir que je me retrouve en Suisse. — J'irai voir votre mari demain, si le temps continue à être joli. En attendant, dites-lui qu'il se tranquillise au sujet de sa dette. Si M. Ribaud se montre inexorable, j'arrangerai la chose, et je deviendrai, de cette manière, votre seul créancier. Adieu, madame Blanc, portez-vous bien.

M. Mark n'attendit pas même qu'Anna eût pu lui exprimer sa reconnaissance : il était déjà loin.

Anna vint saluer M^{me} Malgrave, qui se chargea d'informer son mari ; et bientôt la jeune femme se retrouva sur la route conduisant à leur demeure. Comme elle remerciait Dieu de la délivrance qu'il leur accordait ! Et comme, une fois de plus, elle admirait ses voies !

Victor fut tout de suite frappé de son air joyeux, lorsqu'elle ôta son

chapeau et vint, le sourire aux lèvres, l'embrasser sur les deux joues.

— Tu as fait bon voyage, lui dit-il. J'ai bien pensé à toi durant cette pénible course. N'es-tu pas bien fatiguée ?

— Non, la reconnaissance m'a donné des forces. Victor, M. Mark est arrivé, je l'ai vu : je lui ai tout raconté. Il te fait dire qu'il viendra te voir demain et que si M. Ribaud ne veut pas t'accorder un délai, il se chargera d'arranger l'affaire et deviendra ainsi notre seul créancier.

— Dieu soit béni ! dit Victor. Il me semble maintenant que je serais en état de travailler aujourd'hui. Laisse-moi aller nettoyer nos restes de légumes.

— Oui ! dans l'humidité de ces fosses ! ce serait bon pour te donner une rechute. Le docteur, que j'ai aussi rencontré, m'a dit que, dans huit jours, tu pourrais te mettre à tailler les arbres au soleil et à faire aussi de petits ouvrages, mais pas avant.

— Soit. Il faut apprendre à obéir et à se soumettre. Ah ! quel poids ce bon M. Mark vient de m'ôter ! Tu es bien sûre qu'il t'a dit cela ?

— Parfaitement sûre.

— M. Ribaud sera joliment attrapé, s'il a voulu nous jouer un tour de sa façon.

— Ne nous occupons plus de lui à ce point de vue. C'est un pauvre malheureux auquel tout manquera un jour, sans qu'il puisse rien emporter dans l'autre monde. Dieu veuille l'éclairer !

— Oui, je pense bien comme toi ; mais, vois-tu, c'est un affreux coquin, si vraiment il a cherché à nous exproprier. En réglant avec lui, j'aurai bien de la peine à ne pas le lui dire.

— Si tu m'en crois, tu ne lui diras rien de blessant ; ce sera, de ta part, beaucoup plus chrétien. N'oublie pas que c'est toi qui as voulu le rembourser.

— Je n'oublie rien, n'aie pas peur. — À quelle heure M. Mark viendra-t-il ?

— Il ne me l'a pas dit. Encore une chose, Victor, que je te recommande ; c'est de ne pas t'agiter, de ne pas te préoccuper trop vivement de ce qui nous arrive. Garde tes forces et ménage-toi. Dans quelques jours, qui sait ? demain peut-être, je puis être malade.

— Mais, ma chère enfant, j'y pense jour et nuit, sans t'en rien dire.

— Eh bien, tu feras mieux d'y penser moins et de m'en parler de temps en temps. Moi aussi, j'ai grand besoin d'être fortifiée ; un mot affectueux de ta part me fait toujours du bien.

CHAPITRE XIII

LE 15 FÉVRIER



Lorsque M. Mark ouvrit la porte de fer, Victor avait regardé déjà bien des fois de ce côté-là, pour voir s'il arrivait. Sa vue lui donna une espèce de saisissement dont il eut le temps de se remettre, car, avant d'entrer à la maison, M. Mark examina de près ce qui, au fond, était son œuvre à lui. Cela lui plut ; il avait l'air content lorsqu'il vint serrer la main à Victor et lui demander de ses nouvelles.

Ils causèrent assez longtemps, Anna allant et venant, et se mêlant aussi à la conversation.

— J'ai donc vu notre mur et le reste, dit M. Mark ; il me semble que mon idée n'était pas si mauvaise. La Marjolaine vaut bien aujourd'hui 3 ou 4000 fr. de plus que précédemment. Mais il vous faudra avoir la chèvre et l'âne dès le printemps.

— Aussitôt que cela sera possible, dit Victor.

— C'est donc mardi prochain, 15 du mois, que vous devez régler avec M. Ribaud. J'ai pensé à me rendre chez lui avec vous ; mais pour être sûr de le trouver, il faut lui préciser le moment de notre visite.

— Je lui écrirai.

— Vous dites qu'il faut une heure pour aller aux Epavardes. Faites-lui savoir que nous serons chez lui à midi. Je viendrai vous chercher.

M. Mark fut exact au rendez-vous. À onze heures, une petite voiture fermée attendait Victor à la grande route. Depuis quelques jours, il s'était singulièrement fortifié. Anna était encore sur pied, presque plus vaillante que dernièrement. La sage-femme était venue dîner avec elle, afin de ne pas la laisser seule à la maison. En chemin, M. Mark expliqua son dessein à Victor, relativement à la créance de M. Ribaud.

Avant d'arriver chez le vieux rentier, ils durent changer cinq ou six fois de direction, tant les chemins sont nombreux aux environs de

Lausanne. Tantôt il fallait gravir des pentes assez raides ; tantôt le cheval pouvait trotter sur de longs espaces plats. On voyait de jolies maisons sortir de terre un peu partout. Ici, le négociant s'est donné une retraite ; là, un charpentier équarrit les sapins du Jorat, puis les refend de long, à bras d'homme, pour en faire des poutres « *tout de bois sainq et sauf,* » dit-il. Ailleurs, le pépiniériste, l'horticulteur a fermé son clos d'une haute palissade contre laquelle des pêcheurs étalent leurs éventails. Sa maison, d'où l'on a une vue magnifique, possède un balcon au premier étage, loué à quelque jeune professeur dont les enfants courent déjà clans les allées du jardin. Le voici justement, l'heureux père ; il a donné trois ou quatre leçons dans la matinée. L'odeur du dîner le réjouit à vingt pas de l'habitation. En retournant à son travail, dans l'après-midi, il fumera un cigare ; cela le reposera. Puis il sera libre avant la nuit et passera la soirée avec sa famille.

Voici maintenant une demeure déjà ancienne ; les grands toits en tuiles rouges, les hautes cheminées que tiennent en respect des barres de fer, les marronniers séculaires dans la cour, attestent la main du temps. Que de choses elle a vues, cette maison ! Et les Bernois, souverains seigneurs du pays de Vaud, et la République helvétique ; et la naissance de notre beau canton, puis sa fraîche jeunesse, puis 1830 avec les quinze années paisibles qui suivirent cette époque ; puis enfin tout le reste de noire histoire contemporaine, avec nous-mêmes qui passerons demain. Plus loin, se montrent de gais villages sur le penchant de collines couronnées de bois ; des fermes toutes rustiques, de noires forêts et des prairies : — toujours et partout ce mélange de choses belles et utiles, de détails charmants ou grandioses, que le Créateur a semés sur notre pays.

M. Mark et Victor arrivèrent enfin chez M. Ribaud.

Le chemin traverse les *Épavardes*, campagne froide, dont la maison possède un toit qui s'arrête au bord du mur de façade. Deux grands peupliers plantés dans la cour, donnent à l'habitation un caractère de tristesse incomparable. Et cependant il y a de beaux arbres par là autour ; mais ils produisent sans doute des fruits âcres, toujours durs, et qui ont l'air de vous tomber sur la tête. Dans un étang dont la flaque verdoie à quelque distance, les grenouilles donnent jour et nuit des concerts à qui veut les entendre. Quand vient le soir, les crapauds sonnans des environs se mêlent à la symphonie.

Le char s'arrêta dans la cour. Une servante introduisit les arrivants. Madame Ribaud se retira pour laisser les messieurs à leurs affaires, et la conversation suivante s'engagea aussitôt.

— Monsieur, qui est étranger, dit Victor, a eu l'obligeance de m'amener en voiture, car c'est aujourd'hui ma première sortie. J'ai

été bien malade, mais je serai exact avec vous, M. Ribaud, au moins pour ce que je puis faire. Retenu au lit pendant près de deux mois, il m'a été impossible de me procurer le capital pour aujourd'hui. Je vous apporte l'intérêt, si vous voulez bien le recevoir, en attendant la somme entière, qui ne tardera pas à vous être remise. Ainsi que ma femme vous l'a écrit, si ce retard vous cause quelque perte, je la supporterai.

— Je ne puis recevoir l'un sans l'autre, répondit le créancier ; vous m'avez averti pour aujourd'hui, 15 février ; j'y ai compté et fait, en conséquence, emploi de mon argent. D'ailleurs, vous avez fait des changements à l'immeuble, sans me prévenir, comme si je n'avais pas une hypothèque en premier rang sur la Marjolaine. Maintenant, payez-moi le tout, capital 10 000 et intérêt 450. Alors, je vous rends le titre acquitté. Sinon, je ne reçois rien, et vous courez la chance d'une expropriation d'ici à deux mois.

— Mais pourtant, monsieur, reprit Victor, quand on ne doit pas d'intérêt et qu'un titre n'est pas échu, jamais on n'a vu poursuivre un débiteur, surtout si l'hypothèque a augmenté de valeur.

— C'est égal ; vous m'avez averti ; j'ai disposé de mon argent ; il me le faut en entier, aujourd'hui même, sinon, dès demain...

— Cela suffit, monsieur, dit M. Mark, qui jusqu'à ce moment n'avait pas ouvert la bouche ; vous êtes dans votre droit. Et puisque vous voulez absolument en user, voilà vos dix mille francs. Passez le titre à mon nom, Edwin Mark, de Baltimore. M. Blanc va vous compter 450 fr. pour l'intérêt. Reconnaissez. Il y a mille francs dans chaque rouleau, ajouta-t-il à mesure qu'il en sortait un de ses poches. Comme cet or vient de la Banque vaudoise, vous êtes sûr que les pièces sont bonnes. Je serai charmé d'être créancier à votre place, puisque c'est moi qui ai conseillé à M. Blanc de faire les réparations dont vous n'avez pas été satisfait.

— Mais, je ne comprends pas, répondit Ribaud tout interloqué en voyant cet alignement de rouleaux d'or, je ne comprends pas que vous placiez de l'argent en Suisse, quand il produit un intérêt beaucoup plus élevé dans votre pays.

— C'est vrai ; mais si cela me fait plaisir ? Je vous prie d'écrire vite les deux lignes en question au bas du titre, car je suis pressé.

— Il faut préalablement reconnaître les espèces. Mais, vraiment, je suis très étonné de ceci...

— Attendez, je vais vous aider.

M. Mark eut bientôt défait les paquets et couvert la table de pièces de vingt francs. Victor avait aussi étalé à part les siennes.

La subrogation étant écrite et le transfert du titre accepté par le

débiteur, Victor vit avec une joie infinie le papier passer des mains de M. Ribaud dans celles de M. Mark. Puis il reçut une quittance pour le paiement de l'intérêt. M. Mark sortit sans saluer. Victor allait en faire autant, lorsqu'il se ravisa.

— Monsieur, votre serviteur! dit-il.

— Bonjour! fit M. Ribaud, sans rien ajouter de plus.

C'était la première fois que pareille chose lui arrivait; et cependant, il prêtait et reprétait de l'argent depuis plus d'un demi-siècle. Sans enfants, n'ayant plus que peu d'années à passer en ce monde, il ne vivait que pour augmenter des biens dont ses héritiers feront sans doute un meilleur usage.

— Il n'est pas, au fond, très mauvais, dit M. Mark en revenant à Lausanne; il est plutôt bête et stupide.

C'est bien étonnant; mais moi qui ne crois guère à la Bible comme livre inspiré, je ne puis m'empêcher d'admirer de temps en temps quelqu'une de ses paroles. En ce moment, celle-ci me revient en mémoire: «Gardez-vous avec soin de l'avarice, car, encore que les richesses abondent à quelqu'un, il n'a pas la vie par ses biens.»

— Oui, monsieur; il y en a beaucoup d'autres encore, sur le même sujet. Mais vous, qui êtes riche, vous venez de nous tirer d'un immense embarras.

— Peut-être. Vous auriez cependant trouvé les 10 000 fr. à emprunter d'ici à quelque temps. Seulement, M. Ribaud était bien capable de faire prononcer l'otage de votre propriété, si vous n'aviez pu le payer dans les soixante jours à dater de demain. Moi, je suis réellement bien content du placement que je viens de faire. Vous payerez l'intérêt à M. Malgrave, qui saura toujours où me le faire parvenir. Nous voici vers votre chemin. Saluez votre femme et ayez-en soin.

— Je voudrais au moins vous exprimer notre vive reconnaissance, cher monsieur, et vous assurer...

— Assez, assez. Au revoir!

Comme Victor entra chez lui, la sage-femme lui dit de ne pas faire de bruit, si possible.

— Tout est bien allé, ajouta-t-elle aussitôt; le petit dort et la mère vous attend. Allez l'embrasser, mais ne la faites pas causer. Vous étiez à peine en route que votre femme s'est mise au lit.

Pour ces braves gens, le 15 février 1869 fut donc une heureuse journée. Ils en gardent le souvenir.

Cette année-ci, vers le milieu de mai, j'étais à Lausanne. Dans l'après-midi d'un beau dimanche, j'allai me promener du côté de la Marjolaine, dont je n'avais jamais entendu parler. Comment j'entrai

dans le chemin qui conduit à ce petit vallon, je n'en sais rien. Le fait est que je me trouvai tout à coup devant cette jolie maisonnette, devant ce mur de clôture encore neuf, enfin devant la propriété de Victor Blanc, jardinier. Je m'arrêtai vers la porte de fer, les mains derrière le dos, l'une sur l'autre, comme je les tiens habituellement, et je me mis à examiner ce qu'on voyait dans le jardin. Un petit garçon de deux ans courait déjà dans une allée, suivi par son père. Celui-ci le prenait de temps en temps dans ses bras et le faisait sauter en l'air, au grand plaisir du bonhomme, qui riait aux éclats. La mère arriva bientôt ; jolie femme d'une tournure élégante, quoique sa mise fut des plus simples.

— Victor, dit-elle à son mari, ce monsieur qui est vers la porte désire peut-être te parler. Va voir.

Le jardinier vint à moi et m'engagea à entrer. On m'a toujours accusé d'être un peu curieux ; je ne refusai donc pas l'invitation qui m'était faite de si bonne grâce. Je vis là une serre joliment garnie de plantes à vendre, sans compter celles qui servaient à la reproduction. Contre les murs, des pêchers et des abricotiers de trois ans garnissaient déjà bien le treillage. Au bas du clos, j'aperçus une pépinière. À quelques pas de nous, j'entendis bêler une chèvre dans un petit bâtiment très propre à l'extérieur.

— Elle a deux chevreaux depuis quelques jours, me dit M. Blanc, c'est pourquoi elle se fait entendre.

— Je vois que tout est en ordre chez vous, dis-je à mon tour. Vous êtes des gens heureux ?

— Oui, monsieur, Dieu soit béni. Nous avons eu aussi, à notre début, bien des tracas et des misères.

— Tous les hommes en ont leur part, continuai-je. Nous sommes dans un monde où le mal existe partout à côté du bien. C'est comme les chenilles sur les roses, et les vers blancs à la racine des fraisiers.

— Ce n'est que trop vrai, fit le jardinier.

Je lui demandai s'il vendait des graines potagères. Il me dit qu'oui.

— Je reviendrai demain ou après-demain, pour en acheter quelques petits paquets.

— À votre service, me répondit-il.

Je retournai chez les Blanc plusieurs fois, et toujours avec un nouveau plaisir. Comme leurs cousins de La Côte me connaissent, cela facilita nos rapports. Par ces derniers, j'appris bien des détails sur Anna et sa mère, et aussi sur Victor Blanc. Un jour, j'apportai à la Marjolaine une lettre qu'ils me donnèrent, au moment où je passai devant leur maison. Peu à peu, Victor et sa femme me racontèrent l'histoire de leur établissement à Lausanne ; et comme leur récit

m'intéressa vivement, je demandai la permission de l'écrire, pour de simples lecteurs tels que moi. Ils y consentirent, mais, bien entendu, sous la condition que je changerais les noms de tous les personnages et celui de l'habitation.

— Soyez tranquilles, leur répondis-je ; vous verrez que pas une âme ne vous reconnaîtra.

Et voilà comment j'ai pu, à mon tour, raconter ici l'histoire de la Marjolaine.

UNE MATINÉE D'AUTOMNE

SIMPLE CROQUIS



'était vers la fin d'octobre. Le soleil venant de paraître au-dessus des Alpes, faisait resplendir le Mont-Blanc, le glacier du Buet, et les aiguilles de la dent du Midi qui ressemblent à une scie renversée. À la suite de fortes pluies, le temps avait fraîchi. Une ceinture de neige nouvelle descendait à mi-hauteur des Alpes et couronnait aussi les points les plus élevés du Jura. Le lac était blanc, comme une plaque de métal poli ; la plaine ruisselait de rosée sur les blés verts et les pâturages, mais les pentes de nos grands bois montraient déjà leurs teintes de pourpre et d'or. La rivière mugissait au fond du vallon, débordant autour des frênes et des tilleuls. Passant avec rapidité sous les voûtes des ponts, elle forme, dans ces moments de violence inaccoutumée, des brisants sur les gros blocs de pierre et jaillit en poussière qui s'irise aux rayons du soleil. — La buse silencieuse, établie à la pointe d'un vieux cerisier émondé, avait l'œil au guet sur les souris des champs, pendant que des volées d'étourneaux passaient avec vitesse dans la direction du sud.

— Quelle belle matinée ! me dis-je, et comme il serait agréable d'aller au bois ? Les premières bécasses doivent être arrivées ; là-haut, sous ces feuillages colorés, il me semble les entendre se lever au bord des sentiers et battre de l'aile dans la ramée.

Au lieu de monter au Jura, je descendais à la plaine, mon paletot boutonné jusqu'au menton, et sans autre arme à la main qu'un bâton de chêne. Il ne pouvait être question de chasse pour moi ce jour-là ; mon tour viendrait plus tard. — La première rencontre humaine que je fis en chemin, fut celle d'un ivrogne. Il sortait d'un cabaret, le

bonnet sur l'oreille et l'air décidé à faire le *crâne* dans la rue. On sentait qu'il y avait un reste de troupier sous cette vieille redingote ; mais le vin nouveau parlait plus haut que la volonté de marcher droit devant soi. Comme c'était lundi, je ne trouvai rien là d'étonnant. Les passants souriaient du triste état de cet homme, sans se donner la peine de réfléchir que le vrai coupable était surtout celui qui ne craint pas de vendre le poison à forte dose pendant la nuit et jusqu'au point du jour. Devant la grande auberge du village en question, des hommes inoccupés faisaient groupe et parlaient sans doute de choses intéressantes. À sept heures du matin, par un air aussi vif, on ne se tient pas là pour conter des babioles. Les hommes sont trop graves et trop sages, pour employer en discours pareils un temps précieux !

Plus loin, je m'arrêtai devant un moulin situé au bord de la route :

— Alphonse ! criai-je au meunier, allez chercher un sac de froment chez moi ; mais vous le moudrez mieux que le précédent, sinon je vous quitte. Faites de la *grise* et pas trop de son.

— Bien, monsieur, bien ; répondit l'homme au bonnet blanc, d'un air vraiment honnête et sans doute parfaitement décidé à me contenter.

Comme c'est joli, un moulin, situé en pleine campagne ! Dans une ville, c'est quelque chose d'affreux. Mais au fond d'un petit vallon, au bord d'une prairie, à l'angle d'un bois, même au bord d'un chemin, comme c'est pittoresque ! Toujours de l'eau, de la fraîcheur et de la vie. Et puis, voilà une industrie dont il est impossible de contester l'utilité absolue. Moudre le blé de son prochain, le rendre en belle farine, aller et venir d'un village à l'autre et de maison en maison ; en automne, faire le cidre ; en hiver, l'huile de noix ; quel doux métier, quelle occupation bienfaisante ! Les meuniers sont-ils, en général, pieux ? je l'ignore. Peu d'hommes ont autant de loisirs pour la méditation solitaire. Ils veillent très tard. Lisent-ils de bons livres en surveillant la meule et la trémie ? À leur place, il me semble que je passerais des heures délicieuses de cette manière.

Depuis que je marchais, le soleil s'était déjà un peu élevé, les laitiers revenaient de la ville ; le bétail se rendait au pâturage ; les laboureurs encourageaient leurs bœufs dans le sillon. Je rencontrai un chasseur. Ah ! pensais-je, en voici un qui va au Jura :

— Votre serviteur, monsieur, me dit-il.

— Monsieur, votre serviteur ! répondis-je ; vous trouverez *de la bécasse* aujourd'hui. La pluie d'hier, et cette couronne de neige que nous voyons en avant de la Dole l'auront fait descendre.

— Il y en a encore très peu. Jusqu'à présent, je n'en ai vu que deux, une en plaine et l'autre à la montagne. Comment se comporte votre chien cette année ?

— Mal, je suis fâché de le dire. Il a une activité dévorante et chasse toujours au galop, en sorte qu'il marche sur la première bécasse trouvée comme sur les feuilles mortes. Je ne vais pas assez au bois pour le fatiguer. Du reste, il a de l'appel et bat bien le fourré.

— Que le mien n'a-t-il les défauts du vôtre ! Figurez-vous qu'il est paresseux, lâche et même quinteux. En de certains moments, comme par exemple à la remise d'une bécasse, il refuse d'entrer au bois si je n'y pénètre pas le premier devant lui. Votre Bello a de l'avenir, soyez-en certain. À trois ans, il ne peut avoir la prudence d'un chien consommé. Je vous salue, monsieur.

— Monsieur, je vous salue.

De telles conversations ne laissent pas d'être intéressantes ; elles ont quelque chose d'élevé, de vraiment distingué, quand on se borne à parler d'un chien, braque ou épagneul, poitevin ou normand ! Du reste, je prie le lecteur de croire que nous eussions pu, le chasseur et moi, parler d'autre chose.

Un peu plus loin, nouveau Nemrod se dirigeant du côté des bois. Le précédent menait son épagneul en laisse, de peur qu'il se fatiguât inutilement avant d'arriver aux terrains de chasse ; celui-ci laissait courir son grand poil-ras le long des haies et dans les prés voisins. Un cigare à la bouche, l'air matador, il passa raide à côté de moi. — Passe, je passe aussi. D'inconnu à inconnu, même en un pays de bienveillance comme le nôtre, la civilité se résume à peu de chose, c'est-à-dire à rien du tout.

En ce moment, j'entendis un lancer de lièvre dans les vignes à ma gauche. Deux chiens ardents *déqueulaient*⁴ sans relâche à la poursuite du fugitif, qu'ils avaient sans doute vu d'assez près. Au bout de peu d'instant, j'entendis un coup de fusil sur les hauteurs des coteaux, puis un second, et je vis un objet noir se baisser près d'un mur. Quoique à grande distance du lieu de la scène, je compris très bien ce qui s'y passait. L'objet noir était un homme « qui mettait le lièvre tué dans son sac. Pendant qu'il rechargeait son arme, un sien camarade venait le rejoindre, fusil au dos, de ce pas bien connu du chasseur qui sait que tout est fini. Les chiens étaient muets.

Pauvre infortuné lièvre ! celui-là, du moins, n'avait pas eu les angoisses prolongées d'une chasse forcée pendant quatre heures. À peine lancé, la fatalité l'avait conduit à portée de son ennemi. Encore un de moins dans la plaine, pensai-je. Le dernier sera tué dans peu d'années. Ceux du Jura seront ensuite attaqués régulièrement, et l'espèce tout entière disparaîtra de notre pays. Déjà main-

4 - [NdÉ] Au Québec, le verbe *déqueuller* est devenu synonyme de vomir...

tenant, il n'y a plus guère qu'un lièvre, là où l'on en trouvait dix il y a un quart de siècle. Avec deux cents porteurs de permis de chasse et beaucoup de braconniers, dans un district de trente-deux petites communes, comment le gibier à poil, qui est sédentaire, pourrait-il être conservé ? Non, les lièvres seront exterminés jusqu'au dernier, et cela prochainement, comme on a exterminé les fauves de grande race. On continuera néanmoins à prendre des permis de chasse, car la passion subsiste en dépit des impossibilités ; mais on ne tuera plus de gibier à poil.

Pendant que je me livrais à ces réflexions qui, pour être d'ailleurs très justes, trahissaient le regret de ne pas courir les bois après les bécasses, trois ou quatre coups de fusil s'étaient fait entendre sur le même coteau, témoin de la mort du lièvre. Les deux hommes noirs allaient et venaient dans les échelas : que pouvaient-ils tirailler ainsi entre les ceps de vigne ? Bon ! voilà encore deux nouvelles détonations : seraient-ils bien capables, avec un lièvre dans le sac, de jeter leur poudre aux alouettes ? Je m'arrêtai pour en avoir le cœur net.

Au même instant, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans sortit d'un chemin creux qui rejoignait la grande route à cet endroit : en quelques pas il se trouva devant moi.

— Je ne sais pas sur quoi ces chasseurs tirent là-haut, me dit-il, mais voilà pas moins de huit coups de fusil que j'entends *dépis* un quart d'heure.

Ce mot *dépis*, qui signifie *depuis*, me dit que j'avais à mes côtés un Savoyard du Chablais.

— Ma foi, reprit-il encore, je crois que ces chasseurs sont des maladroits ou des imbéciles.

— Ils ont déjà un lièvre, dis-je, tout en continuant à les suivre du regard.

— Parbleu ! fit mon Savoyard, voilà leur affaire. Ils tirent sur des *pattes noires*, qu'on appelle chez nous des *fia-fia*. Tenez ! en voilà un vol qui tourne sur leurs têtes ; elles viennent de notre côté : les voici.

Effectivement, les grives à pieds noirs passaient près de nous en poussant leur cri : *tatia ! tatia !* Elles volaient lentement, sans but distinct, comme font les oiseaux descendus des montagnes pour passer l'hiver à la plaine. Les litornes n'émigrent jamais bien loin.

— Chez nous, me dit le jeune homme, qui réglait déjà son pas sur le mien, — chez nous, quand les *fia-fia* descendent, on dit qu'il ne fait plus bon là-haut.

— En effet, vous avez de la neige à mi-côte sur les Alpes.

— *Ils* sont difficiles à tirer. Pour bien faire, il faudrait être trois : deux vont les chasser et tâchent de les faire passer dans l'angle du troi-

sième. Si les pattes noires ne vont à l'un, elles vont à l'autre. Mais il vaut encore mieux travailler la terre et laisser courir les *fia-fia*.

— Vous avez bien raison, répondis-je.

Cette réflexion de mon compagnon me donna l'idée de l'examiner un peu mieux que je n'avais fait d'abord. C'était un garçon bien découplé, de taille moyenne. Un vieux feutre gris, à bords relevés tout autour et à fond arrondi, couvrait une tête garnie de cheveux châtains. Les traits du visage réguliers, le nez fin, légèrement gravé de petite vérole, le front élevé mais carré, le visage maigre, une belle moustache brune en diminutif des grands crocs du roi d'Italie, et l'impériale française au menton. Cravate noire sur une chemise grossière, blouse bleue assez courte, pantalon de futaine crottée, souliers terreux, tel était le costume du jeune homme. Il portait à la main un vieux tronçon de parapluie qui lui servait de bâton. À la bouche, cela va sans dire, la petite pipe en racine de bruyère qu'on fabrique à Saint-Claude. Qui donc, parmi les jeunes fumeurs de notre époque, ne la porte avec satisfaction ?

— Vous êtes de l'autre côté du lac ? lui demandai-je, pour entrer décidément en conversation.

— Oui, des environs de **.

— On dit que le gibier est abondant de vos côtés.

— Ah ! *pauvre ami*, me répondit-il de l'air le plus ouvert du monde, on l'a joliment *destruit* depuis quelques années. Si cela continue, il n'y en aura bientôt plus. Mais c'est que des messieurs du canton de Vaud et de Genève viennent s'établir chez nous, pour deux ou trois semaines et *riflent* tout ce qu'ils peuvent attraper. L'automne passé, il en vint trois, avec deux chiens : en ont-ils tué, des lièvres ! ça faisait pitié. Et puis, c'est que nous en avons pas mal non plus, de chasseurs, nous autres ! et des braconniers ! Il faut voir ça, que ça fait honte. Des *fainiants*, que ça court jour et nuit au lieu de travailler. Nom d'un nom ! ça me met en colère, quand j'y pense.

— Vous avez traversé la campagne de monsieur X. tout à l'heure ; travaillez-vous peut-être chez lui ?

— Non ; mais je suis en connaissance avec le vigneron, et j'ai passé la nuit chez lui : une vie de bandit, quoi !

— Et où allez-vous en ce moment, si on peut vous le demander ?

— Je m'en vas chez nous. Oui, reprit mon jeune compagnon au bout d'un instant de silence, je rentre à la maison. — Ah ! quand j'y pense, ça me met en colère, mais je veux vous raconter ça :

Nous sommes trois frères, monsieur, trois forts gaillards. Je suis le plus jeune et j'ai vingt-cinq ans. Il y en a un qui est au service du roi ; celui-là n'a pas voulu être français : il a 500 francs à manger par an,

c'est un homme heureux. Mon père est riche ; il a seulement trop de bien : trop, ce n'est pas le mot ; quand on est vieux, c'est bon d'avoir quelque chose ; mais quand on est jeune et fort, il n'est pas nécessaire de posséder tant de terrain. Nous avons fait encore un héritage de passé trente-cinq mille francs, il y a quatre ans, et nous en avons déjà pour le moins autant. Eh bien, donc, nous sommes trois garçons et une sœur. L'aîné est un... qui n'a de goût que pour la chasse. Il ne bat pas le coup à la maison. Tout l'hiver, et souvent par des *cramines* du diable, il rôde les bois et les champs. C'est à vous dire qu'il peut se lever à minuit ; il prend son fusil, ne met pas seulement une veste, et s'en va ainsi *crever* des heures dans quelque vigne ou au coin d'un bois pour y attendre les renards. Quoi ! ça fait pitié, rien que d'y penser. Moi, ça ne me va pas, ce commerce. Je suis seul pour travailler et ça me dépîte. Alors, je me mets dans des colères, comme si c'était midi.

Cet été, au mois de juillet, on faisait la moisson. Voici un jour de pluie : mon gaillard prend son fusil et nous plante là. Le lendemain, beau temps ; notre compagnon ne reparait pas. Mon père me dit comme ça : — Albert, il faut prendre un ouvrier : — Eh bien, c'est bon ! que, je dis : il faut prendre un ouvrier pendant que l'autre s'amuse ! ça ne me va pas ! — Que veux-tu qu'on y fasse ? me dit-il, puis qu'il est comme ça ? on ne peut pas laisser la moisson.

Nous prenons donc un ouvrier, et onze femmes. Pendant deux jours on a rondement travaillé. Quand le blé est rentré dans les granges, voici mon compagnon qui revient, tout traîné, comme un vagabond. Ma foi, je n'étais pas de bonne humeur. La moutarde me monte au nez : je lui vas dessus... L'autre ne me couche-t-il pas en joue avec son fusil ! moi, je croyais qu'il était chargé. J'empoigne son arme que je casse comme une allumette sur les plateaux de la grange, et après ça je lui donne une raclée dont il se souviendra toute sa vie... Voilà qui est bon. Mon père arrive : — Albert, qu'il me dit, tu as tort ; tu ne devais jamais casser le fusil de ton frère : un bon fusil double comme ça ! Et puis, ton frère est l'aîné ; tu devais le respecter.

— Ah ! il faut respecter les *fainiants* ! eh bien ! pas tant d'affaire ! Je vais aller me promener aussi : travaillera qui voudra !

Là-dessus, je prends trois chemises sous mon bras et je quitte la maison. Il y a quatre mois que je n'y suis pas rentré. Ils ont eu beau m'écrire ; jusqu'à présent, ils n'ont fait que dépenser leur papier.

— Mais vous retournez chez vos parents, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ; j'ai assez de cette vie de rôdeur.

— Et qu'avez-vous fait pendant ces quatre mois ?

— J'ai travaillé comme ouvrier, tantôt ci, tantôt là ; une semaine

chez l'un, une semaine chez l'autre. Mais c'est un métier de rien du tout ; j'en ai honte, quoi ! Aller battre le pavé au Molard et se traîner de campagne en campagne, toujours mal habillé, presque en guenilles ! On gagne bien pendant six jours ; le dimanche on se grise comme des pantins et le lundi on est tout chose, comme si c'était midi. Hier, j'ai reçu encore une lettre dans laquelle ils me disent de retourner. Il faudra voir comme c'est fait chez nous. Si j'y avais été ce mois d'octobre, on aurait tout semé, tandis que le blé est encore la moitié dans les sacs. Hier, dimanche, on était par là une troupe au cabaret, et je dis comme ça, que l'état d'ouvrier de terre était un métier de rien du tout ; qu'au moins les domestiques sont *réduits* quand l'hiver arrive, tandis que l'ouvrier est mis sur le pavé dès qu'il fait mauvais temps. Or, il y en avait là un qui me dit : Me paraît que tu es encore un de ces braves égoïstes, toi ; de ceux qui ne pensent qu'à eux. Quand on est ouvrier, on gagne bien pendant l'été, on vit bien, on s'amuse avec les autres : moi je te dis que les domestiques sont comme des chiens ; il faut qu'ils restent attachés à leur cahutte. — C'est bon, tais-toi, que je lui répondis : ce que tu dis là ou rien, c'est la même chose. Est-il possible que les gens soient aussi bêtes !

Et tout en me faisant son histoire, telle que je viens de la raconter, mon compagnon de route avait l'air très satisfait de lui-même. Il s'était approuvé d'avoir quitté la maison paternelle ; il s'approuvait beaucoup d'y rentrer, après quatre mois de punition volontaire. La vie de *bandit*, comme il la nommait, ne lui allait plus ; il pensait sans doute que son frère et son père étaient suffisamment punis par son absence prolongée. Quelle manière sauvage de prendre la vie, et quels rapports journaliers entre parents et enfants ! Avant de nous séparer, je lui fis cette question :

— Est-on plus content de la nouvelle administration que de l'ancienne, dans votre pays ?

— Il y en a *d'un et d'autres*, me dit-il ; mais ce qui est certain, c'est qu'avant d'être français nous avons plus de liberté. Nous autres garçons, on pouvait aller d'un village à l'autre, en chantant, toute la nuit. À présent, depuis les neuf-dix heures, tout est fermé et c'est fini. Pour la conscription, nous sommes plus chargés que lorsque nous étions Piémontais. La France est grande ; eh bien ! malgré ça, les bons numéros sont toujours plus petits. Il y en a qui prétendent que ça va mieux qu'autrefois ; mais ces gens-là sont des blagueurs ; on les laisse dire. C'est comme je leur disais : pour en parler, il faut savoir lire et écrire, autrement, c'est comme si c'était midi.

Nous allions nous quitter :

— Eh bien, dis-je au Savoyard en le saluant, cela fait plaisir de vous

voir reprendre le chemin de la maison. Si dès à présent vous faites bien, vous trouverez bien.

— Je vous remercie.

Le jeune homme se dirigea du côté des petits bateaux qui traversent le lac, et je me rendis à mes affaires. J'aurais voulu avoir quelque bon livre à lui donner, mais surtout je regrettais de ne lui avoir pas parlé avec plus de sollicitude chrétienne. Peut-être eût-ce été sans résultat ; mais pourquoi ne pas répandre toujours la vraie semence de l'Évangile ? Je m'en voulais beaucoup de ma lâcheté à cet égard. Il est vrai que je laissai le jeune homme raconter son histoire, dont la forme et le fond m'intéressaient vivement. Ce fut lui qui parla, presque tout le temps que nous fûmes ensemble. Je ne lui demandai pas même son nom, que je ne connaîtrai jamais, et lui n'en saura pas davantage sur mon compte.

Pendant qu'il faisait la traversée du lac, je reprenais la direction de mon village, par un chemin différent de celui que j'avais suivi en venant à la ville. Le premier, passe sur la voie ferrée ; le second, dessous, ce qui fait qu'on doit monter davantage en allant à pied. Je marchais lentement, tout occupé de ce que se diraient les deux frères quand ils se reverraient sous le même toit. Le braconnier était bien la cause première de cette grande désunion : toute passion de ce genre est folle autant que pernicieuse. Mais la colère du frère cadet valait-elle beaucoup mieux que la paresse et les fantaisies de l'aîné ? C'est donc une chose trop certaine : partout l'homme délaisse le vrai chemin du bonheur pour céder à de mauvais instincts ou s'attacher à la poursuite d'une chimère. Pour l'un, c'est l'argent ; pour un autre, le vin ; pour celui-ci d'ignobles passions qui l'abrutissent ; pour celui-là une gloire qui l'enivre et l'éloigne de Dieu.

Machinalement je levai les yeux. À soixante pas de moi, galopait un lièvre dans ma direction. Il me vit, fit un crochet de quelques toises et sauta dans le champ voisin par-dessus un tas de gravier déposé au bord de la route. À l'instant, j'entendis les voix des chiens qui suivaient la piste. Je les reconnus pour les mêmes que j'avais entendues en descendant de l'autre côté, deux heures plus tôt. Ils furent là en peu de minutes, trouvèrent le défaut du lièvre rien qu'au vent, et le menèrent grand train dans les vignes, où le pauvre animal faisait de périlleuses randonnées. À la croisée d'un sentier, je trouvai le maître de la chasse, un étranger qui m'était complètement inconnu.

— J'ai retourné votre lièvre plus bas, lui dis-je.

— Merci, monsieur. Je crois qu'il doit sortir ici, car c'est un lièvre qui va au bois. Nous en avons un de ce matin ; le second est perdu, et celui-ci s'est levé devant les chiens tout à l'heure.

Il y en a donc encore pas mal dans ce coin de pays, pensais-je en poursuivant mon chemin. Mais, je comprends : ces lièvres, cachés dans les vignes jusqu'au moment de la récolte, vont maintenant être tués jusqu'au dernier.

Dix minutes plus haut, je rencontraï un vieillard de ma connaissance :

— C'est dommage, me dit-il, que vous n'ayez pas votre fusil ; un lièvre vient d'entrer dans cette vigne, tout doucement. Personne ne le poursuit ; vous le trouveriez sans peine.

— Il n'y restera pas longtemps tranquille, répondis-je ; attendez seulement à demain. La meute, qui chasse plus bas, l'aura bientôt découvert.

— C'est précisément pour cela qu'il faudrait le chercher aujourd'hui. Nous n'avons plus que celui-ci dans nos environs. Les * * ont tué l'avant-dernier l'autre jour, en sorte que la campagne est bien débarrassée de ces pauvres petites bêtes.

— Je ne tiens pas à l'honneur de tirer ce coup de fusil ; si j'avais le temps de chasser aujourd'hui, j'irais chercher les bécasses dans les bois. Comme ces oiseaux sont répandus sur toute la terre et difficiles à tuer, on peut penser que l'espèce se conservera dans nos montagnes, où ils ne font, du reste, que de courtes haltes au printemps et en automne.

À partir de là, je ne vis plus de lièvres, mais des volées d'oiseaux voyageurs, pigeons sauvages, vanneaux, pluviers dorés, qui tous traversaient l'espace, du nord au sud. Le brouillard traînait au flanc des Alpes, mais le ciel était pur, le soleil éclatant. Nos grandes lisières de bois, les chênes, les châtaigniers, les pentes immenses du Jura, tout resplendissait des plus chaudes couleurs de l'automne. Et, comme à sept heures du matin, la rivière, en bouillonnant, descendait son étroit chenal bordé de feuillages. Les vaches rumaient, couchées sur le gazon. De loin en loin, la fumée des feux entretenus par de petits bergers, s'échappait en fusées bleues, qui s'évanouissaient au-dessus des noyers. L'écureuil faisait sa dernière cueillette de fruits pour la saison froide, pendant que le geai goulu risquait de s'étouffer en avalant un gland presque aussi gros que sa tête.

Le jeune Savoyard abordait sans doute de l'autre côté du lac, au moment où je frottai la semelle de mon soulier sur le raclepiéd de ma demeure. Pour lui comme pour moi, *c'était midi*, bien positivement.

LES TAUPES D'UN JARDIN



Depuis quelques années, on a beaucoup discuté sur les taupes noires; on s'est même, je crois, disputé en plus d'un endroit à leur sujet. On a écrit je ne sais combien d'articles sur ce petit Carnivore aux mœurs souterraines. Des auteurs affirment qu'il ne faut pas le détruire, puisqu'il rend d'excellents services à l'agriculture, en se nourrissant de nombreuses larves d'insectes; d'autres auteurs, mais surtout les ouvriers faucheurs, disent qu'il est urgent d'avoir des taupiers pour se débarrasser de l'insolent mineur qui rejette où bon lui semble la terre de ses galeries, sans s'inquiéter du dommage qu'il cause à l'herbe et au tranchant de la faux. À leur point de vue particulier, auteurs, propriétaires et ouvriers ont raison. — Mais les taupiers ont beau mettre des collets de fil de fer, les cultivateurs étendre la terre des taupinières, les derbons n'en reviennent pas moins dans les lieux qui leur plaisent, malgré l'effrayant spectacle de ceux d'entre eux qui sèchent au soleil ou pourrissent à la pluie, suspendus par une patte de devant à la baguette de coudrier qui leur donna la mort.

Il est de fait que la taupe noire, quelque opinion qu'on se fasse d'elle, quand elle travaille en pleine campagne, est un véritable ennemi de tout propriétaire d'un jardin ou d'un plantage de légumes, dès qu'elle vient y fouiller, soulever la terre ou les jeunes plantes, ensevelir le cœur d'un pauvre chou dans un tumulus de sa façon. Alors il n'y a pas de sympathie pour elle qui tienne. Le jardinier lui fait la guerre, au risque de bouleverser à moitié le meilleur de ses semis ou le mieux garni de ses carreaux. Pour mon propre compte, d'avoue que je me suis parfois mis en grande colère contre elle, et que si j'avais pu la prendre sur le fait dans son travail, je lui eusse bien cassé le nez avec ma bêche. Du reste, je me suis accordé cette satisfaction plus d'une fois, sans ménager mes carottes ou mes laitues. — Quand

j'étais parvenu à faire voir le soleil au petit monstre velu, je chantais victoire. — Hélas ! deux jours après, la galerie était reprise par quelque parent de la défunte, et taupinières de recommencer ! — C'est pourtant bien joli, bien propre, une taupinière toute fraîche ! Comme la terre en a été ameublie, passée à la claie, divisée et amincie par ce fin museau et par des mains faites exprès pour la débayer !

La taupe grise, le campagnol, ne tamisent pas la terre à ce degré-là, et n'en font pas de si gros monticules. C'est à peu de profondeur qu'ils pratiquent leurs chemins, véritables dédales où eux seuls savent se reconnaître, et où ils font entrer l'air extérieur par une ouverture toujours libre. On les prend avec des pinces de fer tenues ouvertes par une plaque de métal ; mais encore faut-il connaître le bon moment pour placer ces perfides tenailles à l'entrée du souterrain. Tous les temps ne sont pas bons pour cela, ni toutes les heures du jour. Il y a deux ans, un homme assez entendu dans cet *art* de trappeur, prit vingt-cinq de ces rongeurs sous l'ombrage du grand noyer situé à peu de distance de ma demeure. Deux ou trois matinées lui suffirent pour opérer cette destruction. L'engeance rousse aux fortes dents ne s'y est pas réinstallée. Elle a été chercher fortune ailleurs, après avoir détruit mes artichauts jusqu'au dernier et même attaqué les racines des cardons épineux.

À cette époque-là, les taupes noires venaient souvent bouleverser mes deux ou trois jardinets en terrasses. Elles arrivaient du verger placé plus bas, et passaient par-dessous les fondations des murs de soutènement pour *pousser* tout à coup au beau milieu d'un semis délicat. Pas moyen de tendre une trappe au passage invisible, trop profond et presque introuvable. Dans le jardin, elles ne se prenaient pas. Il aurait fallu s'y tenir constamment, armé d'une longue bêche. Cela m'ennuyait beaucoup, parfois me donnait presque du noir, bien que certainement le dégât causé par les taupes n'en valût pas la peine.

Eh bien ! depuis deux ans, pas une seule taupe noire n'a reparu dans mes carreaux, ni même dans les sentiers pratiqués entre eux. Le voisin en a eu dans son jardin ; moi, pas une. Et je n'ai point cherché à les détruire, pas même à les éloigner. Comment m'y suis-je donc pris pour obtenir un résultat aussi complet, aussi remarquable ? Je vais vous le dire, mon cher lecteur.

Mais d'abord, quand on fait une découverte réelle, dont l'emploi peut être utile à des milliers, à des millions de nos semblables, il est d'usage de prendre un brevet d'invention. C'est un droit que tous les inventeurs s'empressent de faire constater, et qu'on ne peut leur refuser, du moment que toutes les preuves sont fournies. Cette réserve

faite, j'exhibe en public mon secret.

Quand j'étais enfant, c'est-à-dire un garçon de douze ans, j'allais pêcher à la ligne, chaque fois qu'on me le permettait. — À l'embouchure quasi-dormante d'une rivière, je prenais des carpes le long de grands joncs verts sortant de l'eau ; dans le lit même du ruisseau, on pouvait trouver un ombre d'assez belle taille pour ma ligne ; enfin, à l'endroit où le courant se mêlait au lac, il y avait de temps en temps une compagnie de perches, dont les plus grosses pesaient demi-livre. Heureux les garçons pêcheurs dont l'arrivée tombait juste sur le passage de ce banc de poissons, et dont la boîte aux vers était bien garnie ! Parfois, c'était assez difficile de se procurer les dits vers. Avec quelle satisfaction nous saisissions les plus beaux, ceux d'un rouge brun, aux anneaux résistants, barbelés près de la tête et dont la vie était dure et active ! Mais, je le répète, il était difficile d'en trouver, surtout quand la sécheresse régnait dans la contrée. Si la disette était complète, on se rabattait sur les grillons, sur les sauterelles, insectes moins attirants que les lombrics et peu propres à dissimuler l'hameçon. En ce temps-là (c'est ancien comme les rues), nul de nous ne savait qu'on peut pêcher avec les mouches artificielles.

La première jeunesse ne dure pas longtemps, bien qu'il semble aux enfants qu'ils ne pourront jamais se débarrasser assez vite de ses entraves. Lorsque je dus prendre la faux et les autres outils du campagnard, conduire la charrue, semer le blé ou porter la brante, adieu la pêche au bord du lac ! Je n'y pensai plus durant trente ans, quarante ans. Pêcher à la ligne ? allons donc ! ce n'était plus qu'un vieux souvenir, sorte de fossile de l'esprit. Quand je voyais nos garçons partir pour un ruisseau voisin, avec des hameçons, des fourchettes, des cerceaux à écrevisses, j'en levais les épaules de pitié, comme si, à leur âge, je n'eusse pas fait le même métier.

Mais l'homme peut redevenir enfant très tard, même quand il porte des cheveux gris ou n'en a plus, ce qui est encore assez commun. — Moi, je suis tombé dans le panneau, c'est-à-dire que, pour me délasser de travaux énervants, j'ai repris l'idée de la pêche. Des voisins, au fort de la vie, s'accordant cette récréation, je me suis dit qu'un beaucoup plus âgé pouvait bien essayer tout au moins, quitte à bientôt laisser en paix les truites de nos sources vives. Je me fabriquai une canne en trois bouts, s'ajustant les uns aux autres ; le plus mince, en frêne pliant, fut allongé d'une *baleine* soustraite à la carcasse d'un parapluie. On nie fit présent d'un peloton de ficelle en soie du Japon, très mince et nerveuse ; j'eus de la mortapêche, de bons hameçons ; ma grenaille de plomb vint donner le poids nécessaire à la ligne, et me voilà prêt à partir. Il ne manquait plus que les amorces. Justement,

j'avais un carreau de jardin à fossoyer ; la terre en était fraîche, grasse ; en la retournant avec la bêche, j'y trouvai d'excellents vers pour mes hameçons et je les pris jusqu'au dernier. Ayant été assez heureux dans mes premiers essais de pêche, je fis une nouvelle provision de vers. Et ainsi de suite. Peu à peu, tous mes carreaux furent nettoyés de leurs habitants, tantôt pour mon compte, tantôt pour celui de quelque collègue ou ami, si bien qu'aujourd'hui la disette des vers de terre est complète dans mes plantations de légumes. Quand j'en ai besoin, je dois les chercher ailleurs, souvent même assez loin des endroits où ils foisonnaient autrefois.

Et les taupes noires ? Ah ! vous comprenez maintenant. Pas une n'a reparu dans ce qui n'est plus pour elles qu'un misérable désert. Adieu les galeries, les trous profonds, les passages sous les murs ! Plus rien à manger chez ce coquin de propriétaire pêcheur, qui nous chasse par la famine ! Partons pour des terrains où nous puissions trouver de quoi vivre ; l'émigration complète est une nécessité pour nous.

Ainsi raisonnèrent sans doute les taupes, affamées dans leurs souterrains. Toutes partirent. Pas une dès lors ne s'est avisée de remettre le nez dans un sol qui ne lui fournit plus rien.

J'ai pris quelques truites. Sans la concurrence qu'on nous fait, j'en prendrais bien davantage. En ce monde, tout se gâte vite. Les bons métiers ne durent pas longtemps, même quand il ne s'agit que de se trouver de grand matin ou le soir, sur les bords d'un courant d'eau quelque peu troublé par la pluie. Mais l'important, pour moi, est acquis. J'ai chassé les taupes de mon jardin, et j'ai fait de charmantes promenades. Il n'est pas dit, mon cher lecteur, que je ne reprenne un jour la plume pour vous les raconter.

LE MARAIS

I



J'aime assez les marais, comme effet de contraste avec la nature feuillée qui nous environne. Un marécage est quelque chose de si différent de ce que nous voyons chaque jour ! Pentcs de montagne à gazon épais et court ; vergers à herbe luxuriante, aux ombrages touffus ; champs sur lesquels jamais l'eau ne séjourne ; — cela n'a pas le moindre rapport avec les grandes étendues plates où dorment les brouillards. Là-bas, l'humidité règne en permanence, et le frêle roseau s'y balance au plus léger souffle du vent. — De nos collines élevées, la vue s'étend au loin, sur le lac, sur les Alpes, sur une grande partie de la plaine ; tandis que les horizons du marais ne sont autre chose que lui-même, pour peu que l'espace qu'il occupe soit une dépression du sol. Malgré cela, je le répète, j'aime assez le marais.

Il y a des marécages montagneux au pied du Jura ; ils sont, en général, composés d'un sol où le tuf abonde, et coupés de petits fossés naturels, au fond desquels sautille une eau rèche, quoique d'une parfaite limpidité. De longues herbes jaunes en hiver, graminées à fleurs noires en été, remplacent ici les prairies parfumées de la plaine ; et dans certaines parties enfoncées, l'eau sourd au travers d'une vase blanchâtre, dans laquelle il serait dangereux de mettre le pied. Ces lieux d'où toute végétation est bannie et qui, semble-t-il au premier abord, ne sont bons à rien, fournissent en hiver une nourriture abondante à la bécassine. Lorsque tout est gelé ou couvert de neige dans les campagnes, ces fondrières continuent à distiller leurs froides eaux ; et c'est alors que l'échassier aux jambes lisses y patauge durant tout le jour et sait découvrir des insectes au moyen de son grand bec obtus.

Dans les vallées supérieures, il y a des enfoncements tourbeux, dont

le terrain spongieux, élastique, se relève de lui-même et fait ressort sous la pression du soulier.

À la plaine, on trouve, çà et là, des marécages d'espèces bien différentes les unes des autres.

Il y a, d'abord, les grands espaces rapprochés des lacs, soit dans la vallée du Rhône, soit dans le voisinage de l'Orbe : plaines giboyeuses, patrie du nénuphar flottant, comme du jonc vert à tige ronde qui porte un écouvillon brun.

Il y a les marais à grenouilles : ceux-ci peuvent être considérés comme de grands étangs naturels. Durant la belle saison, l'eau y est profonde, d'un vert livide ; en hiver vous y trouvez une glace unie, sur laquelle se croisent en tout sens de nombreux patineurs, venus souvent d'assez loin pour se procurer un divertissement salutaire. Dans les grands jours, un coassement perpétuel sur tous les tons, vous ferait prendre en horreur le voisinage d'un tel lieu.

Il y a les marais à mottes : au milieu de quelque grand bois, vous vous trouvez tout à coup en présence d'un lac en miniature. Les branches feuillées des chênes et des hêtres se mirent dans ces eaux tranquilles, surtout leur pourtour. Mais à dix pas du bord, commence un système de mottes arrondies, d'une superficie de cinq à six pieds chacune, portant toutes la même herbe longue, à feuilles vertes, canelées, et dont les arêtes sont de véritables couteaux. De loin en loin, quelque aune à racine dénudée, montre son chevelu rouge, se rassasiant d'humidité, comme le lazzarone italien se rassasie de soleil.

Il y a, n'importe en quel lieu, des portions de prairies où pousse à foison le petit jonc vert à panache blanc, qu'on emploie pour la litière. Par ci, par là, vous y verrez des flaques très minces, à la surface desquelles miroite au soleil le bitume ou la naphte. Pendant les temps de sécheresse, les lièvres se réfugient dans ces jonchaies ; ils s'y mettent le ventre au frais et la tête à l'ombre, tout à côté de la grande couleuvre à collier. Lorsque vient la bise, ils se cachent dans la *bâchère* voisine, où l'herbe est épaisse, plus chaude, le sol moins détrem pé.

Enfin, il y a les marais à gravier. Ces deux mots ont l'air de se contredire, et pourtant il n'en est rien. Supposez une étendue de terrains pierreux, en pente faible, qui vient s'appuyer à quelque renflement du sol, à une sorte de ramassis de terre dont la base est une argile franche et profonde : les eaux qui sont attirées dans ces endroits par la nature aspirante du sol, celles qui s'y rendent naturellement de collines plus élevées, celles des pluies ; toutes ces eaux, barrées par la zone de glaise, sont refoulées en arrière et viennent sortir à fleur de terre, dans l'espace plane, un peu partout. Si on

laisse les choses dans leur état naturel, voilà un marais. Si, au contraire, les propriétaires percent le banc d'argile ; si seulement ils creusent des fossés d'après un plan régulier ; s'ils drainent ces terrains, voici bientôt des prairies artificielles, des champs excellents, le sol rendu à sa véritable destination.

Connaissez-vous de tels marais, devenus ainsi de véritables cornes d'abondance ? c'est fort possible ; et, chasseur ou non, vous aurez applaudi à de si belles transformations. En connaissez-vous qui, depuis des siècles, restent toujours dans le même état, produisent toujours la même *bâchette*, les mêmes buissons d'osier sauvage et montrent les même nappes d'eau dans la saison pluvieuse ? c'est encore plus probable. Eh bien, lecteur, venez avec moi dans une chaumière, assez rapprochée d'un de ces marais.

II

Il y a déjà longtemps de cela. De pauvres gens, frère et sœur, célibataires, avaient réuni tout leur infime avoir augmenté de quelque emprunt, puis, ne sachant où se loger dans un village, ils étaient venus construire une mauvaise baraque vers le marais, sur un demi-arpent de terre. Ils y vivaient d'une manière honnête, soit d'un travail chétif de vieux tailleur (infirmes l'un et l'autre), soit de secours qu'ils ne sollicitaient point et qui leur étaient remis par des mains compatissantes. On ne les voyait presque jamais, le frère hors de son enclos, la sœur plus loin que le seuil de la chaumière. Quand ils avaient besoin d'eau pour le ménage, l'un des deux allait en chercher dans un fossé, coulant à vingt pas. C'était un endroit tout plat, comme une carte. De vue, point, à moins que la perspective monotone de cinquante poses de marais à teinte jaunâtre, ne puisse être considérés comme une *vue*, dans un pays où l'on en découvre tant et de si admirables. Mais les deux solitaires s'inquiétaient fort peu de cette lacune. Ils avaient le sentiment délicieux du chez-soi, de la propriété ; quelque misérable que fût cette dernière, ils se trouvaient heureux dans ce triste endroit. D'ailleurs, ils n'étaient pas complètement seuls dans la contrée ; quelques maisonnettes, tout aussi chétives que la leur et habitées par des familles encore plus pauvres, avaient été construites à peu de distance, au bord supérieur du marais. — La société de ses semblables est douce au cœur de l'homme ; je croirais même que les pauvres en jouissent à leur manière, infiniment plus que les riches ; le dévouement, de leur part, est peut-être plus sincère, plus spontané.

Se rendre service est la règle, tandis que, bien souvent, c'est l'exception chez ceux qui possèdent beaucoup de biens. L'homme opulent sait aussi être généreux dans l'occasion, humain, hospitalier, empressé à rendre service, je me plais à le reconnaître et à en bénir Dieu ; mais je sais aussi que les richesses sont une *tentation* bien grande pour celui qui les possède. Si l'homme se laisse dominer par elles, il devient très vite méfiant à l'égard des autres ; il se fait alors, sans qu'il s'en rende compte, un rempart, une forteresse autour de son cœur qui s'y enferme, et ne tarde pas à se racornir ; il devient incapable de vraie charité, et si ce riche ouvre la main, ce n'est plus avec joie, mais parce que, pour telle ou telle raison, il ne peut faire autrement.

Le frère et la sœur avaient dépassé les deux tiers de la vie quand ils s'établirent au marais. Les anciennes pratiques viendraient-elles y chercher le tailleur ? ils espéraient qu'oui. — Elles arrivèrent, en effet : vieilles gens ne tenant pas aux modes nouvelles, jeunes garçons amenés par leurs mères, avec un rouleau de milaine sous le bras. Mais de semblables visites étaient rares, et un habillement neuf donnait terriblement de fil à retordre à l'artiste villageois. C'était à l'époque où le paletot moderne détrôna positivement la veste de 1803. Celle-ci avait vécu quarante-cinq ans, c'était bien assez pour une veste. Quant au nouveau vêtement, il fallait, dans la manière de voir du marais, qu'il formât au bas de la jupe, à droite et à gauche, deux plis extérieurs conservant une forme arrondie, semblable à ces petites lucarnes coniques, employées sur les toits des bâtiments ruraux. Le pli en question se nommait un *gobelet*. Que notre brave homme eut de peine avant de trouver la coupe convenable et la mesure de Vembu qui devait certainement exister dans une couture supérieure ! Il y arriva cependant et lorsqu'il essayait un paletot de milaine rousse, bordé d'un fleuret noir, et que le patient lui demandait s'il allait bien, la figure du vieux tailleur devenait radieuse :

— Parfaitement bien, disait-il, en appuyant sur ce dernier mot : il forme les deux *gobelets*.

— Il me semble que le col est un peu court ; les épaules sont gênées.

— Peut-être bien, reprenait l'artiste ; j'allongerai cela avec le carreau ; mais les deux *gobelets* ne pourraient pas mieux aller.

Quant au gilet et au pantalon, il n'était pas nécessaire de les essayer ; on savait d'avance qu'ils iraient à merveille. Et puis, ces façons d'habits (cousus h dire d'experts) étaient d'un prix excessivement humble : Un paltau, disait la note, 4 fr. 50, fournitures comprises. Or, on savait que Stoffel prenait huit francs pour le même ouvrage, et Janyr, tailleur à la mode, quinze francs. Mais ces deux messieurs s'enrichissaient sans doute, tandis que notre pauvre vieux du marais

gagnait à peine les trois quarts de son pain.

Hélas! bientôt l'ouvrage du neuf diminua pour ce dernier; il dut alors accepter les plus tristes accommodages, ou transformer d'anciens habits de noce en paletots courts, en gilets, en guêtres: travaux difficiles, très longs, pour lesquels on trouvait qu'il demandait toujours un prix trop élevé. Souvent les domestiques, les ouvriers dont il avait restoupé les sales habits, quittaient la contrée sans le payer. Et la vieillesse venait, la vue baissait, les infirmités se faisaient sentir toujours davantage, ainsi que la pauvreté. Mais les deux habitants de la chaumière souffraient sans mot dire, ou, s'ils parlaient de leur triste état, c'était sans plainte et sans amertume. Ils ne ressemblaient point à ces pauvres qui, recevant des secours de la caisse des incurables, disent: *ma* pension, *mon* trimestre, comme d'une chose due, et veulent un morceau de choix quand ils vont à la boucherie. Pour le tailleur tout était bon, et, par principe, il aurait acheté de la chèvre coriace, plutôt que du bœuf gras, si la différence de prix eût été considérable.

Quand il manquait d'ouvrage à son établi, il cultivait son coin de terre comme il savait, comme il pouvait. Ou bien il essayait d'émonder quelque vieux tronçon d'arbre, au risque de s'estropier. On ne pouvait lui reprocher d'être paresseux ou gourmand, comme il n'est que trop facile de penser cela de beaucoup d'autres. Ivrogne, encore moins: le cabaret, pour lui, c'était la rigole voisine.

III

Un ami chrétien qui visitait souvent ces pauvres gens, passa un jour chez moi.

— La sœur du tailleur est morte, me dit-il, on l'ensevelit demain, à onze heures. Je voudrais pouvoir m'y rencontrer, mais c'est impossible; des devoirs plus impérieux m'appellent ailleurs. Il serait triste de penser qu'il n'y aura là personne pour donner au moins une parole de consolation à cet affligé. Voudrais-tu?...

— Sans doute, lui répondis-je, n'attendant pas la fin de sa phrase, j'irai à ta place.

— J'ai si bien compté sur toi, ajouta-t-il, que j'ai déjà annoncé la chose au vieillard.

— À onze heures?

— Oui, onze heures et quart. Tu sais qu'on n'est pas très exact, en fait de minutes, dans la contrée.

— J'irai.

C'était au milieu de l'hiver, par un froid non très rigoureux, mais qui se faisait pourtant sentir, et nous avions demi-pied de neige en poussière, tombée depuis peu. Une brise du nord commençait à la chasser dans les chemins, à travers les haies. Dans la campagne, tout était solitaire, désert. De loin en loin seulement, une mésange verte sautillait dans les buissons de troène, où elle faisait entendre son petit babil guttural. Sur la neige, on voyait les traces du renard en longues files uniformes ; celles du lièvre aux bonds élancés, coupés de *crochets*, de retours continuels sur eux-mêmes. Les belettes, le long des haies, et les fouines, dans la direction des arbres creux ou de quelque hutte abandonnée, avaient aussi laissé les marques toutes fraîches de leurs évolutions nocturnes. Et les pauvres souris des champs, mettant leur museau à l'air vif, étaient venues, durant la nuit, gambader sur la neige, après avoir soupé de blé vert aplati sur le sol.

Il m'était facile de constater les preuves de ce travail des bêtes sauvages, car, laissant la route pour abrégé, je me rendais à travers champs du côté des marais. Brasser la neige un peu plus ou un peu moins n'est pas une affaire, quand on y est habitué, qu'on possède une forte chaussure de cuir gras et d'excellentes guêtres de ratine. Et puis, n'y a-t-il pas une sorte de plaisir à faire son propre chemin, sans suivre celui de personne. Onze heures sonnaient aux horloges des villages, lorsque j'arrivai à la porte de la maison.

Un jeune homme dans toute la force de la vie, tête nue et sans veste malgré le froid, faisait sauter à grands coups de pioche un tas de terre gelée qui obstruait le passage conduisant à la route voisine. Trois personnages, dont deux portaient un brancard mortuaire, s'arrêtèrent un instant vers lui, pendant que je tâchais d'enlever les glaçons de mes souliers contre la douille d'un reste de pelle ronde, servant de racle-pied. J'entrai. Le tailleur était là, causant avec un jeune homme dont l'accent étranger me frappa tout de suite.

— C'est un parent dont j'ignorais l'existence hier au soir, me dit le vieillard ; il se trouvait à Lausanne, et, ayant appris que j'étais encore de ce monde, il est venu me voir. Il vient d'arriver, tout juste pour assister à l'enterrement de ma pauvre sœur.

L'étranger corrobora ce récit et y ajouta maint autre détail. L'ouvrier et les porteurs entrèrent enfin, mais il manquait un de ces derniers. On m'expliqua qu'il était tombé malade et qu'il serait remplacé par un homme du voisinage, mais que ce dernier, étant occupé à écrire une lettre quand on avait été le demander, il fallait l'attendre un moment. Quand à l'ouvrier, j'appris qu'il était aussi parent du tailleur, et venu comme nous tous pour la cérémonie funèbre.

L'appartement où nous étions sept hommes en ce moment, n'avait guère plus d'une toise carrée. Au milieu était placé un vieux fourneau de fer, dont l'étroit tuyau sortait à la rue, par un des carreaux de la fenêtre. Pour tous meubles, un tronc d'arbre scié très court dans les racines, et un vieux coffre de sapin recouvert d'une serviette en toile grossière. — Un rideau d'ancienne cotonnade bleue et blanche, séparait l'espace où nous nous trouvions, de l'alcôve où étaient les lits. Un petit cabinet à côté contenait l'établi du tailleur et constituait la chambre de la maison. Le cercueil de la morte y était déposé. Naturellement, nous étions debout, mais comme l'étranger et moi nous avons fait un long chemin dans la neige, nous nous assîmes, l'un sur le plot de bois, l'autre sur la caisse, puis nous rapprochâmes nos chaussures du vieux poêle, sans risque de les brûler, car il n'y avait plus de feu.

Nous attendions depuis une demi-heure, et le quatrième porteur n'arrivait pas, mais j'étais probablement le seul qui trouvât ce retard désagréable. À la campagne, dans toute autre maison, nul n'aurait eu l'idée de compter les minutes : on sait que les *préliminaires* d'un ensevelissement durent des heures entières, sans profit pour personne, et chacun s'y attend plus ou moins. Ici, le cas était différent ; ces trois porteurs perdaient un temps dont, comme ouvriers, ils pouvaient avoir besoin.

Le frère nous raconta longuement la maladie de sa sœur ; cela prit encore un quart d'heure. Notre homme ne paraissait pas. On finissait par lui députer quelqu'un, lorsqu'on l'aperçut venant comme moi à travers champs, dans la neige. Le cigare à la bouche, une blouse sur son habit et une casquette sur la tête, il fit son entrée dans notre réduit déjà si encombré. Je me levai au même instant.

— Messieurs, leur dis-je à tous, nous allons rendre à la terre ce qui lui appartient, mais avant de le faire, nous écouterons quelques paroles du livre de vie, pour nous rappeler où nous allons tous, et quelles sont les promesses de Dieu.

Chacun se découvrit avec respect. La vieille Bible du tailleur était là ; j'ouvris au psaume XC, et je lus ensuite le chapitre de la résurrection, dans la première épître aux Corinthiens. Une prière, dans laquelle je demandai que chacun de nous se sentît atteint en son âme par la justice divine, à la vue de ce cercueil, et, en même temps, fût consolé par la promesse d'un relèvement d'entre les morts pour la vie éternelle, termina l'office pour lequel j'étais venu dans cette chaumière. Le vieillard et ses deux jeunes parents pleuraient ; les porteurs étaient recueillis, graves, silencieux. On offrit à tous un verre de vin tiré d'un arrosoir envoyé pour la circonstance par un propriétaire des environs.

Il fut servi sur le tronc d'arbre renversé, où chacun de nous posa son verre après la salutation d'usage. Puis on sortit le cercueil à la rue sur le brancard.

Le vieillard ferma la porte, tourna la clef et la mit dans sa poche. Les porteurs étaient prêts. Je leur serrai la main, ainsi qu'aux trois parents, et le cortège partit pour le cimetière, situé à demi-lieue de l'habitation.

Après l'avoir suivi un moment du regard, je repris à travers champs les traces que j'avais marquées dans la neige trois heures auparavant. Les réflexions se pressaient en foule dans mon esprit : la vie humaine, — la mort, gage du péché, — la grâce infinie de Dieu, — l'amour du Sauveur, — l'œuvre mystérieuse, pénétrante, et souvent cachée du Saint-Esprit...

Je voyais des riches du monde, des puissants, portés au tombeau comme en triomphe. Des maisons remplies de tout ce qui peut flatter la gourmandise ; des serviteurs allant et venant pour offrir aux invités les vins les plus exquis ; puis des voitures splendides, traînées par des coursiers aux harnais d'argent...

Puis, me retournant du côté de la plaine marécageuse, j'apercevais encore le pauvre cortège, suivant la route au petit pas. Sans manteau sur leurs épaules malgré le froid, les sept hommes accomplissaient leur pieux devoir. À leur retour, ils trouveraient la porte fermée, la maison froide et, pour tout réconfort, le verre de vin resté au fond de l'arrosoir.

Cela me fit penser encore à beaucoup d'autres choses, cher lecteur. On pourrait vous les dire, peut-être, mais les écrire ici, non.

LA CAILLE

IMPRESSIONS DU SOIR

Sur le soir il monta des cailles. EXODE.

1



vez-vous remarqué une singulière chose ? Nous voici au 12 de juin, on commence à couper les foins partout à la plaine, et pas une caille n'est encore arrivée au pays : il n'en viendra point cette année.

Cette question et l'affirmation qui la termine m'étaient faites par un de mes voisins, qui passe, à juste titre, pour bon observateur de la rustique nature. Je lui répondis que j'avais aussi, et avec regret, constaté le fait de l'absence totale des cailles dans la contrée, depuis l'époque ordinaire de leur arrivée, savoir depuis le 15 mai. Quelle était la cause d'un tel retard, je l'ignorais, et lui aussi, sans doute. Mon voisin reprit d'un air absolument convaincu :

— Je vous dis qu'il ne viendra pas une seule caille chez nous cette année ; elles ont toutes passé ailleurs.

— C'est fort possible ; et pourtant cela se voit bien rarement.

C'était le soir. La journée avait été extrêmement belle et chaude ; les abeilles s'étaient empressées d'en profiter pour fonder de nouvelles colonies, riches de jeunesse et d'avenir. Les trois essaims que je venais d'installer à leurs places définitives, nettoyaient leurs habitations et se préparaient à s'abattre le lendemain, dès le point du jour, par vingt mille à la fois, dans les prairies et particulièrement sur les esparcettes tout épanouies.

En ce moment-ci de la journée, les rayons du soleil de midi ne sont

qu'un souvenir ; le vent du soir, frais et léger, descend la gorge de la montagne ; il passe sur l'abondante rosée dont les plantes sont déjà couvertes et va mourir sur le lac, dont il fait à peine trembler la surface unie. C'est l'heure où le campagnard sort de sa maison pour voir lever la lune, fumer une pipe ou chercher un bout de causerie. Il remet sa veste, car la soupe chaude qu'il vient de manger lui procure une transpiration qui pourrait cesser subitement, s'il ne prenait cette simple précaution.

Deux petits garçons, assis sur un banc appuyé au mur de la maison, jouent aussi de la cuiller d'étain dans des assiettes creuses, bien remplies du potage nourrissant ; mais au lieu de sortir à la rue comme leur père, quand ils auront terminé leur joyeux repas, ils iront immédiatement au lit : demain, ils doivent se lever à quatre heures. — Les poules dorment depuis longtemps ; le chien, l'œil au guet et l'oreille au vent, aboie au bruit sourd d'un char qui traverse le village. Une cresserelle passe rapidement sur les granges voisines ; les chauves-souris dansent leurs rondes ; le renard sort des bois.

Mon voisin et moi nous causâmes des travaux du jour, de la montée des vaches qui venait d'avoir lieu, de l'ambition qui perd les hommes, de la ruine qu'on trouve au cabaret, et du bonheur de vivre en famille, dans une heureuse médiocrité. Sa pipe étant finie et mon semblant de cigare éteint, nous nous dîmes bonsoir. Chacun rentra dans sa demeure.

II

Le lendemain, le soleil se montra dans un ciel pommelé, ça et là, de petits brimborions de nuages. En bas, sur les coteaux et les bois, ses rayons étaient d'un blanc mat. Hoho ! me dis-je, allons voir un peu ce que dit Ferréo. *Ferréo*, c'est un vieux baromètre qui porte ce nom-là. L'opticien genevois qui me le vendit, il y a longtemps, se servit d'un tube courbé et plaça la cuvette un demi-pouce trop bas pour la hauteur où nous sommes. Mais cela m'est parfaitement égal. Ferréo n'est pas menteur, quoique ses indications soient d'une fausseté sans réplique. Ainsi, en 1859, pendant nos six mois de torride été, Ferréo fut constamment au variable. Dès que...

*« La pluie tombe, effilée et menue
Sur nos gazons qui bientôt l'auront bue, »*

mon vieux baromètre marque résolûment *tempête*. Et ainsi de suite. Mais, je le répète, cela m'est égal, puisque je sais à quoi m'en tenir.

Grande pluie, me répondit-il, quand je lui fis ma visite. Grande pluie ! et voilà un temps charmant, doux, presque un peu folâtre avec ce blanc soleil. Il fit beau tout le jour, mais aucun nouvel essaim ne sortit de mes vingt-deux ruches mères. J'en fus pour ma peine de les surveiller jusqu'à midi, depuis dix heures du matin, ce qui, au fond, n'est pas une perte de temps considérable. Il n'y aurait même aucune perte quelconque, si je vous disais que j'ai passé ce temps à lire un volume des *Fiancés*, de Manzoni : livre charmant, excellent parfois, un vrai chef-d'œuvre de littérature populaire. Pensées élevées, finesse d'esprit, simplicité rustique, haute éloquence chrétienne, bonté de cœur, tout s'y trouve. C'est un livre, n'est-ce pas, que tout le monde, excepté moi, avait lu ? Je passai le reste du jour à d'autres occupations plus positives ; puis, quand l'aube du soir se promena de nouveau sur les flancs du Jura, je sifflai mon chien et m'acheminai tout doucement avec lui par les sentiers qui conduisent aux champs. « Par un temps, si doux, avec la pluie qui menace au fort de l'Écluse, nous devons entendre chanter les cailles, s'il en est arrivé la nuit dernière. » Je me disais cela et voulais m'assurer du fait.

III

Je commençai par une visite plus directement intéressée, c'est-à-dire que j'allai voir mon champ de pommes de terre, pendant qu'il faisait encore un reste de jour. Qu'elles sont belles, en vérité ! Plantées au cordeau, cultivées à la main, elles se tiennent droites et fermes : les ramifications de chaque tige principale cherchent l'espace à droite et à gauche, pendant que le sommet s'élève et se développe largement. Il y a dix ans, l'oïdium fit sa première apparition en ce même endroit dans mes cultures. Ce fut une rafle subite en deux fois vingt-quatre heures. Dès lors, la maladie a suivi son cours. Tout à côté de ma plantation, un champ d'avoine étale sa belle et riche verdure. Mon chien s'y promène en aspirant l'air. Un chat, qui voulait y passer la soirée à chasser, en sort à grands bonds, la queue tout ébouriffée. Il trouve heureusement un arbre sur lequel...

— Viens, Bello ! *foui* ! m'entends-tu ? *foui* ! te dis-je.

De cailles, point : descendons plus bas.

IV

— Bonsoir ! bonsoir !

C'étaient des effeuilleuses revenant des vignes. Elles avaient les bras nus, et chacune, sur la tête, un tablier rempli de bourgeons destinés aux chèvres :

— Bonsoir ! bonsoir !

Des ouvriers, la faux sur l'épaule.

— Bonsoir ! bonsoir !

Un jeune homme, marchant devant deux bœufs qui traînent péniblement un grand char de foin nouveau.

— La pluie vous a laissé faire jusqu'au bout, Gabriel ?

— Oui, mais en voici une *orne*⁵ qui se prépare sur le mont Mussy ; à peine aurai-je le temps d'arriver.

— Oh ! que si, laisse seulement souffler tes bœufs un instant ; ton char est lourd.

— Oui, *ce n'est pas l'embaras* ; — là... là... Pommy.

— Tu n'as point entendu de cailles par hasard ?

— En voilà justement une qui chante ; écoutez ! Je prêtais l'oreille.

— C'est vrai : la première....

— Je l'ai entendue déjà hier au soir à la même place ; elle a chanté sept fois de suite, en sorte que ça n'ira pas trop bien pour nous cette année.

— Pourquoi donc ?

— Vous savez ce qu'on dit : Si la caille chante jusqu'à sept fois de suite, il y aura peu de froment⁶.

— Ne t'inquiète pas des blés à propos du chant de la caille, Gabriel. C'est Dieu qui fait mûrir le grain. En ce moment, le mâle que nous entendons chanter ou plutôt crier, appelle ses femelles, et s'il répète son cri jusqu'à sept fois, c'est que personne ne lui a répondu.

Gabriel se retourna du côté des bœufs arrêtés, fit claquer son fouet, prononça un *hardi !* suivi d'un *hu !* pour exciter les deux animaux, et le grand chariot commença à se mouvoir dans la direction du village. Comme il tenait toute la largeur du chemin, quelques branches de noyer abaissées par le poids des feuilles frottèrent péniblement sur ses flancs, dérangèrent même une épaule de derrière, mais le foin se tenant bien l'un à l'autre et la presse étant solide, rien ne tomba.

5 - Une *bande*, une colonne.

6 - Dictionnaire populaire qui s'est bien vérifié en 1860.

U

Je vins m'asseoir sur une petite élévation d'où l'on domine tout le territoire de la commune et même beaucoup plus loin. Aussi cet endroit est-il nommé *Belle-vue*. On y avait extrait dernièrement du gravier et du sable. Je m'assis sur un tas de pierrailles.

Malgré la brune qui s'établissait de toutes parts, on pouvait encore distinguer les prés naturels des esparcettes ; ceux-là bleuisaient sous la quantité de sauge rustique dont ils sont parsemés cette année, tandis que celles-ci paraissaient recouvertes d'un tapis rose. Les trèfles, non encore fleuris, se présentaient en bandes d'un vert sombre, beaucoup plus foncé que celui des froments ou que les seigles d'un gris bleuâtre. Les noyers, en dômes arrondis, cachaient dans les profondeurs de leur feuillage bien des mystères et des nids. Insectes et oiseaux percheurs, alouettes et grillons dans les prairies, tous dormaient déjà. Un seul bruit, celui du ruisseau ; un seul souffle, celui de la brise lointaine ; une seule voix d'oiseau, celle de la caille, s'entendaient autour de moi.

— *Ta-tataye ! ta-tataye !*

Mon chien, qui ne la connaît pas encore, vint poser ses pattes sur mes genoux et me regarder de très près, comme pour me dire : « Qu'est-ce qu'on entend, là, dans ce champ ? »

— *Ta-tataye !*

Et je lui disais : « Tu verras, tu verras, couche-toi. » Effectivement, cette caille chantait six ou sept fois de suite ; ordinairement elles se bornent à deux ou trois répétitions de leurs trois syllabes, comme chacun sait qu'elles les expriment. C'était, tantôt ici, tantôt là : cent pas plus loin, cent pas plus près, mais toujours dans le même quartier. Ce mâle inquiet, occupé à sa ronde infructueuse et presque nocturne, se trouva tout à coup près de moi, à quelques enjambées. Je fus étonné de la puissance de claquement de son gosier : tout l'air du voisinage en éprouvait comme une vibration très forte, et je fus sur le point d'en ressauter sur mon tas de gravier. On comprend qu'un cri pareil s'entende à une grande demi-lieue. Et il le faut bien, car les cailles n'ont pas d'autre moyen de reconnaître leurs domiciles pendant la nuit, ni même de jour, à moins qu'elles ne soient très rapprochées les unes des autres. La femelle répond par un cri différent et plus faible : *tri ! tr-ri-tr-ri !* qu'on peut imiter facilement au moyen d'un petit sachet de cuir, garni de crin, et terminé par un bout de corne en guise de sifflet. Lorsque le mâle n'est plus qu'à une faible distance, il fait

entendre une espèce de chuchotement qui semble sortir de terre : *oua-ouai ! oua-ouai !* J'envoyai Bello pour reconnaître la trace de celui qui chantait si près de nous, mais l'oiseau était déjà bien loin.

Bientôt je distinguai trois, quatre cris différents dans les champs de notre petit territoire ; quelques-uns très faibles venaient de coteaux éloignés. La question était donc pour moi résolue, dans le sens opposé à la prédiction de mon voisin. Nous avions des cailles dans la contrée.

VI

Mais j'oubliais de faire part au lecteur d'une chose importante. En allant écouter le chant des cailles, j'avais encore un autre but. J'allais aussi à la rencontre d'un ami, qui ne pouvait guère se trouver dans nos environs avant neuf heures. Or, à neuf heures du soir, en cette saison, il fait nuit, surtout si le ciel est couvert. Je fis donc mes adieux à la gravière de Belle-vue, et je vins m'établir au bord d'un chemin à char, assez peu distant du lieu que je quittais. Il y avait là, non pas une borne, mais une grosse pierre inclinée à hauteur de banc, et plantée par le propriétaire voisin pour garantir son champ contre les empiétements des roues de char. Je m'assis dessus, ayant tout près de moi un meulon de foin demi-sec, fleurant comme baume. La route descendait en raie blanchâtre, tandis que tout était noir dans les environs. Un jeune lièvre levé la traversa, pour disparaître à l'instant même dans l'ombre voisine. Tout bruit de vie cessa bientôt dans la nature. Que faire ici, dans un moment pareil ? attendre en silence ou essayer de dormir ? non ; quelque isolé que soit un homme, il peut toujours se créer une occupation intéressante, s'il veut se donner la peine de chercher en lui. Mieux que cela, nous savons combien la solitude de la nuit est précieuse à celui qui sait d'où il peut obtenir force, courage et paix ici-bas. Heureux le chrétien qui parle en toute confiance à son Père céleste ! Jésus, est-il écrit, se retirait le soir sur les montagnes pour prier.

VII

De larges gouttes de pluie tiède vinrent s'abattre sur mes mains et sur mon chapeau. Mais nul bruit de pas sur la route. J'écoutai en

mettant l'oreille à terre : rien. « Il ne viendra pas, me dis-je, rentrons au logis. » Les gouttes devenaient plus épaisses ; le vent commençait à me les jeter au visage, au lieu de les laisser tomber verticalement ; de grands éclairs rouges brillaient au loin, accompagnés de roulements sourds ; je pressai le pas, et j'arrivai juste à temps pour échapper à l'averse qui descendait rapidement la montagne. Les petits nuages du matin, le soleil blanc à son lever, la baisse subite de *Ferréo*, l'obstination des abeilles et les chants prolongés de la caille, tout cela ne s'était pas montré ou fait entendre pour rien.

VIII

Il pleut, cher lecteur, il pleut depuis douze ou quinze heures sans désemperer. Personne ne fauche, personne ne laboure, personne ne travaille au jardin. Les bœufs jouissent d'un repos mérité ; le chat se blottit au coin du foyer ; les poules maugréent sous les avant-toits ou bien, ne pouvant nuire au jardinage, se battent entre elles, crient, se vautrent dans la poussière non mouillée et se font ainsi horribles à voir.

Les paysans qui n'ont pas achevé le mouchetage de leur bois de hêtre, se mettent à couvert pour ce travail et triomphent à leur manière. D'autres préparent leurs faux, plusieurs transvasent leur vin. Vous en voyez qui se tiennent devant leur porte, les mains dans les poches, à ne rien faire. Si vous passez devant les cabarets vous entendez les conversations animées et le bruit des verres. Dans quelques maisons où l'on aime à lire, l'un s'empare du journal qui vient d'arriver, l'autre d'une revue mensuelle qui passe de famille en famille. Ici on ouvre un traité religieux ; là, quelque mauvais roman à la mode. Celui qui ne possède qu'un vieil almanach, le relit pour la centième fois ou cherche à découvrir le sens *moral*, l'influence fataliste des planètes et des constellations. Il y en a qui, plus positifs et moins crédules, ne s'occupent guère que de l'indication des foires. Il y a aussi les voltairiens ; ceux-ci lisent peu, mais croient en savoir à eux seuls plus que tous les autres. Esprits forts, toujours convaincus de la fausseté du christianisme sans l'avoir jamais examiné, ils rient de ce qu'il y a de plus sérieux au monde. La moquerie paraît être leur suprême bonheur.

Le milieu du jour arrive ; on dine, on va faire un sommeil, puis viennent les soins du bétail, et enfin la journée si longue a rejoint, pour ne plus jamais revenir, celles qui l'ont précédée. Que restera-t-il de

ces douze heures ? peu de chose, en vérité, pour quelques-uns, et pour plusieurs des regrets.

Chacun étant libre, plus ou moins, d'arranger l'emploi du temps à sa guise quand il pleut, je fais partie du petit nombre de ceux qui s'établissent à quelque bout de table, un encrier devant eux et une plume à la main. Nous autres *écrivains* du village, nous mettons nos comptes à jours ; juges de paix, nous faisons les affaires de notre office ; syndics ou secrétaires, celles de la commune ; commis d'exercices, celles du contingent ; inspecteurs du bétail, nous inscrivons les animaux sur nos registres, etc. Moi, qui ne suis rien, je me borne à jeter sur le papier ce qui me passe en tête, et si les idées ont de la peine à se transformer en brouillons de manuscrits, je vais les chercher sous le fer d'un rabot ou entre les dents d'une scie. Ordinairement cela me réussit mieux que de feuilleter quelque gros livre, dans l'espoir de les y trouver.

IX

C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui à propos de cailles. Celles que j'ai entendues chanter dans les blés et dans les prairies sont venues dans notre pays par la vallée qui sépare les Alpes du Jura. On ne peut raisonnablement supposer que, pour arriver plus tôt, elles aient franchi à tire-d'aile le massif du Mont-Blanc. Du reste, on n'a pas encore oublié qu'une petite armée de cailles en voyage pour le midi, s'abattit dans les rues et sur les places publiques de Genève, il y a quelque dix ans. Si ce qu'on dit est vrai, nombre d'entre elles furent prises à la main dans les cours intérieures des maisons. Que leur était-il arrivé en route pour se tromper si étrangement et faiblir d'une telle manière ? Nul ne le sait, ni ne le saura jamais. Les uns ont accusé l'éclat du gaz, tout nouveau pour elles ; d'autres n'ont pensé qu'à la fatigue ; personne n'a dit : c'est ceci ou cela exactement. Le fait qui subsiste, c'est le passage de la colonne ailée dans la vallée du Léman, pour se rendre aux rivages de la mer. On ne sait jamais le moment précis où la caille est de retour, puisqu'elle voyage de nuit. Il en est de même pour les autres oiseaux de passage périodique, si l'on en excepte la bécasse, les pigeons, les hirondelles, les milans, les corneilles, etc. En général, on trouve l'oiseau voyageur quelque matin, sur le bord du toit, sur son arbre, sur sa haie ou dans son pré, mais nul ne l'a vu arriver. Si vous ne le cherchez des yeux, sa voix vous dira faiblement : « Je suis là depuis peu d'heures ; j'ai profité d'un

ciel couvert pour traverser la vallée, et je suis un peu enrôlé.» Cette dernière partie d'un tel discours est surtout tenue par les bruants, les fauvettes, les pies grièches, les traquets et tous ceux qui, plus tard, seront chargés d'égayer les champs et les bosquets. Mais le mâle de la caille est un gaillard dont le larynx est solide ; il ne craint ni angine ni croup, et l'air de la nuit lui convient à merveille. Je vous ai dit comment, à peine descendu sur terre, il faisait entendre son claquement hier au soir. Il l'aura répété ce matin malgré la pluie, et cela durera ainsi jusqu'à ce que...

Un petit moment de repos, cher lecteur ; nous allons trop vite.

X

Le mâle n'est pas revenu seul. Avec lui ou sans lui, sont arrivées mesdames les cailles. Il y en a combien ? mystère. Tant plus et tant mieux. L'espèce est polygame, comme les poules, comme les tétaras, comme les Turcs et les Mahométans. Je n'aime pas cela, mais je n'y puis rien. Combien je trouve les pigeons plus heureux ! même les perdrix, qui ne s'engagent que pour une année, quitte à se remettre en ménage le printemps suivant.

Si vous avez, dans vos possessions, des champs à terre noire, douce au toucher, peu mêlée de pierres, facile à gratter ; ou bien des prairies naturelles qui, sans être marécageuses, soient pourtant de l'espèce que les paysans nomment *terres folles* ; ou bien encore quelque petit coteau sablonneux plus ou moins inculte, voilà ce qui plaît à la caille femelle pour y établir son nid. L'empreinte à demi-comblée d'un pas de bœuf ou de cheval, la plus petite dépression du sol, aidée de quelques bonnes grattées, suffisent pour la base, pour les fondations du nid. Une poignée de minces feuilles de graminées, un peu de mousse, il n'en faut pas davantage pour que la caille dépose là-dessus son premier œuf jaunâtre, partout tiqueté de brun. Elle en déposera successivement douze, quatorze, jusqu'à dix-huit ou vingt à côté les uns des autres. Cela forme un groupe deux fois plus large que le corps tout entier de l'oiseau ; mais au moyen des ailes et des plumes boursoufflées, la caille femelle saura bien tenir au chaud toute sa ponte. Heureuse mère et trop heureux petits, si la faux de l'ouvrier ne doit passer ici que dans un mois, même que dans trois semaines. Mais s'il s'agit d'une prairie artificielle ou d'un gazon *séchard* où le foin mûrit plus tôt qu'ailleurs, tout ce grand travail de maternité sera perdu. Le jour où la meulette du faucheur grincera le long du tran-

chant meurtrier, la pauvre couveuse sentira glisser sur son dos la lame perfide, et Dieu fasse que l'oiseau ait la sagesse de se tapir aussi bas que possible, car sans cela les débris sanglants de son corps mutilé rouleront dans l'herbe et se mêleront à l'andain. L'ouvrier n'aura conscience de son acte qu'à l'apparition soudaine des œufs mis à découvert, et tous ses regrets ne rendront pas la vie à celle dont le bonheur est détruit.

Alors même que la caille échappe au tranchant de la faux, toute la couvée est perdue. N'étant plus abrité, plus caché, le nid se trouve à la merci des passants : hommes, enfants, renards, belettes et oiseaux de proie. Et puis, profondément découragée, *dépitée*, comme disent les campagnards, la mère ne revient plus dans ce lieu.

Si, au contraire, le jour de l'éclosion arrive avant celui où se fait la récolte, tout va bien. Au sortir de l'œuf, le cailleteau est capable de se tirer d'affaire, dût-il traîner après lui, pendant plusieurs heures, un gros morceau de coquille encore attaché à sa peau. Grouillant de ci, piquant de là et suivant leur bonne mère partout, les petits êtres échapperont aux nombreux dangers qui les menacent encore. Le pré est-il fauché ? ils ont passé dans un autre, et quand vient le tour de celui-ci, la couvée entrera dans les blés. Après le froment, les avoines et les orges ; puis, le marais. Après le marais, les ailes leur sont venues, pas longues, si vous voulez, mais bien arrondies au corps, fermes, sifflantes quand l'oiseau prend son vol, et très capables en tout cas de le servir efficacement.

XI

Nous sommes alors en août. À la plaine, la moisson est terminée ; les champs ne présentent partout que des chaumes ras et desséchés ou des labourages nouveaux. Les prés commencent à reprendre vie, mais encore faut-il pour cela que de fortes pluies viennent tremper à fond les gazons brûlés par la chaleur et le soleil. Pour la campagne, c'est un moment de transition pénible. On voit peu d'oiseaux dans les champs en cette saison ; quelques pigeons ramiers, faisant les dernières glanures de froment ou de poisettes et battant des ailes dès qu'ils vous aperçoivent ; ils se cachent dans le feuillage des noyers ; le soir, ils vont dormir dans les bois ; — des familles de draines, venues des collines du Jura, pour faire une petite excursion à la plaine ; — une pie-grièche rousse, voltigeant d'arbre en arbre le long des chemins ; — enfin, par grand extraordinaire, un couple de loriots en voyage.

Les chants joyeux du merle ont cessé ; le rossignol est muet ; les fauvettes songent déjà à nous quitter. L'alouette seule, amie du soleil, égaie encore un peu les campagnes. Le matin et le soir, elle va chanter dans le voisinage des cieux, donnant ainsi à l'homme un exemple qui devrait toucher son cœur et l'humilier devant Dieu. — Les perdrix sont cachées, durant le jour, dans les vignes ou dans les collines buissonneuses ; elles en sortent le soir et y rentrent peu après le lever du soleil. Depuis le milieu de juillet, les cailles sont restées muettes ; et maintenant elles sont allées chercher, dans les hautes vallées, la fraîcheur, le grain, l'herbe et les insectes qui leur manquaient dans nos contrées. La caille fait comme les riches ; elle passe l'été à la montagne ; mais, plus favorisée qu'eux, elle n'est point obligée de se mettre en pension ou d'habiter de grands hôtels fort chers. Elle va et vient, d'un champ d'orge à un champ d'avoine, se promène sur les gazons moelleux ou dort, une grande partie du jour, à demi-cachée dans un petit creux dont le soleil réchauffe la terre noircie. S'il fait décidément trop chaud dans le milieu du jour et qu'on soit aux foins, eh bien, il y a les massifs de pommes de terre qui lui fournissent de précieux ombrages et des labyrinthes infinis. Oui, c'est un beau temps que celui qu'elle passe à la montagne : air balsamique et fortifiant, nourriture abondante, paix et repos ; c'est, pour elle, un véritable Éden. Ses petits sont là, qui, vigoureux et forts, suivent encore les préceptes et les avis maternels.

En bas, à la plaine, il reste pourtant quelques cailles pendant les ardeurs de la canicule. Suivez-moi, jeune lecteur, si vous voulez savoir où on peut les trouver.

Celles que nous verrons se divisent en deux catégories.

Dans le voisinage de quelque petit clos de vigne isolé, il n'est pas rare de trouver un espace de terrain mal cultivé, qui fut ou devrait être un plantage de légumes, et dans lequel toutes sortes de mauvaises herbes se sont introduites. Il y a de grandes *follasses*, avec leurs myriades de graines noires ; des seneçons et du *mercoret* en abondance. Peut-être y a-t-il, au-dessous et comme étouffés par un tel voisinage, des haricots nains. — Remuez un peu là-dedans avec votre bâton : Prrrt ! prrrt ! — Qu'est-ce que c'est que ça ? Deux oiseaux gris, qui viennent de partir en poussant un petit cri, et qui se sont posés dans le clos de vigne. Leur vol est arrondi, continu, sans élans répétés. Ce sont deux cailles. Un mâle et une femelle dont la couvée a été détruite et qui, trop attardés pour en commencer une nouvelle, finissent ici leur été. Ce couple est pesant, dodu ; le chasseur qui le trouvera dans ce même endroit, le premier septembre, l'aura bien vite caché dans son sac.

Allons plus loin.

Quand les derniers champs de blé sont fauchés, la campagne dépouillée prend subitement un aspect aride. Et si le soleil est fort, la pluie éloignée, le vent brûlant dans le milieu du jour, il semble vraiment que la terre est frappée de stérilité, surtout dans les terrains où devrait passer la charrue. Le sol se crevasse ; le gazon sèche sur plante ; les arbres jaunissent. C'est alors que le cultivateur voudrait faire de la nuit le jour. Le vin graisse dans les caves chaudes, là où il y a encore du vin ; les fontaines menacent de tarir ou sont dès longtemps à sec ; les fruits tombent avant d'être mûrs : c'est une souffrance générale.

Pourtant, si nous cherchons bien, nous découvrirons au milieu d'une suite de prés plats et bas, une espèce de bosquet dont la verdure sombre contraste avec les tons brûlés des environs. C'est une plantation naturelle d'aunes ; et tout à côté se trouve un pré marécageux non encore fauché. Autour de cette petite oasis solitaire, les gazons, un peu rudes et sauvages, sont d'une fraîcheur remarquable. La rosée, en ce moment, y est attachée en grosses gouttes à chaque brin d'herbe. C'est qu'il y a ici quelque source cachée, ou une nappe d'eau qui transsude au travers de la surface spongieuse du sol. Eh bien, si vous parcouriez avec un chien ce taillis épais ou cette herbe fraîche, vous en feriez sortir une caille femelle et tout son jeune troupeau. Trop faible pour traverser la montagne, cette couvée est venue chercher ici la nourriture et la solitude. Gardons-nous de l'inquiéter ; il suffit que nous sachions qu'elle existe.

XII

En certains pays monarchiques, on permet de chasser à la caille dès la mi-août. Chez nous, heureusement, la permission ne commence qu'avec la chasse ordinaire, le premier septembre. Les amateurs qui recherchent ce petit gibier et connaissent la manière de l'abattre, vont dès cette dernière date, s'établir pour quelques jours dans les vallées de montagnes où ils sont à peu près certains d'en trouver. C'est alors une fusillade qui dure du matin au soir, et, dans beaucoup de cas, un fourragement de récoltes dont un chasseur consciencieux devrait avoir honte. Je raconte cela sur des oui-dire, car je n'ai jamais mis le pied là-haut dans un but pareil. Mais je me représente très bien la chose, sachant comment elle se pratique à la plaine. Aucun chasseur n'est sans reproche sur un sujet pareil. Seulement, il y a des degrés

bien différents de culpabilité. Quelques jours suffisent pour contenter les plus voraces, après quoi on ne songe plus aux cailles. Septembre se passe à chercher les perdrix et les lièvres, et puis viennent les pluies après lesquelles soupire le cultivateur. Le chasseur maugrée contre les averses qui le retiennent au logis, pendant que les râles de genêt traversent impunément la plaine, sans s'arrêter plus d'un jour dans le même lieu. Les cailles se mettent aussi en voyage pour les contrées plus chaudes, et, grâce au temps qui les protège, elles passent nos défilés sans désagrément fatal. C'est ce qu'on nomme la repasse des cailles, un joli mot, comme vous voyez.

XIII

Je me souviens d'un jour d'octobre, qui fut bien terrible pour les pauvres cailles. Du reste, cet oiseau est fait évidemment pour être mangé, les choses étant comme elles sont sur la terre. Ne le plaignons donc pas trop. Les bœufs, les jeunes veaux, les moutons, les volailles domestiques, tous ces animaux sont beaucoup plus malheureux que lui.

C'était une belle après-midi, par un doux soleil. On pouvait cheminer dans la campagne sans se mouiller les pieds et sans avoir trop chaud : un vrai temps à promenade. Je me rendais à pied, dans un village situé à une lieue de mon domicile. Fusil au dos et Belle à mes côtés, je pris par les champs et les jeunes trèfles, usant ainsi du droit qu'a le chasseur de traverser les propriétés communales ou particulières non fermées. Les chaumes s'étaient regarnis d'une plante à jolie fleur bleue dont j'ignore le nom ; les abeilles y bourdonnaient, profitant des derniers beaux jours de la saison. Beaucoup de cailles de repasse étaient cachées sous ces herbes, et quand je dis beaucoup, c'était une ou deux dans un espace de plusieurs arpents. Le chien les arrêtait presque en s'amusant, car les pauvrettes dormaient au soleil, dans leurs petits creux de terre. Peu se faisaient chasser à la piste ; il fallait, ou les tirer sur le sol, — ce qui est une vilaine boucherie, — on les faire partir avec le pied, pour les abattre ensuite en plein vol. Plusieurs se laissaient prendre par le chien, sans l'aide du fusil ; les mâles paresseux sont sujets à cette folie. Enfin, allant et venant, tantôt à droite, tantôt à gauche, j'en mis un assez grand nombre dans mon sac. Combien ? me demandera-t-on peut-être. Je réponds que j'ai dès longtemps oublié le compte exact.

XIV

On ne prend pas toujours les cailles avec une telle facilité ; il arrive même assez souvent qu'on ne les prend pas du tout. Il en est qui sont coureuses de leur naturel ou par tactique. Il s'agit, par exemple, d'un blé-noir en fleur, ou, mieux encore, d'une lande occupée par de grandes herbes jaunes. Le chien a du frais là-dedans ; il marche avec prudence, arrête, et recommence à marcher. Ce manège dure cinq minutes, dix minutes, sans que le gibier se montre ou tienne plus d'un instant très court. Par moment la piste est rompue, perdue, abandonnée. Le chien la retrouve et vous ramène à son point de départ. Cela recommence de plus belle, sans plus de succès. Enfin, vous avez cru voir passer comme un trait, dans quelque rigole, un petit animal qui vous a paru presque noir. C'est la caille qui se moque de vous et de votre chien. Celui-ci, poussé à bout par les ruses de l'oiseau, fait un bond et prend le galop : cela vous désoriente, et vous n'avez pas le temps de voir la caille qui s'est levée. Elle est déjà cachée ou tourne quelque gros buisson, avant qu'il soit possible de l'ajuster.

Après les vendanges, on trouve de temps en temps une caille isolée dans les vignes. Il est rare qu'elle ne donne pas aussi du fil à retordre au chasseur, et même elle a souvent les honneurs de la bataille.

XV

J'ai dit ce que je sais de la caille, ce que j'en ai vu de mes yeux dans nos champs et sur nos coteaux. À d'autres le soin d'en parler sagement et de la mettre à sa place dans les classements de l'histoire naturelle. Le rôle des Cuvier, des Wilson et de vingt autres noms illustres, commence où finit le mien.

Dans cette simple esquisse, nous sommes arrivés au moment où la caille entreprend encore une fois son grand voyage. Un besoin impérieux, un désir ardent la pressent de nous quitter. Il lui faut les rivages de l'Orient, les pays du soleil. Mais, jusque-là, que de dangers et de fatigues de toutes espèces ! Le chasseur, le renard malin qui rôde pendant la nuit, le faucon qui plane à des hauteurs immenses, l'émérillon qui frétille au soleil et l'épervier qui rase le sol en remuant légèrement ses ailes rousses. À peine arrivée sur les sables maritimes de la Provence, il faudra qu'elle appareille pour l'Égypte ou le désert. Aidée du vent que Dieu lui prépare et sur lequel elle a compté, la caille

s'élançait au-dessus des mers et franchit, sans se reposer, les espaces que de grands navires ne traversent qu'en deux ou trois journées. Et quand, épuisée et comme hors d'elle-même, elle s'abat sur la rive africaine, il lui faut éviter aussitôt le regard perçant de l'Arabe ou la dent du chacal. Marcher et veiller, aimer et souffrir, telle est sa vie. Quel exemple un petit oiseau donne ici à l'homme, ce roi de la création ! N'est-ce pas comme une voix qui lui crie : foi, travail, vigilance, avenir ? Car, pour nous aussi, un jour vient où il nous faut traverser la sombre vallée et prendre vol au-dessus des abîmes de l'obscurité. Où aborderons-nous, cher lecteur ? — Il y a des hommes qui ne s'occupent jamais de cette question, pour tous d'une importance infinie. Il en est qui croient au pays des Ombres : il en est dont tout l'espoir est en un sommeil, que dis-je, en un éternel oubli. Il en est qui partent dans une angoisse inexprimable, ne sachant entre les mains de qui leur être immortel tombera. Mais il en est aussi, — et puisse leur nombre être égal au sable de la mer ! — oui, il en est qui se mettent en route sur les ailes de la foi et de l'espérance. Saisissant la main toute puissante du Sauveur qui leur est offerte, ils sont transportés en paix sur les rivages de l'éternité. Là, brillent sans fin pour eux les rayons du soleil de justice, et toute larme est bannie de leurs yeux.

UNE MATINÉE DE PÊCHEUR

I



'était dans la nuit du 29 au 30 septembre 1870. Jusque vers minuit, un léger croissant de lune avait éclairé quelque peu ma chambre. Mais dès lors le ciel s'était couvert. Longtemps avant le jour j'étais éveillé, bien qu'aucun bruit ne se fût encore produit dans le village. Promeneurs infatigables avant l'aube, les hulottes et les moyens-ducs ne faisaient plus entendre leurs cris dans les bois voisins. Seul et malgré une sécheresse continue, le ruisseau murmurait paisible au fond du vallon. — C'est un bon moment pour penser, quand on est visité par l'insomnie, ou qu'une vieille habitude a chassé le sommeil. Autour de vous tout est recueillement, silence, obscurité. L'âme cherche son Auteur éternel, Celui qui a fait les mondes, distribué le jour et la nuit ; Celui qui est la lumière de la vie, le grand réparateur, la charité même. — L'esprit travaille aussi à sa manière ; l'imagination crée des visions ; elle habite en des lieux agréables, et, comme elle est libre de choisir ce qui lui plaît, elle passe d'une situation à une autre situation selon ses caprices, ou selon la nécessité imposée par quelque sujet dont elle a pris la tâche de s'occuper.

Ce matin-là, je ne travaillais pas. Je n'avais pas même directement à travailler. Le jour précédent, tout avait été expédié. Ma première pensée fut de demander à Dieu d'arrêter une nouvelle effusion du sang, de faire cesser une guerre impie, atroce, digne du Prince des ténèbres, mais honte de notre époque et malheur épouvantable aussi bien pour les Allemands vainqueurs que pour les Français vaincus. Les hommes sont frères, les nations solidaires les unes des autres ; pourquoi donc s'entre-tuer, se détruire, se haïr ?

pourquoi ne pas s'aimer ?

À ces questions que je m'adressais sur ma couche solitaire, des paroles telles que celles-ci vinrent donner une réponse devant laquelle je n'avais qu'à m'humilier : « À cause du péché la terre sera maudite ; — le monde est plongé dans le mal ; — ils ont les pieds légers pour répandre le sang ; — il y aura des guerres et des bruits de guerres ; voici, je vous l'ai prédit ; mais ce ne sera pas encore la fin. »

Cette fin, pensai-je, arrivera quand les choses visibles seront détruites, la terre brûlée avec tout ce qu'elle contient, les nouveaux cieux et la nouvelle terre créés pour durer toujours. Alors la paix régnera partout, avec la justice et la sainteté. Le deuil et la mort ne seront plus ; l'angoisse et la douleur auront fait place à une allégresse éternelle.

II

Après une demi-heure passée en méditations de cette nature, je me levai à moitié pour regarder si le jour se montrait. Il n'était pas encore là, mais il allait venir dans peu d'instant ; non pas le jour éclatant du matin, mais les tout premiers indices du retour de la lumière. — Il n'y a plus qu'aujourd'hui pour pêcher la truite à la ligne cette année, me dis-je ; demain, premier octobre, la défense existera sur tous les ruisseaux du canton. Si j'essayais encore une fois, malgré le vent de montagne qui souffle sur la plaine ? L'eau doit être faible, claire sans doute ; les chances sont en faveur du poisson contre le pêcheur...

J'allai voir le temps à la fenêtre. La nuit revenait presque, grâce à un brouillard universel siégeant au-dessus des montagnes. En dessous, une brise froide agitait le feuillage coloré des arbres fruitiers et faisait grincer la cape tournante de ma cheminée. — « C'est ridicule de prendre une ligne par un temps pareil, me dis-je encore ; toutefois on peut essayer par simple curiosité. Essayons... »

Je fus bientôt à la rue, panier au dos et bâton de pêche à la main. S'il faut tout vous dire, ami lecteur, vous saurez que j'avais des amorces prêtes depuis la veille. Pauvres infortunés vers de terre ! je les avais pris dans un carré de fraisiers que la bêche avait respectés depuis trois ans, et où ces lombrics vivaient de fort peu de chose. Maintenant prisonniers dans une boîte de fer-blanc, ils se promenaient sur des feuilles de prunier pour passer le temps d'une manière moins monotone que s'ils fussent restés pelotonnés en boule au fond de leur réduit.

Partant à jeun, j'avais eu soin de mettre un morceau de pain dans ma poche. Au reste, je comptais être de retour à neuf heures du matin. Il en était cinq lorsque j'eus dépassé la dernière maison du village.

De chez nous, pour se rendre sur les bords où je me dirigeais, on descend presque toujours, mais non d'une façon rapide, excepté en deux ou trois bouts de chemin très courts. C'est encore assez loin, surtout si l'on veut pêcher en remontant le ruisseau ; dans ce cas-là, il faut marcher pendant trois quarts d'heure, avant d'avoir l'eau à ses côtés.

Seul dans ces jolis chemins bordés de prairies, de champs et de vignes, je me reportais par la pensée au temps où, chasseur vigoureux, je partais de bien plus grand matin encore pour les bords du lac, dans l'espoir d'y rencontrer quelque oiseau de passage bon à empailler. Alors aussi, des amis qui depuis longtemps sont couchés dans la tombe, me donnaient rendez-vous dans quelque poste de montagne, ou à la croisée de deux chemins conduisant aux marais. Là, nous lancions nos chiens dans les hautes herbes, dans les buissons, dans les taillis, dans les bois noirs. Cette année-ci, je laisse dormir mon fusil de chasse. Comment tirer sur de pauvres animaux, quand les armes de guerre font tomber les hommes par milliers ! La simple fumée d'une détonation m'est désagréable. Il n'en faut pas davantage pour annoncer qu'un soldat, père de famille, ou qu'un fils bien-aimé a reçu le coup mortel.

On me demandera peut-être pourquoi je fais une différence entre un oiseau tué, un lièvre poursuivi, et un poisson sorti de l'eau. N'est-ce pas, au fond, la même chose ? toujours la guerre entre l'homme et la créature inférieure : oui, c'est vrai. Mais que voulez-vous ? Cette différence que vous ne comprenez pas, que vous blâmez peut-être, je la fais en ce moment. Je suis persuadé que vous en établissez aussi dans votre esprit, sur d'autres sujets, sans plus de logique ou de compassion que je n'en mets à l'égard des truites de nos rivières. Nous sommes tous si inconséquents ! Une fois pour toutes, il serait bon de s'en souvenir.

III

Lorsque j'arrivai au barrage élevé dans la Promenthouse pour le service de la papeterie de Clarens, je m'arrêtai. Le soleil se levait dans un ciel légèrement vapoureux, qui permettait à l'œil de le regarder en

face. Son disque d'un rouge pâle annonçait un jour sec et chaud, ajouté à tous les autres de l'été et de l'automne. Le vent de montagne ne soufflait plus. Déjà l'on entendait la voix de quelque conducteur de charrue, et des clochettes de vaches dans les prés. Le pic-vert poussait son cri strident d'un arbre à l'autre ; les geais fuyaient de leurs perchoirs, comme si j'en eusse voulu à leur liberté. Toute l'eau du ruisseau était prise par l'usine qui, dit-on, ne bat plus que d'une aile, si même il lui reste autre chose qu'un moignon quasi déplumé. Je ne répète cela que sur ouï-dire, car je n'ai pas à m'en préoccuper, à moins que ce ne soit au point de vue de la pêche. En francs égoïstes que nous sommes, nous autres hameçonneurs, nous souhaitons que les truites du lac trouvent toujours le chemin libre pour remonter la rivière, venir se saumonner dans le voisinage des sources fraîches et y déposer leur frai en automne. Cela n'est guère possible si, comme aujourd'hui, la papeterie prend toute l'eau. Il faut bien alors que le poisson s'arrête en aval de la fabrique, et Dieu veuille encore qu'il ne doive pas fuir à toutes nageoires, pour éviter les émanations putrides, les solutions malsaines que les préparations chimiques laissent échapper dans le courant ! Du reste, assez de moulins, de scieries, de martinets, de battoirs à blé, le rompent ou le détournent. C'est une misère pour les pêcheurs. Aussi en ai-je entendu plus d'un exprimer ce vœu très peu charitable : « La peste soit des papeteries et des rouages quelconques le long de l'eau ! » Hélas ! si la peste venait pour l'usine, les truites n'arriveraient guère mieux que ci-devant. Il faudrait encore autre chose pour les multiplier dans ces parages.

Je ne connais, au point de vue de la pêche, ni l'Orbe, ni l'Arnon, ni l'Aubonne, ni le Rhône et ses affluents. Petit pêcheur de troisième classe, je me borne à visiter de temps en temps la Promenthouse et la *Couline*, ou *Colline*. Cette dernière sort d'une gorge du Jura et *coule* assez rapidement jusqu'à sa jonction avec l'autre, au bas de la campagne de Mimorey. Une partie de son eau, détournée plus haut, s'en va rejoindre l'Asse, après avoir arrosé trois propriétés qui se trouvent sur sa route. En été, elle se dirige presque entièrement de ce côté-là, à moins que le courant ne soit enflé par des pluies abondantes.

Dans l'un et l'autre de ces deux ruisseaux, on ne trouve plus de truites de grande dimension. Est-ce encore la faute de la papeterie ? Je veux croire que non. Elle a déjà assez de tort aux yeux des pêcheurs, sans la charger encore de celui-là. Les plus beaux coups de ligne actuels amènent sur le gazon des truites d'une livre et demie. Une de trois quarts passe déjà pour quelque chose de remarquable. Viennent ensuite celles de demi-livre, d'un quart, et de moins encore. Mais toutes sont de bonne prise. Il est même rare que celles de deux

onces ne soient pas relevées avec empressement par le jeune pêcheur. Dans la Promenthouse, elles sont généralement d'une couleur claire, brillante. En août, on en prend parfois qui sont dorées. Dans le ruisseau de Givrins, pavé de cailloux noirs ou recouverts de mousse, elles sont plus foncées. De temps en temps cependant, à la suite d'une crue un peu considérable de l'eau, on en trouve de presque blanches, comme si elles venaient d'arriver du lac. On m'a dit que celles-ci étaient des élèves de M. le docteur Auguste Chavannes. Je suis trop ignorant pour exprimer une opinion à cet égard ; mais, quoi qu'il en soit, je remercie l'éminent professeur de tout ce qu'il a fait pour multiplier le poisson dans notre pays. J'engage les jeunes propriétaires riverains à suivre son exemple ; ils en seront bien récompensés plus tard, s'ils sont pêcheurs. Moi, je suis trop vieux pour commencer à faire de la pisciculture ; c'est déjà bien assez que j'apporte une truite de temps à autre pour mon dîner, et que je prenne la peine de vous raconter ici mes aventures.

IV

Un jour, — il y a bien de cela quarante ans, — un de mes voisins allait de Givrins à Trélex, par le joli sentier qui vient aboutir au pont de la Châtaignerie. Ce pont n'existait pas en ce temps-là. On ne trouvait à sa place que deux troncs d'arbres jetés au-dessus du courant et recouverts de planches clouées. De barrière, point. Les chars traînés par les chevaux et les bœufs, passaient dans l'eau comme ils pouvaient. En été, pendant les sécheresses, c'était bien facile. Au printemps, quand la neige fond, en automne après les pluies, il fallait prendre un autre chemin pour arriver à Givrins ou en sortir avec un attelage. C'était peu commode. Encore aujourd'hui, la route actuelle, malgré le pont, est si rapide du côté de Givrins, que vraiment c'est une honte de ne l'avoir pas améliorée. On dit que cela se fera tôt ou tard. Espérons. Eh bien, donc, mon voisin, ayant traversé la rivière sur la passerelle, vit plus bas dans le courant, assez faible ce jour-là, un gros poisson embarrassé dans ses mouvements. Il ôta ses souliers et l'empoigna sans hésiter. C'était une truite de douze livres. Il revint chez lui avec sa capture. Le fait fut bientôt connu. Un chasseur du village prit son fusil, se rendit au ruisseau d'où il ne tarda pas à rapporter trois de ces énormes bêtes, qu'il avait tirées et sorties de l'eau sans difficulté. Fallait-il qu'il y en eût dans le lac en ce temps-là ! car évidemment ces poissons n'avaient pu atteindre un poids pareil

dans un ruisseau qu'on enjambe à pied sec durant six mois de l'année. Des personnes encore vivantes m'ont assuré que, si l'on avait alors envie de manger de la truite en été, on allait simplement à la rivière avec un seau ; on en prenait quelques livres, et l'on revenait les fricasser à la maison. Le *ressat* des moissons, chez tel ou tel cultivateur, n'avait souvent pas d'autre base culinaire. C'était l'âge d'or de la pêche : qu'en pensez-vous ?

Aujourd'hui, c'est bien l'âge de la misère et de l'interdiction, sur plus d'un point. Il est des endroits inabordables, moralement parlant. Le ruisseau est charmant, tout coupé de cascades argentées, de nappes tranquilles où les truites fraient, et de remous qu'elles aiment beaucoup lorsque l'eau est grande. Les rivages sont bordés, tantôt de ravins buissonneux, tantôt de frênes et d'autres végétaux dont les racines cherchent l'eau courante. Le pêcheur qui s'y hasarde ne cause aucun dégât aux propriétaires riverains. Mais c'est égal ; avis est donné de ne pas y mettre le pied durant douze mois de l'année.

Ne sachant rien de cela, j'avais fait comme bien d'autres. Un jour que j'étais là-bas, silencieux et ligne en main sur la berge, voici tout à coup près de moi un honnête particulier qui me dit d'un air bien doux et avec une politesse irréprochable. — Pardon, monsieur ; excusez-moi : avez-vous une permission pour pêcher ici ?

— Une permission ! répondis-je tout ahuri par une question aussi abrupte ; est-ce qu'il faut une permission ?

— Oui, sans doute. Et si je vous retrouve ici avec votre ligne, je devrai faire un rapport contre vous.

— Êtes-vous le garde-champêtre ?

— Oui.

— Suffit, mon brave. Un homme averti en vaut deux. J'ignorais la défense. Mais soyez assuré que je ne reviendrai pas pêcher ici. Je serais vraiment peiné de désobliger le propriétaire. Dans l'occasion, je lui ferai mes excuses.

Là-dessus, et bien satisfait, je pense, l'employé municipal retourna sur ses pas. Je pliai à l'instant ma ligne, donnai aux poissons le reste de mes amorces, puis je revins chez moi

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Qu'avais-je à objecter ? Rien. Le propriétaire était dans son droit.

U

Mon simple récit m'a conduit plus loin que je n'avais d'abord pensé. Il faut me hâter de le reprendre au point où nous sommes restés, soit vers l'écluse de la papeterie.

La plupart des personnes qui n'ont jamais pêché dans nos rivières s'imaginent volontiers que c'est une occupation parfaitement ennuyeuse. En effet, jeter une ligne à l'eau et attendre des heures sans rien prendre, ce doit être quelque chose de stupéfiant. C'est beaucoup si le pêcheur n'est pas changé en tronc d'arbre, à force de rester immobile et silencieux. Le peu d'idées qui lui restent s'en vont au lac, avec le courant des eaux. Telle est l'opinion à peu près générale des gens qui n'y entendent rien et n'ont pas vu.

La pêche à la truite exige, au contraire, beaucoup de réflexion, d'attention et même de mouvement. Il ne s'agit pas de venir se planter à deux pas du ruisseau, et paf ! d'y lancer une ficelle armée d'un indicateur en liège rouge ou bleu. Certes, le poisson fuirait à l'instant, ou se garderait bien de quitter ses retraites cachées sous les voûtes marneuses du rivage, ou derrière les racines submergées des arbres. Pour réussir, toute une stratégie est nécessaire ; et il faut d'ailleurs connaître, d'après le temps qu'il fait et l'état de l'eau, où l'on doit pêcher. S'il y a de la truite et qu'elle *morde*, ce sera fait en un instant ; si elle n'a pas faim ou qu'elle vous ait aperçu, vous passeriez la journée entière à la tenter, que ce serait parfaitement inutile. La truite a du caractère, quand elle s'y met. Il n'est pas facile de lui faire changer d'idée.

La ligne est une mince ficelle de soie, aussi forte que possible et presque imperceptible. À l'extrémité qui va à l'eau, est un bout de mortapêche avec deux ou trois grains de plomb, si l'on pêche au ver ; sans plomb, si l'on amorce avec une sauterelle. De liège flotteur, pas trace. On ne voit rien de ce qui se passe ; tout doit être senti dans la main. Quand il faut se tenir éloigné du bord, le déploiement du fil est assez long ; c'est le contraire, si l'on est caché dans un buisson ou derrière un arbre et que la ligne coure sous des branches basses. Par un temps couvert et en eau trouble, pas n'est besoin de ruser autant avec le poisson. Mais si l'eau est limpide, le ciel éclatant, il faut absolument que le pêcheur trouve le moyen de dissimuler sa présence. Il rampe à plat ventre, là où la berge est dégarnie de buissons ou de hautes herbes ; et si le bord est boisé, il se colle aux troncs d'arbres, s'entoure de feuillage ou disparaît dans les brin-

dilles rouges du saule nain. La présence d'un bloc erratique est chose précieuse, si le courant vient s'y frotter en passant et y établir un creux de quelque profondeur.

À ma connaissance, on ne trouve pas de ces blocs le long de la Promenthouse, tandis qu'il en existe encore bon nombre près de la colline de Givrins et dans tout notre vallon. Entre la papeterie de Clarens et le moulin de Coinsins, la Promenthouse a peu de pente ; elle trace de nombreux méandres dans une terre argileuse de marais. Là, se forment des creux suivis parfois d'un courant bien accentué, mais qui bientôt se ralentit pour contourner des arbres ou des graviers qui gênent sa marche. C'est près de tels endroits que le pêcheur arrive avec une émotion contenue, et qu'il combine ses mesures pour n'être pas vu du poisson qui s'y promène ou se tient aux aguets. S'il sort deux jolies truites d'un de ces réservoirs naturels, il peu se dire bien favorisé. Il m'est arrivé une fois d'en prendre quatre de suite, mais c'était un jour des plus exceptionnels.

Assez souvent il arrive que le poisson se décroche au moment où l'on va le saisir. La rencontre intempestive d'une branche qui lui donne une secousse, un vigoureux coup de queue en l'air, suffisent parfois pour lui rendre la liberté et la vie. Et si, par aventure, une truite tombe sur le terrain à faible distance de l'onde, son instinct la fait ressauter à l'instant dans l'élément où elle disparaît. Sa blessure ne l'empêchera point d'y bien vivre, et même emportât-elle un gros hameçon dans l'estomac pour le reste de ses jours, elle n'en périrait pas plus vite. À la longue elle deviendrait moins grassouillette et un peu pâle, voilà tout.

D'autres obstacles se présentent encore devant le pêcheur. Il se peut que, levant sa ligne sans faire attention aux branches qui sont au-dessus de sa tête, il aille y accrocher son fil avec le poisson qui s'y débat inutilement. Il faut alors grimper sur un arbre parfois peu solide et assez élevé, au risque de se déchirer les mains ou de faire un plongeon dans la rivière. Et s'il n'y a pas de branches dans le voisinage, la perche nerveuse et flexible enverra peut-être fort loin, dans des buissons inextricables, le pauvre poisson qui s'assomme en tombant et ne peut être découvert. Encore un ennui assez grave : c'est lorsque l'hameçon se croche à une racine, à un tronc d'arbre submergé, et que tous vos efforts pour le dégager sont inutiles. À force de tirer, vous cassez la mortapêche, peut-être même un des bouts précieux de la perche. Vous êtes alors démonté. Mais ce qui, sans aucun doute, donne le plus vif regret au pêcheur, c'est lorsqu'une grosse truite est prise et que, se débattant au fond de l'eau ou à la sortie, il la sent s'échapper et la voit disparaître à tout jamais. Le *glouf!* que l'eau

produit en la recevant dans son sein est pour lui quelque chose de très amer. Dans un tel cas, il est bien rare que le pêcheur n'envoie pas à l'heureux poisson toutes ses malédictions.

VI

Le jour en question, l'eau était petite, claire à y voir un centime à dix pas. J'ai dit plus haut qu'elle passait toute dans le canal de la fabrique. Peut-être faisait-on du papier pour mon ami M. Georges Bridel, qui s'en servira pour imprimer cet article. Dans un tel cas, je serais bien ingrat de ne pas souhaiter à l'usine de Clarens de meilleurs jours que ceux du temps actuel. Puisse donc le magnifique établissement reprendre vie, devenir vraiment prospère, et livrer au public de bon et beau papier, pas trop cher ! Maintenant, terminons mon histoire de pêche.

Je ne tardai pas à me convaincre qu'il n'y avait aucun succès à espérer, car même la bise soufflait un peu depuis un moment. Dans les creux couverts comme dans ceux au soleil, inutile de songer à *sentir* quelque chose. Rien ici, rien là, rien plus haut ou plus loin. J'allais bientôt me retrouver au pont du moulin de Coinsins, et de là reprendre le chemin de ma demeure, lorsque j'avisai un endroit peu profond, traversé dans le milieu par un courant. Des branches de saule flottaient à la surface, entraînées par le mouvement de l'eau et se relevant sans cesse pour retomber à l'instant. Je n'y avais jamais rien pris, dans aucune de mes courses ; mais, pour en avoir le cœur net encore cette fois, j'y fis courir ma ligne. Ah ! tic ! tac ! dans la main droite. Voici une belle truite argentée que j'amène à moi et qui passe dans la filoché de mon panier. Ce fut la seule. Cette humble victoire me parut suffisante pour m'ôter tout regret d'avoir essayé de la gagner. Si le lecteur tient à savoir plus exactement où je l'ai remportée, je lui dirai que c'est dans le voisinage de la source du Fresne, de cette eau toujours fraîche, toujours limpide et toujours abondante, qui ne tardera pas à répandre ses bienfaits sur la rive vaudoise, de Frangins à Nyon et même plus loin.

VII

Outre le poisson qu'on prend ou qu'on ne prend pas, on découvre

bien des choses dans une promenade de pêche. Si c'est en été, le matin, vous jouissez d'une fraîcheur délicieuse. Le soleil se lève à quatre heures, et vous êtes déjà là. La rosée frémit dans l'herbe à vos pieds ; les longues feuilles en épée du roseau à panache noir, sifflent à droite et à gauche, à mesure que, pour faire votre chemin, vous secouez les tiges où elles sont attachées. Dans ces passages obscurs, les rayons du soleil percent de temps en temps et donnent aux végétaux aquatiques les couleurs de l'arc-en-ciel. Immobile auprès du ruisseau qui déborde, vous voyez un oiseau passer comme une flèche bleue, et si près que vous pourriez presque le toucher avec la main. C'est le martin-pêcheur qui, lui aussi, cherche sa pâture dans ces solitudes. Il a son nid quelque part dans la berge ou parmi les racines enchevêtrées au-dessus du courant. Le merle d'eau passe encore plus rapide que son cousin aux plumes soyeuses ; il vole aussi plus haut, si le moindre danger se produit. Un jour, je vis un épervier se poser en face de moi, furieux d'avoir manqué son coup sur une fauvette que ma présence avait protégée. Puis, c'est une sarcelle d'été qui se lève en battant des ailes ; une grande bécassine, un râle, qui grattaient du pied ou fouillaient du bec dans le limon voisin. Voici des ramiers venus pour boire, après avoir rempli leur gésier de grain trouvé dans les champs. Là où la rivière s'est frayé un chemin nouveau, grand et large, au milieu d'une prairie verte, ce sont deux pluviers à collier, qui tout à coup font tourner leurs ailes pointues et sifflent en s'élevant dans les airs. Enfin, près d'un monticule graveleux et boisé, passe comme une ombre, le long des buissons, un vieux renard plus ou moins pelé, qui revient des aventures nocturnes et regagne son terrier. — Voilà pour le matin.

Si vous êtes venu le soir, vos regards se portent sur des objets différents. Le soleil va disparaître derrière le Jura, qui bleuit peu à peu dans la dégradation de la lumière. Le ruisseau fait du bruit plus encore que le matin ; il a grandi dans la journée. Les roseaux sont secs. Hâlée et fléchissante pendant la chaleur du jour, l'herbe commence à relever la tête. Les feuilles des arbres boivent l'humidité de l'air dans le voisinage du courant. Bientôt l'ombre du soir se répand sur la plaine. Jetez vos lignes un peu partout, compagnons pêcheurs. L'eau, demi-trouble, est abondante. Hâtez-vous. Les creux sont bons ; les remous encore meilleurs. Quand vous n'y verrez plus assez pour distinguer votre fil, alors pliez bagage. Le retour au logis aura de nouveaux charmes pour vous, car le rossignol chante ; et plus la nuit tombe, plus ses accents sont doux et passionnés.

Bonsoir, lecteur. Si j'ai réussi à vous dépréoccuper un peu de ce qui nous attriste tous ; si je vous ai fait entrevoir des jours paisibles, je ne

regretterai, ni ma dernière matinée de pêche, ni celle que je viens d'employer à vous la raconter ici.

LES ORAGES

SOUVENIRS DE JEUNESSE

I



Dans les grands jours d'été, le cultivateur actif se lève de bon matin, quel que soit le travail auquel il doit se livrer. Vers les deux heures, il se réveille en sursaut, va à sa fenêtre et regarde le ciel. La nuit règne encore sur la terre ; les étoiles scintillent ; pas de nuages à l'horizon, excepté quelques points sombres du côté de l'ouest. Les arbres sont dans une immobilité complète, car nul souffle né passe dans leur feuillage. Le paysan se remet dans son lit et se rendort à l'instant même. Une heure de paisible sommeil est toujours bonne à prendre en cette brûlante saison. De nouveau, l'homme s'est réveillé : il entend frapper trois coups à l'horloge du village. Le voilà debout, et cinq minutes se sont à peine écoulées qu'il part, d'un pas lent et mesuré, la faux sur l'épaule et ses *enchappes*⁷ à la main. En quittant sa maison, il n'a écouté ni l'hirondelle qui gazouille déjà sur les contrevents, ni le rouge-gorge qui recommence cent fois son léger refrain sur les pruniers du voisinage. A-t-il pensé à celui qui donne en abondance le grain au semeur et le pain à celui qui mange ? A-t-il prié Dieu avant de s'éloigner du toit sous lequel reposent chaque nuit ses membres fatigués ? Son âme le cherche-t-elle en chemin ? L'aube radieuse qui se montre à l'orient lui parle-t-elle des splendeurs éternelles ? — Ô homme ! réponds à cette voix du Créateur : fortifie -toi de la force que donne l'adoration du Dieu souverain, quand nous nous adressons à lui comme à un Père tendre et plein d'amour.

7 - Enclume et marteau pour amincir le tranchant de la faux.

Mais un autre paysan suit cet homme de près, si même il ne le devance dans le chemin. En tous cas, il s'est levé encore plus tôt que lui. Il ne va pas faucher du foin ou du blé ; il se rend au labourage, suivi de deux grands bœufs jaillétés, dont il a huilé le cou et les reins, pour éloigner les énormes taons roux qui sortent des haies chargées de poussière et viennent déjà bourdonner autour des paisibles animaux. Vers sept heures, il laissera sa charrue à l'ombre d'un noyer et ramènera son attelage dans l'écurie sombre, où le foin est préparé. Quand les bœufs auront mangé, on les conduira à la fontaine ; et s'ils en reviennent au grand trot, la queue en l'air, leur maître pensera qu'un orage se prépare inmanquablement pour la journée. Il faut donc se hâter d'ouvrir le foin demi-sec ; le paysan appelle son fils aîné et sa fille :

— Marc, Julie ! allons, prenez chacun une fourche et venez avec moi au pré.

— La Julie, répond la mère, ira vers les dix heures ; j'en ai besoin pour cueillir des pois et m'aider à préparer le dîner. Il te faudrait aussi penser que nous voilà entre les deux Saint-Jean ; c'est le moment de semer *l'escariole* (escarole⁸).

— Oui, oui, nous verrons cela demain. Aujourd'hui nous aurons des tonnerres et de la pluie.

— C'est justement qu'il faudrait semer la chicorée ; Guichon en a déjà de la levée, de la plate et de la frisée. Ne pourrais-tu pas fossoyer le carreau des épinards avant de t'en aller ? Ce foin ne presse pas avant dix heures.

Et si le mari, déjà fatigué, est naturellement disposé à l'impatience ; si la femme prend de l'humeur en ne voyant pas ses désirs accomplis à l'instant même, un orage est peut-être sur le point d'éclater entre les deux époux ; et là où devraient régner la tendresse, la confiance et la joie, le bonheur enfin, là viendront prendre possession pour de longues heures, pour des journées entières, la bouderie, les éclats de voix, la colère et les pleurs.

Il ne s'agissait pourtant, d'une part, que d'un peu de patience, et, de l'autre, que d'une condescendance aimable. Et tout cela, à propos d'un carreau de chicorée ! Ah, oui ! le diable est puissant, rusé et habile ; il ne perd jamais la plus petite occasion de souffler le feu de la désunion.

Mais ce n'est pas des orages du cœur que je veux parler. C'est tout simplement de ceux qui traversent nos montagnes et nos vallées, amenant parfois dans leurs flancs la destruction subite des espé-

8 - [NdÉ] Selon le Littré : Plante potagère, espèce de chicorée à larges feuilles.

rances du cultivateur.

J'avais douze ans à peine, et nous étions dans la première quinzaine de juillet. C'est le moment de transition entre les foins dont la récolte est achevée, et les blés qui mûrissent plus ou moins vite, selon que le vent souffle du nord ou du sud. Si ce dernier se fait sentir pendant huit jours de suite, avec de rares et chaudes ondées, des fatales subites suivies d'un soleil éclatant, les froments blanchissent à vue d'œil, et il n'y a presque pas d'interruption entre les deux récoltes. Si, au contraire, c'est la bise qui règne, la teinte jaunâtre des champs ne vient qu'à la longue. Le grain est meilleur, plus nourri ; chaque journée ajoute au poids de l'épi, qui se gonfle d'aise, avant de se recourber légèrement sur sa tige, ferme et droite *comme des roseaux*, dit-on chez nous. — Cette lenteur de maturité donne au paysan le temps de sarcler ses plantages, de faire une *passée* aux vignes, de cueillir les cerises quand il y en a. Cette dernière occupation est un bonheur pour le jeune garçon. Le père, le frère aîné, les oncles, se servent des grandes échelles, si cela leur est plus commode ou leur fait plaisir ; mais lui, leste et agile comme un écureuil, il grimpe au sommet de l'arbre, s'y établit à califourchon sur la dernière croisée et, de là, cueille à pleines mains pour sa bouche et pour son panier. Dans son gousset, vous trouveriez un long morceau de pain dont il arrache une bribe de temps à autre, pour la savourer avec la chair noire ou d'un rouge clair de ces fruits délicieux. Il y a une grande différence entre les cerises prises sur le fait, parmi les feuilles qui les cachent à moitié, et celles qui s'étalent sur les marchés, dans les hottes des Savoyards ou dans les corbeilles des Gesserandes⁹. Et puis, le plaisir de faire l'ouvrage soi-même, là-haut perché, le comptez-vous pour rien ?

Le jour en question, je n'eus pas plus tôt ramené mon troupeau du pâturage, que j'allai rejoindre mon père sous l'un de nos grands cerisiers. J'y passai le milieu de la journée, à l'ombre et au frais, pendant que les moutons rumaient dans la bergerie. Aussitôt qu'ils commencèrent à faire entendre leurs bêlements répétés, l'ordre de partir avec eux me fut enjoint.

— Mais, ajouta mon père, ramène-les à l'écurie quand tu entendras sonner six heures aux horloges des villages. Tu viendras ensuite avec moi à**, pour y chercher la vache que j'ai achetée.

Je n'eus garde d'oublier la consigne, car, à cet âge, une promenade de deux heures avec son père est toujours un grand plaisir pour le jeune garçon, que ce dernier soit un enfant de ville ou un élève de la campagne. On me donna mes vêtements du dimanche, une chemise

9 - Paysannes du Pays de Gex.

à col rabattu sur celui de la veste, comme on en portait alors ; je pris mon bâton de poirier sauvage, que j'avais coupé moi-même dans la forêt, cuit au four et verni au copal, puis nous partîmes. En cheminant à côté de mon cher père, je lui faisais une quantité de questions auxquelles il répondait souvent par des monosyllabes dont je ne me contentais pas toujours. Hélas ! je savais bien qu'il avait beaucoup de soucis matériels sans cesse renaissants, et que chaque journée apportait avec elle une grande fatigue ; mais savoir et sentir sont deux choses bien différentes. D'ailleurs qu'est-ce qu'un enfant de douze ans peut comprendre aux inquiétudes et à la responsabilité d'un père de famille ? presque rien. Et puis, je cherchais aussi, par mes questions, à distraire celui dont un seul mot me faisait parfois rentrer sous terre. Obsédé de mon bavardage et voulant sans doute se livrer à ses pensées, mon père s'arrêta tout à coup et me dit d'un air à moitié badin :

— Mais, veux-tu bien te taire ? Qu'as-tu besoin de tant parler ? marche comme tu dois marcher, au lieu de lever à tout moment ton épaule droite plus que la gauche.

Dès lors, silence complet. J'avisai les pierrots le long des haies, les traquets à travers les prés, les verdiers à tête d'or sur les repousses des aunes. Dans la poussière du chemin, je remarquai une trace tortueuse et de forme ronde.

— Sais-tu qui a passé là ? me dit mon père.

— Un serpent, je pense.

— Oui, et un gros. Dépêchons-nous. Le ciel se charge à l'occident ; nous pourrions avoir un orage en revenant à la maison.

Au mot d'orage, je devins sans doute tout pâle, et ce fut alors au tour de mon père de causer pour faire diversion à ma frayeur. Il me raconta des histoires de serpents, de chiens enragés, de taureaux devenus furieux, de loups rôdant la nuit dans les villages auprès de quelque ferme isolée.

Il était plus de sept heures, lorsque nous arrivâmes chez le paysan qui vendait la vache ; le soleil éclairait encore les campagnes de la Savoie, mais la rive suisse était déjà dans l'ombre. On alla à l'écurie. La vache était jolie : quatre ans, prête au veau, noire et blanche bien marquée, et se nommant *Florie*. Le vendeur nous fit entrer chez lui, nous offrit du vin, du pain et du fromage. Mon père et lui causèrent de la récolte des céréales, de la belle apparence des vignes, du colza que l'on commençait à cultiver dans la contrée à titre de curiosité. Tout en cassant ma croûte de pain, je voyais venir la nuit et je ne perdais aucun des roulements sourds qu'on entendait au loin. Un éclair pénétra dans la cuisine.

— Papa ! dis-je subitement, allons-nous-en.

— Oui, tu as raison, me répondit-il, partons.

On passa une corde aux cornes de Florie, mon père en prit le bout dans sa main et je suivis la bête, non sans me retourner à tout bout de champ, pour voir si l'orage s'avavançait de notre côté. Il nous suivait, en effet, accourant sur nos traces et rendant les ombres du soir encore plus épaisses. Bientôt la nuit nous enveloppa complètement ; il y avait encore une grande demi-lieue à faire et un bois à traverser. Un bois ! miséricorde ! et le tonnerre, qui tombe presque toujours *en pierre* sur les arbres ! Avions-nous des parapluies ? je crois que non ; en tout cas, je me serais bien gardé d'ouvrir le mien, car, m'avait-on dit, les parapluies attirent la foudre. Plutôt être mouillé jusqu'aux os ! Quels éclairs et quelles claquées sur nos têtes !

— Ah ! celui-là est *tombé*, ne crois-tu pas, papa ?

— Marche toujours. Nous voici vers le bois.

La pauvre vache, ruisselant comme nous, se laissait conduire avec douceur, comprenant sans doute son état de passivité, et ne répondant à mes excitations incessantes que par de plus grandes enjambées. Une fois entré dans la forêt, je me trouvai comme dans une cave sans fenêtres. Je m'empressai de saisir la queue de Florie dans une main, et je la tins ferme, on peut le croire. De temps en temps, quelque vaste éclair illuminait toute la forêt, on voyait apparaître le bout de l'allée droite, et même le lac dans le lointain, puis tout rentrait dans les ténèbres les plus profondes. Enfin nous arrivâmes à la porte de la maison.

— Allez vite ouvrir, dit ma mère, qui nous entendit la première. Eh ! pauvre enfant, comme te voilà trempé !

— Oh ! ce n'est rien, répondis-je, mais si tu avais vu les éclairs dans le bois, et quels tonnerres il a fait tout le long du chemin !

Florie trouva sa place préparée à côté de ses nouvelles compagnes. On la *bouchonna* bien avec de la paille sèche. Quinze jours après, mon père faisait creuser une fosse profonde, dans un terrain inculte, tout rempli de menthe sauvage et de hautes herbes. On y jeta le corps de Florie et celui de son veau, ce dernier étant né-mort, et la pauvre mère ayant péri à la suite de grandes souffrances.

Fermier, ouvre ton livre de comptes pour inscrire au chapitre des pertes : « Vache noire et son veau, 325 francs, »

II

Un samedi au soir, je rentrais au village et à la maison paternelle après une absence d'environ deux mois. Les passants, les voisins, me saluaient dans la rue et venaient me serrer cordialement la main,

— Ça s'est bien passé, par là-bas ? me demandait-on.

— Mais oui, très bien, répondais-je d'un air plus ou moins glorieux.

— Étiez-vous tenu sévèrement, *là-haut* ?

— Six heures de service par jour, les gardes et les corvées ?

— La viande ? le bouillon ?

— Pas mauvais.

— C'est toujours l'inspecteur Muret qui commande en chef ?

— Oui.

— Et M. Bégos ?

— Un *bon enfant*, et un bon capitaine.

La conversation se terminait par l'énumération des qualités et surtout des défauts de nos quatre instructeurs subalternes. L'un de ces derniers, une espèce d'ogre épouvantable, un tyran, un... N'en parlons plus ; il est mort depuis un tiers de siècle...

Cher lecteur, vous l'avez compris, nous revenions de l'école militaire, et nous avions dix-huit ans. Nous étions le plus jeune de la compagnie, le sixième au rang de taille. À cette époque encore si reculée de notre organisation militaire, les compagnies se composaient de jeunes gens choisis en grande partie au gré des capitaines et des officiers, sans avoir beaucoup égard à la taille du soldat et à ses aptitudes. Notre compagnie ne ressemblait pas mal à une rangée de tuyaux d'orgue, les uns longs et effilés, les autres ramassés et bien joufflus. Je me trouvais dans la catégorie des premiers ; on avait jugé que cela devait faire un voltigeur, et j'avais dit oui à tout, grillant d'aise à la pensée de porter un grand bonnet de police et d'énormes épau-lettes jaune-canari, sur un habit bleu-foncé à col et parements écarlates.

Je ne dirai rien du shako, vu qu'on aime peu, en général, à entendre parler des monstres. Malgré tout, notre compagnie, fort bien commandée, manœuvrait au mieux. Chaque soldat savait par cœur ou d'instinct les écoles de peloton et de bataillon, les déploiements de chaînes, le service de sûreté et le reste. Et le maniement d'armes ? il fallait voir ! il fallait entendre ! Nous avons bien travaillé pour le compte de l'État, bien bu et bien mangé à ses frais et aux nôtres ; nos bourses, grâce au décompte reçu le jour même, contenaient encore

quelques batz ; chacun rentrait chez soi en bonne santé ; le pays était tranquille, heureux ; le lendemain serait un dimanche : tout allait donc au gré de mes désirs. — Tout, c'est un peu trop dire : hélas ! mon capitaine, ni personne, n'avait songé à moi pour les galons de caporal. On me les donnerait plus tard, sans doute ; mais on n'est guère sous-officier à l'âge que j'avais, à moins d'être fils d'empereur ou de prince, ou un militaire distingué. Or je n'étais rien de tout cela.

Le lendemain matin, je fus tout heureux d'avoir retrouvé sous mon costume campagnard, le plus précieux des biens de la terre, la liberté. Adieu la caserne, et vive l'air des champs ! On va, on vient, d'un bout du village à l'autre. On cause avec le voisin ou l'on bâille au soleil, sans qu'un odieux instructeur vous menace d'un gros juron ou d'une imprécation abominable, ainsi que le faisait régulièrement chaque jour, feu le nôtre tant grossier. Plus de parade le dimanche ! Et ces absurdes gardes à la poudrière d'Ouchy ? Eh bien, soyons juste pourtant : je préférais cette garde-là, au poste de factionnaire devant la maison du landammann de la république. Je m'arrangeais toujours de manière à être désigné pour Ouchy ; on y flânait au bord du lac, dans les heures de relevée, et le reste du temps on faisait un peu ce qu'on voulait. Dormir à son aise sur un plan de bois incliné, avec la giberne et le sabre sur la poitrine, pendant que le factionnaire crie : halte-là ! mais c'est un passe-temps délicieux. De minuit à deux heures du matin, les renards sortaient des vignes et venaient rôder autour des paratonnerres de la poudrière ; un soir, l'un de ces animaux vint flairer le bout de mon fusil, comme j'étais dans la guérite. On peut croire que le renard fit un curieux retour sur lui-même, en découvrant qu'il y avait un homme là dedans, mais j'eus pour le moins aussi peur que lui, et peu s'en fallut que je ne désertasse.

De retour au foyer domestique, plus rien de cette vie du soldat ! Mon uniforme soigné, mon équipement en bon ordre, j'allais sans doute employer le temps à ma guise et faire ma volonté ? — Non pas, lecteur, non pas : bien fou serait le jeune homme qui se mettrait pareille chose dans l'esprit. Nous sommes ici-bas, jeunes ou vieux, pour obéir à une volonté supérieure à la nôtre, que nous le voulions de bon cœur ou non. Heureux qui se range tout de suite aux ordres émanés du Dieu Souverain ! « Il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse ; » celui qui sait obéir immédiatement, saura plus tard commander, et acquerra cet empire sur lui-même, cette force intérieure, véritable distinction de l'être moral.

À l'époque dont je parle, c'est-à-dire avant 1830, on ne travaillait que très rarement le dimanche dans les campagnes vaudoises. Le jour du repos était véritablement mis à part, aussi bien pour le cultivateur

que pour les animaux domestiques. Les lieutenants du Petit-Conseil, les juges de paix, les autorités communales, tous les magistrats étaient encore entourés d'un prestige que l'esprit radical moderne a fait disparaître. Braver un ordre supérieur ! mais, vous eussiez été montré au doigt. On demandait une permission, la plupart du temps donnée par écrit, pour rentrer une récolte en péril, ouvrir une danse, rendre les honneurs à des fiancés. Aujourd'hui, chacun se passe de la permission, du moins dans certaines contrées, et, dans la prévision d'une goutte de pluie, le village tout entier se met sur pied. Disons à la honte des riches que ce sont eux, bien souvent, qui donnent le mauvais exemple et courent le plus vite aux champs. Avant 1830, on aurait fait payer une forte amende au paysan qui se fût permis de labourer son champ pendant les offices du culte ; l'opinion publique eût, en tout cas, prononcé son anathème contre une pareille profanation : maintenant, il n'est pas très rare d'entendre crier gens et bêtes dans les sillons, en même temps que les cloches résonnent au loin pour inviter le chrétien à l'adoration et à la prière. Et il y a des règlements de police qui interdisent ces travaux ; il y a même des arrêtés tout battant neufs. Mais ils ne sont point observés, et la décadence est générale. On se plaint que les masses deviennent irrégieuses, que les autorités sont impuissantes, la police infaisable, etc. Allons donc ! Si je reviens du cabaret à onze heures du soir, pourquoi mon voisin n'y sera-t-il pas encore à minuit ?

Chez mon père, on ne travaillait aux champs, le dimanche, que dans les cas tout à fait exceptionnels. Ainsi on aurait chargé du foin ayant traîné pendant une semaine pluvieuse, ou du blé menaçant de germer sur le chaume. En temps ordinaire, gens et bêtes se reposaient : c'était la règle.

Le jour en question (certes je n'ai pas oublié la date, le 14 juillet 1828) il fit, dès le matin, une chaleur accablante. Nul souffle d'air dans l'atmosphère, et des pyramides colossales de nuages au sud-ouest. — Deux chars de foin amassé, sec dès la veille, étaient restés dans un pré situé à quelque distance, et c'était la fin de la récolte. Mon père ordonna d'atteler les bœufs et d'aller chercher ce fourrage dans la matinée. J'obéis, bien que j'eusse préféré ne pas reprendre si vite la fourche et le rateau. À onze heures, les portes de la grange se refermaient, et les bœufs rentraient dans leur écurie. Nous allâmes dîner, après quoi, chacun fit une bonne méridienne.

Jamais la campagne n'avait été aussi belle, aussi riche d'avenir. Les froments, dans peu de jours, seraient mûrs ; les vignes étaient en pleine prospérité d'abondance et d'avancement du raisin ; les arbres pliaient déjà sous le poids des fruits. Le cœur du paysan se gonflait de

joie et d'orgueil à la vue de tant de richesses, oubliant beaucoup peut-être, sinon complètement, de qui lui venaient tous ces biens.

Dans l'après-midi, j'allai faire une visite à un ami dont la maison occupait la position la plus élevée du village. Les coteaux de vignes, les moissons dorées, les vergers, la campagne et le lac au loin, et les Alpes à l'horizon, tout était ruisselant de soleil, de chaleur et de vie. Mais la jeunesse campagnarde n'a guère d'yeux pour de si grandes beautés ; elle aime à rire, à folâtrer. Causer sur un banc avec Hélène, chanter une chanson avec Louis, boire une bouteille avec Abram, dire et faire mille bêtises, voilà ce qui, en général, plaît avant tout quand on a dix-huit ans. Nous étions donc là cinq ou six, occupés à de semblables choses, quand un sourd grondement se fit entendre dans le lointain. Un éclair rouge vint illuminer la chambre où nous nous tenions ; les feuilles des arbres du jardin s'agitèrent ; l'air de la maison devint étouffant. On ouvrit portes et fenêtres. De larges gouttes de pluie blanche commencèrent à tomber en claquant sur les pavés de la cour. Je sortis pour voir le temps. Il était affreux. Une zone noire, rayée de blanc, s'avavançait en colonne serrée, dans la direction du village. Le tonnerre la précédait, comme un héraut de Dieu. Un vent terrible, annonçant ce qui allait suivre, tordait les arbres et les ébranlait violemment. Il n'y avait que cent pas de cette maison à la nôtre ; je n'osai les franchir. Joignant les mains et consterné d'avance, j'attendis que l'orage eût passé. Une énorme cheminée vint tomber à mes pieds, dans la cour même : je me réfugiai sous l'avant-toit.

Frappez, grêle, vent de tempête et de destruction ! L'homme n'est qu'un ver de terre ! il n'est rien. Tout ce qui fait sa gloire n'est rien. Tous ses biens périssent. — Le souffle du Très-Haut méprise tes armées, ô conquérant d'un jour ! et tous tes engins de guerre ne sont que des roseaux devant le tonnerre des cieux ! — Et toi, laboureur, vante maintenant l'excellence de tes terres, ta sagesse, ton habileté !

Tout fut détruit en cinq minutes : les froments battus sur le terrain ; les vignes hâchées ; les arbres meurtris, entamés jusqu'au vif. En rentrant chez nous, je trouvai le plus grand de nos cerisiers fauché par l'orage, comme s'il se fût agi d'un frêle arbrisseau.

Une heure après le désastre, le soleil se montra de nouveau dans toute sa majesté, comme pour éclairer ce jugement de Dieu sur la contrée, et brûler de ses rayons ardents le reste des bourgeons à demi mutilés. Hommes et femmes éperdus couraient dans les chemins et à travers champs, non plus avec leurs outils sur l'épaule, mais avec une amertume profonde dans le cœur et le blasphème à la bouche. Ingrats et aveugles ! Ils reprochaient à Dieu d'être injuste à leur égard. N'avaient-ils pas tout reçu de lui, depuis leur naissance ? Et eux, que

lui avaient-ils offert, en retour de tant de bienfaits ? La réponse est facile. Rien ; non, pas même une élévation du cœur, pas même une simple pensée de reconnaissance.

Le fléau laissa des traces qui ne se sont jamais effacées. Les arbres en pleine croissance, portèrent les marques de la grêle pendant plus de vingt ans ; beaucoup périrent ou restèrent maladifs. Au lieu de vendre du grain pour payer son bail, le fermier dut acheter le pain pour nourrir sa famille et ensemercer ses terres ; et tel qui passait pour une puissance dans la contrée, se trouva dans la nécessité de faire un emprunt pour payer les gages de ses domestiques. Les moins malheureux furent ceux qui, ayant tout perdu, s'humilièrent devant Dieu et reconnurent, avec le vieux Job de la Bible, que, si nous recevons de sa main les biens, nous devons aussi en recevoir les maux. Ceux-là, du moins, avaient entendu la voix de leur conscience et compris le but de Dieu à leur égard.

III

Après une journée bien remplie, le cultivateur éprouve un besoin de sommeil auquel il est presque impossible de résister. Ses membres fatigués fléchissent sous le poids du corps ; l'heure du repos est venue ; l'homme des champs s'étend sur sa couche et s'endort à l'instant. *Le sommeil de celui qui laboure est doux, soit qu'il mange peu ou beaucoup* : ceci est une parole vraie, depuis les temps anciens du roi Salomon, aussi bien pour le riche propriétaire campagnard qui travaille de ses mains, que pour la famille du plus pauvre ouvrier. À moins de maladies graves ou de circonstances fâcheuses tout à fait exceptionnelles, vous ne trouverez pas une seule maison de paysan dans laquelle un doux sommeil ne règne chaque nuit, pendant sept ou huit heures. Il pénètre partout : sur la couche solitaire du vieillard, dans la chambre de l'homme fort qui laisse sa fenêtre toute grande ouverte, au fond de l'écurie humide de chaude vapeur, sur le plancher mal joint où les enfants sont étendus pêle-mêle à côté du vieux lit de leurs parents. Ce sommeil reposant est le privilège des populations qui travaillent en plein air, au soleil et à toutes les intempéries ; et ce n'est pas le moindre des biens d'ici-bas. J'en appelle sur ce point au témoignage de ces milliers d'êtres chétifs que les médecins envoient chaque année aux bains de toute la terre ; j'en appelle à ces financiers dont l'esprit agité, inquiet, ne rêve que spéculations de bourse et dont le sommeil fuit les paupières ; j'en appelle aux grands de ce monde,

lesquels n'ont peut-être jamais connu le vrai repos du corps. Il est cependant une voix qui, de temps en temps, tient le cultivateur éveillé pendant la nuit dans sa maison. C'est celle de l'orage. L'orage n'émeut que très médiocrement l'habitant des villes, car sa maison est bien close, ses marchandises à l'abri, et, de plus, assurées. En cas d'incendie, il emporte sa caisse et ses livres de comptes. Que lui importe, après tout, qu'il grêle sur les coteaux, ou qu'une trombe formidable entraîne les terrains en pente, creuse des fossés, remplisse les bas-fonds de pierres et de graviers ? Il n'en vendra ni plus ni moins son café et son sucre, son tabac, ses étoffes ou ses chapeaux. Si, par aventure, il est vitrier, la grêle est pour lui une véritable aubaine. Citadins, l'éclair brille ! le tonnerre éclate ! rendormez-vous : nous autres campagnards, nous veillons debout ! Il est minuit. Le ciel tout entier est comme embrasé. L'éclair parti des Alpes, rencontre en chemin l'éclair parti du Jura. Les éclats de foudre sont secs, comme s'ils lançaient des grains de fer contre des plaques de cuivre. L'atmosphère est chaude, sans aucun souffle rafraîchissant ; et les campagnes *soumises*, les arbres immobiles, sont dans l'attente de ce qui va se passer dans peu d'instant.

Le paysan qui laissa des gerbes sur le terrain, fait courir son cheval au grand trot, afin de les soustraire à l'inondation qui se prépare. Celui qui n'a que des bœufs les excite à la marche ; il craint d'arriver trop tard. Pour les uns et les autres, l'électricité servira de soleil. Le bétail resté dans les étables se lève, s'agite dans une vague inquiétude. Le chien quitte sa niche où il étouffe ; il se tient debout, immobile au milieu de la cour, ou s'étend à plat ventre sur la terre. Le grondement du tonnerre est continu ; les nues crèvent sur la vallée, et bientôt une abondante pluie, hâtée et précipitée, ruisselle des toits et de partout. Les ténèbres sont d'une épaisseur que les sillons de la foudre traversent et illuminent. On dirait que le jugement de la terre est arrivé.

Debout, une pelle à la main, le père de famille est devant la porte de sa maison. Il s'agit de repousser les torrents d'eau qui passent dans la rue et ne peuvent s'engouffrer à mesure dans les ouvertures des égouts. La mère va et vient d'une chambre à l'autre ; elle engage ses enfants à se lever, afin d'être prêts à quitter la maison en cas de malheur. Les garçons, demi-vêtus, regardent les éclairs par les fentes des contrevents et se communiquent leurs observations.

On entend le son lointain d'une cloche ; celle du village lui répond, et bientôt le bruit sourd des roues de la pompe à incendie se mêle aux derniers roulements du tonnerre. Une maison est en feu. C'est à une lieue, deux lieues de distance : n'importe ! De tous côtés, les jeunes

hommes accourent avec des seaux et se placent immédiatement aux chaînes déjà organisées. — Dans les villages épargnés par le feu du ciel, les chefs de famille font la garde autour des habitations.

La flamme s'éteint; les pompiers rentrent chez eux, fatigués, trempés d'eau, de sueur et de pluie. Le calme se rétablit peu à peu dans l'atmosphère; l'orage est terminé.

Encore une fois, les maisons se ferment, les lampes s'éteignent, et le sommeil règne de nouveau sur ces demeures. En plus d'une obscure chambre, on a prié Dieu, non de cette prière machinale, craintive, récitatif où le cœur n'est pour rien; on a prié de confiance, dans une sainte frayeur sans doute, mais sentant bien que la justice du Christ nous met à l'abri de la colère du ciel. Quoi qu'il en soit, peut dire le chrétien, il est mon rocher et ma délivrance; je ne serai point ébranlé. — Et quand la dernière heure du monde visible aura sonné, quand les cieux enflammés seront dissous et que les éléments embrasés se fondront, alors encore, et mieux que jamais, le disciple du Crucifié pourra s'écrier : Le rocher des siècles est en l'Éternel notre Dieu, il me met à l'abri durant la tempête. Elle vient cette heure terrible ! elle vient certainement pour toute âme qui a péché. Hommes frères, ne nous laissons pas surprendre par elle. Veillons et prions.

Après l'orage dont les effets n'ont été que salutaires, les campagnes rafraîchies saluent le soleil à son lever. Le cultivateur pieux sort aussi de sa maison et, avant d'engager sa faux dans la moisson qu'il retrouve intacte, il élèvera son cœur au Père céleste, qui l'a protégé, gardé, béni, lui et les siens, et enrichi de tout ce qu'il a.

LE VALLON DE LA COULINE

EN HAUT

I



Entre les villages de Trélex et de Givrins, se trouve un vallon connu dans la contrée sous le nom général de La Colline, ou, mieux encore, La Couline. Le nom patois du ruisseau qui sépare au bas les deux pentes, est : *Coulenaz*, c'est-à-dire, *qui coule*. Le vallon tout entier, en effet, a bien l'air de couler, de descendre à la plaine avec le flot d'argent qui murmure sous le feuillage des arbres dont il est bordé des deux côtés. Il prend naissance dans la montagne, au fond de la gorge de Craiva-chevaux, où sont les principales sources de la rivière. C'est là qu'on voit l'arcade rocheuse appelée la *Tâne* à *Jean Bourgeois*. L'acculement de la gorge sert d'appui, de contrefort naturel au plateau du village de Saint-Cergues, bâti précisément sur le col supérieur. En été, durant les grandes chaleurs, on peut suivre facilement le lit desséché du torrent, dans toute la partie qu'il s'est creusée entre des rochers à pic. Les pierres sont recouvertes d'une mousse rêche et solide, dont la nuance passe du vert le plus tendre au brun presque noir, suivant qu'elle reçoit chaque nuit une abondante rosée, ou le jour de brûlants rayons de soleil. Les pentes rapides, caillouteuses, sont boisées. Dans les endroits les plus froids, le sapin commence à se montrer ; en général, on trouve, à gauche et à droite du torrent, les essences forestières qui naissent et croissent dans les gorges pareilles : le hêtre, les érables, le cytise, l'alisier. À mesure qu'on s'approche du courant d'eau, les tilleuls et les frênes deviennent plus nombreux. Çà et là, quelque orme

à la tenue roide et fière, cherche à percer au-dessus de ses voisins, pour étaler au soleil ses feuilles oblongues et foncées. Si nous descendons cette espèce de rue caverneuse, nous arrivons après une demi-heure de marche fatigante à la sortie du bois. Mais il n'y a nul danger à courir, même pour des enfants de sept à huit ans. Il faut prendre garde où l'on met le pied, voilà tout.

En mai, lorsque le feuillage des bois est dans toute sa fraîcheur, on vient voir le torrent s'échapper par l'ouverture de ce passage étroit. Alors, la neige fond sur les hauteurs et dans les vallées supérieures ; l'eau filtre à travers les roches de calcaire et forme au fond du ravin les grandes sources de la Couline. Celle-ci, comprimée, battue, secouée entre les parois de pierre, sort écumante et se lance avec furie dans le vallon. Elle déborde, court à droite et à gauche, enlace des îlots tout remplis de fleurs entre les arbres, arrose les frênes et les tilleuls, dégrasse les vieux troncs terreux, et continue à se lancer avec impétuosité du côté de la plaine. Toujours argentée, son onde bruyante fuit sous la ramée verte, ou reçoit des rayons de soleil qui la font étinceler à nos yeux. Elle est si forte alors, qu'un cheval ne se hasarderait pas à la traverser. Cela dure un mois à l'ordinaire, du milieu d'avril au milieu de mai. Lorsque la neige est peu abondante sur le Jura, la rivière reste faible ; au bout de deux semaines, elle retombe à son volume habituel. Continuons à suivre son cours dans le bois et, si vous le voulez, jusqu'à la plaine.

Un peu avant de quitter la forêt, le ruisseau ralentit sa marche. Il traverse une partie du vallon nommée *Tante à Bernard*. Du côté de Givrins le fond s'élargit : Il y a là un terreau noir, anciennement pâturage communal, qui, depuis cinquante ans, s'est peu à peu boisé. Jadis on y voyait de beaux chênes, des hêtres de grande venue, des charmes et des châtaigniers. Actuellement, après deux coupes faites à quinze ans d'intervalle, ce n'est plus qu'un taillis en bon état, traversé par un sentier conduisant à la route de Saint-Cergues. — Du côté de Trélex, la pente est froide ; elle montre de grands espaces humides, un sol tufier d'où s'échappent des filets d'eau qui se versent dans la rivière et en constituent les sources d'été. Là, le courant limpide est coupé d'une suite de petites cascades, ressemblant à des marches d'escalier. Il s'y produit un murmure constant, sorte de causerie agréable sur des tons variés. Autrefois, on y trouvait en abondance d'excellentes truites qui venaient y chercher la fraîcheur en été, en automne y déposer leur frai. Maintenant elles sont devenues rares, soit par le fait des usines construites à la plaine sur le cours inférieur du ruisseau, soit surtout parce qu'on y pêche davantage. Avec le poisson qu'on y prenait, on avait aussi, de temps en temps, la chance

d'y tuer une loutre. Aujourd'hui, on y trouverait plus vite en été une vipère noire, digérant à loisir, sur quelque pierre moussue au milieu du petit courant, un rat d'eau trois fois plus épais qu'elle. Le chasseur y fait lever des lièvres, des gélinottes et des bécasses. Le blaireau et le renard, la fouine et la marte s'y rencontrent aussi de temps en temps, mais plus rarement d'année en année. Protégé par la loi nouvelle, le chevreuil, peut-être, y reviendra brouter. Le sanglier y fait des haltes en automne. Le loup, depuis longtemps, a abandonné ces parages trop rapprochés des habitations.

Sortons des bois. Détournée par une écluse, une portion du ruisseau entre dans un canal qui forme plus bas l'étang de la *Scie*. C'est bien peu de chose que ce réservoir; et cependant, quand on s'arrête au-dessus, dans le chemin ou sur la pente et que, même en hiver, on y voit se refléter les nuages dorés du couchant, le ciel bleu, les tiges des aunes et des bouleaux de la rive, on ne peut s'empêcher de trouver cet endroit charmant. Le trop plein de l'eau s'échappe en bondissant dans un chenal étroit, d'où l'onde écumante se précipite un peu plus bas sur la vieille roue du scieur.

Ici est la route de Gingins à Givrins, et le pont sur la rivière. À gauche, quand on se tourne du côté du lac, sont les vergers de ce dernier village, dont nous voyons briller là-haut les maisons. C'est un jardin d'arbres fruitiers, avec du fourrage qui se mange en herbe plutôt que sec. Ces vergers en pente inclinée au sud-ouest sont arrosés par des fontaines. La rivière coule au bas, entre des chênes et d'autres arbres dont les racines trempent dans les ondes; en avril, on prend de cette eau pour l'irrigation de la partie basse du vallon.

II

EN BAS

Laissant Givrins en arrière, nous trouvons bientôt le sentier de la *Volette*. Un joli nom pour une prairie naturelle. Montons la pente exposée au midi, et asseyons-nous sur le gazon.

D'ici, nous avons une vue remarquable sur le vallon et sur la plaine. Nous pouvons même, en nous plaçant à la pointe avancée d'un renflement de terrain, porter nos regards en plein sur le Mont-Blanc, et dans nos montagnes jusqu'au fond de la gorge de Craiva-chevaux. De l'autre côté de la rivière, sont des prairies en pente, bordées au-dessus par une lisière de mélèzes, de chênes et de châtaigniers, vaste rideau vert en été pour les habitations dont les fenêtres s'ouvrent

sur le vallon. — De la place où nous sommes, on jouit ainsi du développement complet de la contrée. Rien de plus gracieux, de plus fleuri et de plus frais que cette longue échancrure du Jura au printemps. Je ne viens jamais ici dans la saison des fleurs, sans me rappeler les beaux vers de Lamartine :

*Sur des océans de verdure,
Le vent flotte pour s'embaumer ;
Tout semble dire à la nature :
Encore un printemps pour aimer.*

La nature, en effet, est bien restée *elle* dans ces pentes gazonnées et dans ces bosquets de grands arbres forestiers. Sous la feuillée gisent encore des blocs erratiques, noirs et moussus. Les lierres grimpent autour des vieux aunes à écorce ridée, et quelques pins solitaires se sont établis d'eux-mêmes sur un mamelon qui s'élève dans un petit marais. Le roseau noir à plumet caresse leurs branches, ou chante timidement sous l'haleine d'un zéphir d'été.

Le ruisseau coule ici rapide, sans grosses pierres qui l'arrêtent et sans méandres qui le forcent à se modérer. Sa voix est vive, continue et gaie. Encore une demi-lieue de parcours et elle se taira. Les flots de la Couline se seront alors mêlés à ceux plus vigoureux de son frère *le Cordex*.

À nos pieds, la prairie n'a rien de bien productif. Elle n'est pas arrosée. On n'a pas même essayé d'y planter des arbres fruitiers, excepté un ou deux petits pommiers inaperçus. Ah ! si nous étions à Lavaux, à Aigle, à La Côte ! il y a longtemps que ces terrains, défoncés, nivelés en pente régulière, appuyés de murs, auraient été transformés en coteau de vigne. Chez nous, heureusement, ils se bornent à produire un foin naturel peu abondant, mais d'une saveur appréciée. La sauge rustique bleue, l'esparcette rose, le trèfle nain y croissent en compagnie de graminées fines, même de petits chardons épanouis, qui servent d'épice au mélange parfumé.

Un sentier public, d'usage abusif sans doute à son origine, prend au chemin supérieur, descend la pente gazonnée et *file* dans le bas, tout le long du ruisseau, jusqu'au pont de la Châtaignerie. C'est là encore un de ces riens que nous estimons beaucoup. Ce sentier a du caractère. Ôtez-le du tableau général, et tout de suite vous verrez combien il y manque, combien il y est d'absolue nécessité. Il n'est pas jusqu'à l'endroit un peu difficile à franchir là-bas, sous ce chêne à branche horizontale, qui ne me causât de vifs regrets si on l'ôtait, si on l'arrangeait. Mais descendons.

À notre gauche, sur une grande partie de la pente, il y avait autrefois de beaux châtaigniers. À notre droite, jusqu'au ruisseau, est une langue marécageuse, bordée d'aunes noirs dans sa partie supérieure, à deux pas du sentier. L'endroit où nous sommes s'appelle *La Platière*, je ne sais pourquoi, car rien n'est moins plat que ces terrains. Il y a moins de cent cinquante ans, tout l'espace du vallon compris entre les deux ponts actuels du côté de Givrins, appartenait, dit-on, au même propriétaire. Ce marquis de Carabas en sabots, était aussi riche en garçons qu'en vergers et en champs. Huit fils s'asseyaient à sa table, et l'on peut supposer qu'il s'y trouvait bien quatre filles, pour compléter la douzaine. Par son testament, le riche paysan eut l'idée de perpétuer indéfiniment la propriété des châtaigniers de *La Platière* entre plusieurs de ses enfants. À l'un, il donna le sol et une fraction des arbres, sans désignation ; à un autre, telle partie aliquote des châtaigniers seulement. Institution bizarre, peu judicieuse, mais qui témoignait d'un esprit de bonne harmonie et de la puissance paternelle dans les familles, en ce temps-là. Or, il y a vingt ans, les châtaigniers de *La Platière* étaient encore possédés indivisément, pour un grand nombre de portions inégales, par toute une tribu des descendants du père aux huit garçons. Mais l'un d'eux seulement avait le sol. Les fruits appartenaient d'ordinaire au plus matinal, au plus habile à les ramasser, souvent même à certaines gens qui se trouvent un peu partout et vont faire un tour dans la campagne, sous les arbres de leur prochain. Cette espèce d'industriels existe particulièrement dans les contrées où abondent les noix et les châtaignes. Bref, un beau jour, le foncier de *La Platière* invoqua en sa faveur l'article du code civil qui statue que nul n'est tenu à l'indivision. Il demanda un partage. Les châtaigniers (il y en avait une quarantaine, espacés dans la prairie) furent vendus à l'enchère pour être arrachés, extirpés du sol à tout jamais. Qu'eut dit le vieux grand-père, d'un tel acte de vandalisme ? Hélas ! telle est la condition des meilleures choses de la terre, et souvent des plus belles. La loi de transformation existe ; l'esprit de l'époque donne le mot d'ordre, et l'homme anéantit l'œuvre des siècles et de ses devanciers. — Dans le cas en question, ce n'était que simple justice, mais pourquoi le possesseur du sol ne chercha-t-il pas à le devenir aussi des châtaigniers ? C'était pourtant bien facile. Non ; la perte des arbres était jurée : ils disparurent à l'exception d'un seul, le plus petit de tous, que vous pouvez voir là-haut dans son triste isolement. Pendant plusieurs semaines, une fumée épaisse remplit jour et nuit le vallon de ses émanations. Elle provenait de fourneaux dans lesquels toutes les branches des châtaigniers furent transformées en

charbon de forge. Aujourd'hui, la pente dégarnie donne son foin et son regain, mais elle ne retrouvera jamais son ancienne gloire, les beaux arbres qu'un amateur de la nature eût conservés comme un précieux souvenir.

L'endroit, du reste, a du malheur. Il ferait presque admettre le dogme de la fatalité pour ce qui le concerne. Au bord du petit marais qui longe la pente, parmi ces aunes, ces saules-marceau, ces ronces et ces fougères ; sous ces menthes à forte odeur et dans ces grandes herbes jaunes, ne faut-il pas qu'il y ait...

Pour ma part, j'en ai vu deux : l'une, très grosse, était de l'espèce rousse, avec une large raie noire en zig-zag sur le dos. Le faucheur qui lui cassa l'échine, l'exposa publiquement au bord du sentier. Il lui serra le cou dans un bâton de coudrier fendu à l'extrémité supérieure et planta en terre l'autre bout. De cette façon, la bête ouvrait la gueule toute grande, montrant aux passants deux longues dents recourbées comme des griffes de chat. Elle s'y dessécha au soleil. — L'autre, que je vis une après-midi, était noire ; elle chassait aux insectes, je pense, et je fus sur le point de marcher dessus. Heureusement je pus la tuer. Elle se mordit plusieurs fois elle-même, à la place où mon bâton l'avait frappée, et ne tarda pas à expirer. Espérons que c'était la dernière. — Du reste, pour éloigner de là de tels hôtes, il suffirait de mettre le feu aux buissons, puis d'en extirper avec soin les racines. Il n'est pas probable qu'on le fasse, de longtemps encore ; tant il est vrai que si le mal se produit vite, le bien, au contraire, ne vient qu'à la longue, après beaucoup de luttes et d'efforts.

Un jour, comme je passais là, je m'arrêtai pendant quelques instants pour réfléchir à la singulière destinée des choses de la terre, et à leur instabilité. C'était en janvier. Un doux soleil d'hiver réchauffait la pente gazonnée. On eût dit une heure de printemps anticipé. Enflée par les pluies de la semaine précédente, la Couline menait grand bruit, comme elle le fait en avril. Mais l'eau n'était pas limpide ; son flot tumultueux et pesant déposait du limon noir sur le bord du gazon. Dans l'herbe sèche de la pente, à mes pieds, je vis briller une pierre précieuse, de la couleur des topazes. C'était à l'entrée d'un petit trou, propre et bien arrondi. Là se tenait un grillon, dont les gros yeux réfléchissaient les rayons du soleil. Pauvre solitaire, pensai-je, auras-tu au moins le temps de déménager avant que la pioche vienne remuer de fond en comble ta maison ? Tu ne sais pas qu'il est question de tracer ici-même une route nouvelle. Toi, voisin des vipères endormies, tu devras déguerpir, ou périr. Comprends-tu ce que je te dis ? Eh bien, petit insecte, profite-en, et va au plus vite t'installer ailleurs, pour y vivre tranquille et nous faire entendre en mai ta joyeuse voix des champs.

LES DEUX PÊCHEURS



Qui pourrait l'oublier, ce terrible, hiver de 1870 à 1871 ? Il commença de bonne heure, couvrant de neige les montagnes et les plaines, glaçant les rivières à peine remises de quatre mois d'une sécheresse ardente, et faisant hurler la bise sur tout le pays pour effrayer, secouer, geler davantage encore. Quand, à la suite de quelques beaux jours, on put espérer qu'il allait finir, il reprit avec une fureur nouvelle, comme s'il devait régner éternellement sur la terre et en détruire les habitants. Mais au moins nous avons la paix dans notre chère Suisse. Tandis que Paris était assiégé par les armées allemandes, que les hommes tombaient par milliers et milliers sur les champs de bataille ou périssaient de froid et d'inanition, nous avons chaud dans nos demeures paisibles, et nous trouvions, dès le matin, tout ce qui était nécessaire à nos familles. Lorsque nous eûmes des soldats à loger, c'étaient des concitoyens, des amis, des frères, gardiens fidèles de nos droits et de nos libertés. En France, un implacable ennemi s'introduisait dans les maisons par la force, en chassait les habitants quand il ne les égorgeait pas, s'y installait en maître et parfois y mettait le feu en les quittant. Droit infernal de la guerre, comment peut-il être invoqué, défendu par des hommes qui se disent chrétiens ! *Enfants de paix*, tel est le titre que la Parole inspirée donne aux disciples du Christ. Les *Enfants du siècle*, à quelque nation qu'ils appartiennent, glorifient la violence, la ruse, la force brutale, la guerre enfin, qui sert l'ambition des souverains ou des peuples. À cet égard, on peut affirmer sans crainte, que ce qui est honoré des hommes est en abomination devant Dieu.

Mais il faut que les destins de l'humanité s'accomplissent. Humanité perdue par le péché et vouée dès lors à la souffrance, à tous les maux résultant de sa dégradation morale.

Dans la contrée que j'habite, nous n'avons pas assisté au spectacle émouvant et grandiose d'une armée de cent mille hommes qui se rend à discrétion, dépose les armes, et reçoit l'hospitalité généreuse d'un peuple républicain. Nous n'avons vu que de petits détails de cet exode, mais ils sont suffisants pour donner l'idée de ce qu'a dû être l'arrivée en masse de ces pauvres exténués et affamés.

Fuyant à l'approche des Prussiens qui envahissaient le département du Jura, des femmes et des enfants, des familles entières, se jetaient sur le canton de Vaud par la route de Saint-Cergues. Pendant quelques jours, des centaines de traîneaux amenèrent ceux qui pouvaient s'en procurer. Ils arrivaient avec quelque bagage pour s'installer provisoirement où ils trouvaient place dans nos villages. Ceux qui, partis à pied, traversaient les bois chargés de neige, avaient l'air de fantômes, quand ils débouchaient de la montagne par quelque sentier non frayé. Mourant de faim et de froid, ils demandaient un asile et du pain qui ne leur furent jamais refusés.

Je me souviendrai toujours de ces deux femmes éperdues, dont l'une, à moitié folle, avait reçu un coup de sabre sur la poitrine ; et l'autre, ayant perdu son mari à l'attaque de leur village, attendait chaque jour la naissance d'un enfant. Je vois encore les trois jeunes francs-tireurs que je rencontraï dans la campagne, un dimanche matin. Faits prisonniers par les Prussiens, ils étaient parvenus à s'échapper de leurs mains et se dirigeaient à tâtons vers la frontière française. Entrés en Suisse sans armes, ils ne se considéraient pas comme internés. Mais il fallait traverser nos villages, tous occupés par des troupes suisses, qui ne les auraient peut-être pas crus sur parole. Le plus âgé des trois avait à peine dix-huit ans. À leur langage, à leurs vêtements, on voyait bien qu'ils étaient de bonnes familles. Comment ne pas leur tracer un plan de route sur la neige ! Ce fut bientôt fait. Ils étaient sans argent ; mais il n'en fallait pas beaucoup avant d'être sur terre française. Sont-ils arrivés sains et saufs chez eux ? Je l'espère. Ah ! comme je pensais à leurs parents en leur disant adieu !

Et vous, amis, avec lesquels nous avons souvent parlé de ce qui manque à la France, votre patrie, peut-être n'oublierez-vous pas non plus la maisonnette où vous avez été réunis, entassés presque, durant de longs mois d'hiver, mais à l'abri des massacres et de l'incendie. Si ces lignes tombent quelque jour sous vos yeux, elles vous rappelleront des temps douloureux et cependant bénis de Dieu, pour toute âme qui se soumet à sa volonté.

Quand la neige disparut de la plaine et des montagnes, les oiseaux revinrent dans le pays. Déjà la grive des vergers chantait sur les plus hauts arbres. Arrivés du midi par grandes bandes voya-

geuses, les ramiers se promenaient dans les champs nouvellement semés, et secouaient leurs ailes dans le branchage gris des noyers. L'hirondelle cinglait dans les airs à toute volée ; la huppe saluait chaque matin le retour du soleil ; dans toutes les directions, l'étourneau décrivait ses rondes.

Devenus de vrais torrents, les ruisseaux débordaient sur les prairies voisines, déjà bien vertes et s'émaillant des premières fleurs. Bientôt les arbres forestiers sentirent la sève du printemps circuler dans leurs froides veines ; le charme déplissa lentement ses feuilles rayées ; le hêtre ouvrit les siennes et ne tarda pas à jeter autour de lui ses frondes élégantes, du vert le plus tendre au moment de leur éclosion.

*La Couline fit entendre sa grande voix.
Sous la terrasse, en mai, son onde forte
Menace et gronde ; en juillet, presque morte,
De pierre en pierre elle va lentement,
Ou sur la mousse elle passe en dormant.*

De la maison, nous la voyions rapide, au bas du vallon. L'eau trouble, épaisse, chariait un limon jaunâtre et remuait parfois d'assez gros blocs de pierre, qu'elle finissait par entraîner dans ses flots tumultueux. Un matin, comme il faisait beau, je proposai à mon frère une promenade à l'entrée des bois. Je pris ma ligne et lui en offris une.

— Non, me dit-il, j'irai et viendrai pendant que tu pêcheras ; d'ailleurs, si j'avais une ligne, je te gênerais, ou tu ne prendrais rien.

Mon frère voit les choses ainsi, bien qu'il y ait toujours place pour deux pêcheurs le long de la rivière. Je n'avais pas non plus grand espoir de bonne pêche, malgré l'abondance de l'eau et sa couleur. Quand la neige fond, la truite sort peu de ses cachettes ; on dirait qu'elle sait que la terre lavée par de froides ondes ne peut lui fournir encore la nourriture dont elle a besoin. Mais que la pluie tombe durant plusieurs jours de suite ; qu'une eau douce emplisse le lit du ruisseau ; alors vous trouvez le poisson avide d'insectes et se tenant dans les fonds tranquilles, pour y découvrir les épaves des vermisseaux.

Ce matin-là, je ne pris rien. Une seule fois, j'amenai à la surface d'un réservoir une truite qui lâcha l'amorce, après m'avoir montré son dos rayé de noir et son ventre jaune, semé de points rouges. À quelque distance du bord, mon frère me suivait du regard et, de temps en temps, me criait :

— Eh bien ?

À quoi je répondais invariablement :

— Rien !

Continuant sa promenade sous la fraîche feuillée, il se moquait de moi. Certes, il en avait bien un peu le droit, car au moins prenait-il quelque chose.

Nous nous séparâmes tout de bon, lui, cueillant des fleurs dans le bois et revenant le premier au logis. Sur la table, à côté d'un vrai bouquet de poëte, je trouvai les vers suivants :

À MON FRÈRE

pendant qu'il pêchait.

*La rivière fait des cascades,
Se replie en des coins tournants,
Donne à ses bords des embrassades
Et fuit en des bonds surprenants.*

*Ou bien s'endort en des piscines,
En des cavernes de fraîcheur,
Où, s'abritant sous les racines,
La truite se rit du pêcheur.*

*Mon frère avec sa ligne anglaise,
Sonde ces fonds mystérieux,
Puis, l'air contrit et mal à l'aise,
Passe à d'autres, sans trouver mieux.*

*Vers lui, de l'eau rien qui ressorte,
À son fil qui pende accroché,
D'où je conclus qu'il ne rapporte
De poisson frais que du marché.*

*Mon frère, pardonne à mon rire !
Tu rapportes bien, je le crois,
De quoi mettre en la poêle à frêre
Un jour sur cinq, disons sur trois.*

*Pendant que moi, voyant ta gaule,
Tendue en vain sur les flots verts,
J'ai, m'appuyant contre un vieux saule,
Pêché du moins ces méchants vers.*

JUSTE OLIVIER.

Le lecteur voudra bien me pardonner de mettre ici la réponse, que je fis le jour même, dans une langue qui n'est pas la mienne.

RÉPONSE A MON FRÈRE

*De la rivière, avec ma ligne,
Je vais sondant les profondeurs ;
Toi, tu fais une œuvre plus digne,
En cueillant de modestes fleurs.*

*Assis sur un trône de mousse,
Ou longeant le bord des forêts,
Tu ne ressens pas de secousse,
Et tu tends à loisir tes rets.*

*Ton regard suit la feuille éclore,
L'oiseau timide au fond des bois,
L'anémone au calice rose,
Bien d'autres choses que tu vois.*

*Ton esprit, à travers l'espace,
Cherche les fleurs qui sont au ciel ;
L'Esprit de Dieu, quand tout nous lasse,
Leur donne un éclat immortel.*

*Alors, tu le vois bien, mon frère,
Ce bleu, là-haut, pur et profond ;
Pendant que moi, vers la rivière,
Ma ligne en main, je me morfond.*

*Au lieu de poisson, je rapporte,
Avec l'écume du torrent,
Quelques débris de feuille morte,
Péchés au milieu du courant.*

*Puis je reviens, par la prairie,
Le panier vide, à petits pas,
Sans même voir qu'elle est fleurie :
Vieux pêcheur qui ne chante pas.*

*Mais bientôt le soir nous rassemble
Autour du fraternel banquet ;
Et la, nous admirons ensemble
Tes vers et ton charmant bouquet.*

14 avril 1871.

U. OLIVIER.

C'est ainsi que, après une vie déjà bien longue, nous nous retrouvions comme aux jours de notre enfance, alors qu'un même manteau couvrait nos épaules, et qu'effrayés par la crue subite du Boiron, sur le pont du Nigolet, nous rebroussions chemin et faisons de nuit le grand détour dont j'ai raconté ailleurs les péripéties. Cela n'est pas une vanité, comme tant d'autres choses de ce monde ; c'est une bénédiction de Dieu.

FIN

